

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

DIALOGUE

INTÉRESSANT ET VRAI

Entre le Maire , le Procureur-Syndic d'une province , le Curé , un Bourgeois , une riche Fermière , un Grenadier & deux Fédérés.

Ce petit Ouvrage sera divisé en trois Parties , qui paroîtront successivement.

PREMIERE PARTIE.

EN FRANCE,

DE L'IMPRIMERIE DES AMIS DE LA VÉRITÉ.

EN PROVINCE,

Aux Enseignes du Peuple abusé , des Lois renversées , du Roi détrôné , & de la Monarchie détruite.

L'an deux du Désordre & de l'Anarchie :

11. 9. 6. 1790

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

Cet ouvrage a été rédigé par un témoin
auriculaire de tout ce qu'il contient. Il a
cru ne devoir rien changer au style de
ces deux braves Fédérés : en conséquence
il a employé leur patois ; mais pour
mettre tous les lecteurs à portée de le
comprendre , il y a joint la traduction
littérale.

M. LE FIER, Maire.

M. LE DUR, Procureur-Syndic.

M. SENSIBLE, Curé.

M. LE FRANC, Bourgeois.

Madame L'EVEILLEE, Riche Fermière.


M. PAS-SOT,

Fédérés.

M. BON-SENS,

M. SANS-SOUCI, Grenadier.

La Scene est dans une ville de province.



PREMIER ENTRETEN

D'un Maire, d'un Procureur-Syndic, d'un
Curé, d'une Fermière, d'un Bourgeois ;
& de deux Fédérés.

LA SCÈNE EST CHEZ LE MAIRE.

MATHIEU PAS-SOT, CLAUDE BON-
SENS arrivent chez le Maire pour lui rendre
visite, ils y trouvent M. LEFRANC, bourgeois,
& Madame l'EVEILLÉE, Fermière du Château.

Pas-Sot, Bon-Sens.

B on jor noutron maire, vous vekia de retor de vé Paris, je venons vous vo vire & vo présenta, nous respets : sarviteur M. le Franc, & itout madama l'Eveillé.	Bon jour notre maire, nous voilà de retour de Paris, nous venons vous voir & vous présen- ter nos respects: serviteur M. le Franc, à vous aussi, madame l'Eveillée.
---	---

M. le Fier, maire.

Bon jour, messieurs, je suis charmé de vous
voir de retour en bonne santé; vous avez eu
sans doute bien du plaisir dans votre voyage;
vous avez vu de belles choses; vous avez été

A

l'assemblée nationale, à l'hôtel-de-ville ; dans les districts ; par-tout, j'en suis sûr, vous avez été fêtés.

Pas-Sot.

Ton veu, miot, que tout iquin, ouai, jon veu noutron rai, la raina, sous enfans & la familia royala : comma al a l'air bouon noutron rai, je veimies qu'à naire pas pas trop contin, je remarquimes qu'al ave un en foun de chagrin : ô faut quy seyant bian malins ce lous que l'affligeont!

Cetta pensa me sarrit le cœur.

Qnan je l'umes veu passa, j'entrimes d'en souin jardin, a se metit po après à sa fenétra, je ne le reconnussions pas de loin. In homme me dist qu'ou aire le rai que nous avisave, je nous mettimes à cria *viva le rai*, je claiquaions de mans, tous que lous qui y étiant à voie nos fironit de même, o re in plaisir de vaire iquin; ma figga nous étian ina bonna

Nous avons vu mieux que tout cela; oui, nous avons vu notre roi, la reine, les enfans & la famille royale : comme il a l'air bon, notre roi; nous vîmes qu'il n'avoit pas l'air content; nous remarquâmes qu'il avoit un fond de chagrin : il faut qu'ils soient bien méchans ceux qui l'affligent.

Cette idée, cette pensée me ferra le cœur.

Quand nous l'eûmes vu passer, nous entrâmes dans son jardin; un instant après il se mit à la fenétre; nous ne le reconnoissions pas de loin, un monsieur nous dit que c'étoit le roi qui nous regardoit; nous criâmes *vive le roi*, nous battîmes des mains, & tous ceux qui étoient là avec nous en firent de même; c'étoit un plaisir de voir cela. Ma soi

tropà , tous hommes ,
les femmes & tous enfans ,
tous étant si contins de
le vivre. A connuist bien
qu'a nos sefais plaisir, auf-
si a reffit l'ontion à nous
avisa , je ne quittimes
que quan a l'eut serra sa
fenétra.

O est charmant, vei
vo , de poir vaire soun
rai, ô fa tant de plaisir,
je ne scaions pas si je nous
trompaions, mais que les
gens de vé Paris n'ayant
pas tous l'air aussi joyoux
que nos , en veiant leu
rai , y semblaient des
enfans quant fat de sou-
tises à leu pare ; je n'en
fimes la remarqua à in
monfieur ; a me regar-
dit l'ontion , & puis n'en
près à me disit qu'o nère
que trop vrai ce que je
disian , mais quo falle
tous plaindre qu'y aiant
éta trompa , qu'y sen
repentiant , que d'en
quoque tion y c prova-
riant à tretous , quo y
ave de mauvaises gens
que le reteniant.

nous étions nombreux
les hommes , les fem-
mes & les enfans , tous
étoient si contens de le
voir. Il vit bien que sa
présence nous faisoit
plaisir , aussi resta-t-il
long-tems à sa fenétre , &
nous ne quittâmes que
quand il l'eut fermée.

Ah ! c'est charmant ;
voyez-vous , de pouvoir
jouir de la présence de
son roi ; je ne sais si je
me trompai ; mais les
gens de Paris n'avoient
pas l'air aussi contens
que nous de voir leur
roi ; ils ressembloient à
des enfans qui ont fait
des sottises à leur père ;
nous en fimes la re-
marque à ce monfieur
il me regarda long-tems
& me dit ensuite que
ce que je disois n'étoit
que trop vrai , mais
qu'il falloit les plaindre ,
qu'ils avoient été trom-
pés , qu'ils n'étoient pas
à s'en repentir , que
dans quelque tems ils
le prouveroient à tout
le monde , qu'ils étoient

encore retenus par des méchants.

Ce que me dist que l'homme me fit bien aise, je ly dismes, le pûstot sera le meillou, le rai est bon a lus pardonnera, y deveriant in être bien assura, y le veiont tous les jors, par que ne ly dient-ty pas, a ne craît pas celi bon rai quy voliant revenir à lui ai, si a sos scave, a ne fere pas si triste. Vos devia leu dire, monsu, que risquons-ty, a lous recevra bien: y devriant profita de ce que los foderés sont ici, j'irions avoï eux auprès d'au rai. Qu'in biau moment! o fere rian que dy pença, o m'attendrit.

Cely monsieur, me desit vous ai ben raison, mais je vous o ai dit, o nia incoure trop de mauvaises gens qui lous retienont. Je ly repliquiot, mais par que les acotont ty, o faut lous invoï au riable, vekia tot. D'en celles chuses, o ne faut

Ce que me dit ce monsieur, me fit plaisir; je lui dis que le plutôt seroit le mieux, que le roi étoit bon & leur pardonneroit, qu'ils ne devoient pas en douter, qu'ils le voyoient tous les jours, qu'ils devoient le lui dire, que ce bon roi ne croyoit peut-être pas qu'ils voulussent revenir à lui, que s'il en étoit sûr il ne seroit pas si triste. Vous devriez leur dire, monsieur, que risquent-ils, il les accueillera bien: ils devroient profiter de ce que les fédérés sont à Paris, nous irions avec eux voir le roi. Oh! quel beau moment ce seroit, je suis attendri en y pensant!

Ce monsieur me dit que j'avois raison, mais que, comme il me l'avoit déjà annoncé, il y avoit encore trop de méchans qui les retenoient: je lui repliquai qu'il ne falloit pas qu'ils les écoutassent, qu'il falloit les envoyer au

acotà que soun cœur & son devai.

Cely monsieur me dit
fit adiot, & me quitit.

diable, voilà tout ; que
dans ces choses-là, on
ne devoit écouter que
son cœur & son devoir.

Ce monsieur me dit
adieu & me quitta.

Bon-Sens.

Ce que te dit iqui ,
Mathio , est ben vrai ,
je m'en sovente , mais ce
que te ne remarquit pas ,
ou est que que les gens
qui vos acotaient , te re-
gardiant avoie plaisir ,
& disant que t'ais rai-
son , que te pensaia cou-
ma un brayhomme Y
voliant fai de qu'in pays
t'éta , y me o demen-
diront , je leu disio que
t'étave François , qu'i-
quin suffisave par pensi
comme te zo faisia. Y ri-
sront & s'en alliront.

Mais , Mathiot , te n'a
pas tot dit ce que nos
arrivit , o faut raconta à
monsu le maire couma
notrou coronel nos me-
nit vire le rai & la reina,
couma a lou compli-
mintit , o est iquin que

Ce que tu dis là , Ma-
thieu , est bien vrai , je
m'en souviens ; mais ce
que tu ne remarquas pas ,
ce sont les personnes
qui t'écoutoient ; elles
te regardoient avec plai-
sir , & disoient que tu
avois raison , que tu
pensois comme un brave
homme. Ils vouloient
savoir de quel pays tu
étois ; ils me le deman-
derent ; je leur dis que
tu étois François , que ce
titre suffisoit pour pen-
ser comme tu faisois ; ils
se mirent à rire , & s'en
allèrent.

Mais , Mathieu , tu
n'a pas dit tout ce qui
nous arriva ; il faut ra-
conter à M. le maire
comment notre colonel
nous mena chez le roi
& la reine ; comme il
les complimenta ; c'est là

fara plaisir à notron ce qui sera plaisir à notre
maire ; pas vrai, monsu, maire ; n'est-il pas vrai ,
ons je bian trova. M. le maire, que j'ai biez
raison.

Le-Fier.

Vous avez raison , Claude , il faut aller au fait ;
tous les commentaires que vous faites , Mathieu ,
nous éloignent de ce que je délire savoir , & je
suis peu curieux de tous les détails tels que ceux
que vous venez de nous donner ; ce sont des ré-
flexions dont je vous dispense de me faire part.

Pas-Sot.

Ma fronta, monsu le Ma foi, M. le maire ;
maire , je vos o conte je vous dis les choses
couma o me vint & comme elles me vien-
vedde , je vos dio nent ; je vous le dis , &
q'ou est la vérité. c'est la vérité.

Doucement , à Bon-Sens.

Vekia monsu le par- Voilà M. le procureur
curu syndi avoie nou- syndic avec notre curé ,
tron cura qu'entron , o qui entrent , il faut leur
faut faire la révérança. faire la révérence.

Ensemble.

Serviteur monsu le Serviteur M. le pro-
parcuru syndi , sarviteur cureur-syndic, serviteur
noutron cura , co uma notre curé , comment
vos portave , o no fat vous portez-vous, nous
plaisir de vo vire , nos avons du plaisir à vous
contaions alla vous of- voir , nous comptions
firir nous respects in four- aller vous offrir nos res-
tant de ché noutron pects en sortant de chez
maire. notre maire.

M. Sensible , Curé.

Bon jour, mes enfans, soyez les bien arrivés, je suis sur-tout content de vous voir en bonne santé; vous avez resté plus long-tems absens que je ne croyois, je commençois à concevoir des inquiétudes sur votre longue absence, embrassez moi mes enfans.

M. Le-Dur.

Bon jour, messieurs, vous voilà donc de retour de la fédération; vous devez bien vous féliciter du choix qu'on a fait de vous pour une mission aussi intéressante.

Pas-Sot , Bon-Sens , ensemble.

Ou est vrai, monsu le parcouru, aussi j'ons tâchi de répondre à l'honneur qui nos ant fat; nous nos sômes acquita de notron devai le miot que j'avons pu.

Cela est vrai, M. le procureur, aussi nous avons fait notre possible pour répondre à l'honneur qu'on nous a fait: nous nous sommes acquittés de notre devoir le mieux que nous avons pu.

M. Le-Dur.

Je l'espère; sans doute vous racontiez à M. le maire les détails de votre voyage; je compte que vous reprendrez tout-à-l'heure ce récit; je l'entendrai avec plaisir. *S'adressant à M. Le-Fier.* Y a-t-il long-tems qu'ils sont avec vous?

M. Le-Fier.

Ils arrivent à peine.

Pas-Sot à Bon-Sens , Bas.

Dis me don , Bon-Sens , notron parcuru syndi a la mina dura , o semble qu'a va nos jugir : notron maire a in air fiar ; y sant bian changi ; o n'era pas comm'iquin quan y nos demendaient notra vouaie par lu nomination ; vet don couma celi parcura nos regarde , al a lous yots malins , o faut nos en mesia.

Dis moi donc , Bon-Sens , notre procureur syndi a la mine dure ; il semble qu'il va nous juger. notre maire a l'air fier ; ils sont bien changés ; ils n'étoient pas comme cela quand ils nous demandoient notre voix pour leur nomination ; vois donc comme ce procureur nous regarde ; il a les yeux méchants , il faut nous en méfier.

Bon-Sens à Pas-Sot.

Avifa itout noutron cura , al a l'air triste & chagrin ; a mefat penna ; al est si brave , y ly aurant fat quoque vilaina chusa , o seret bien injuste , a no mérite pas ; mais iaure qu'y rudeauient , qu'y insurtont tous les prêtres , o ne me surprendre pas , o fant n'en convenir , y fant bian de mas en détruisant notra sainta religion ; tot se vara in jor.

Regarde aussi notre curé , il a l'air triste , il a du chagrin ; cela me fait de la peine ; il est si brave , on lui aura fait quelque vilaine chose , cela seroit bien injuste , il ne le mérite pas ; mais maintenant qu'ils insultent tous les prêtres , cela ne surprend pas , il faut en convenir , on a fait bien du mal en détruisant notre sainte religion ; on s'en appercevra dans quelque tems.

M. Le-Dur à M. Sensible.

Je suis bien curieux de savoir ce que ces deux hommes pensent sur tout ce qu'ils ont vu.

M. Sensible.

Il sera fort aisé de les faire expliquer sur tout ce que nous voudrons savoir, ils sont pleins de bons sens, ce sont de braves gens, incapables de mentir; ils vous diront franchement les choses comme ils les ont vues & senties; ils ont une intelligence qui est rare parmi des gens de campagne. J'en ai jugé dans nombre de circonstances: ils m'ont, je vous l'avoue, étonné.

M. le Fier.

Je crains les demi savans qui se rencontrent sous l'habit de paysan, ils s'avisent de raisonner sur tout, de croire pouvoir juger de tout; & on les trompe comme l'on veut la plupart du tems.

M. le Dur.

Je suis inquiet de l'opinion qu'ils auront rapportée de Paris, si malheureusement ils ont tombé entre les mains des aristocrates, ils nous auront rapporté des principes dangereux, si cela est, ils nous donneront bien du mal pour empêcher celui qu'ils pourroient faire, mais nous allons voir, M. le Maire, il faut les faire expliquer sur-tout.

M. Sensible.

Si vous voulez tout savoir, prenez garde de ne pas les heurter au premier mot, ce seroit le moyen de n'en rien tirer. Vous serez toujours à tems s'ils disent quelque chose qui ne vous

convienne pas, réservez-vous de leur faire ensuite vos représentations.

M. le Fier.

Approchez donc , messieurs , reprenez votre récit. Vous en étiez à la députation au roi , & au compliment que lui fit votre colonel.

Bon Sens.

Ou est par vos obéir monsu le maire.

Notrou coronet nos dit qu'o fallave nous appreta par alla vire ension le tai. Quan nous fimes tous assembla d'en la cor d'in covent , a nos fit lectura de soun counplimen ; y disant tous qu'a laire bian fat , jo creie ; mais j'aurin volu qu'a fut in po pus tendre. Penden que je faisions que la réflexion à notron visin , le coronet criit *attention au commandement , marche*. Nos marchîmes , nous arrivîmes d'en le chatiau . nos arretîmes d'en ina chuimbra.

In mounsou qu'ave in petit baton naïd , avoie ina pomma blancha , venit nous dire d'entra ,

C'est pour vous obéir , M. le maire.

Notre colonel nous dit qu'il falloît nous préparer pour aller chez le roi. Quand nous fûmes tous assemblés dans la cour d'un couvent , il nous fit lecture de son compliment ; on dit qu'il étoit bien fait , je le crois ; mais j'aurois désiré qu'il fût un peu plus tendre. Pendant que je faisois cette réflexion à mon voisin , le colonel cria , *attention au commandement , marche* : nous marchâmes & arrivâmes au château ; nous nous arrê tâmes dans une chambre.

Un monsieur qui avoit à la main un petit bâton noir garni d'une pomme blanche , vint nous dire

que le rai nos attendoit.

Nos entrimes. Notron coronet fit in gran salut ; nous autres fîmes de mêma : a recitit soun counpliment au rai que l'acotit avoie bounta , quant a finit , nos fîmes tretous ina granda inclination. La meitia de nous pleuraions de plaisir ; le bon rai parlit à son tor d'in air grasiou & tendre ; je pluraions mei. Nous nos retirimes puis n'enprès ben content de notron rai , mais fachi vedde vos coumma des efans qui quittont leu pare.

d'entrer , que le roi alloit nous recevoir.

Nous entrâmes , notre colonel fit un grand salut , nous en fîmes autant ; il débita son compliment au roi qui l'écouta avec bonté : quand il eut fini , nous fîmes tous une profonde inclination , la plupart de nous pleuroient de plaisir ; notre bon roi nous parla ensuite d'un ton si gracieux & si tendre ; nous pleurions encore davantage. Nous nous retirâmes après , bien contents de l'accueil que nous avoit fait notre roi ; mais fachés , voyez-vous , comme des enfans qui quittent leur pere.

Pas-Sot.

Mais , Bon-Sens , moun ami , parque n'a-tu pas dit qu'a laire in pau triste , je ne suis pas le seur que n'ai éta frapa.

Mais , Bon-Sens , mon ami , pourquoi n'as-tu pas dit qu'il étoit un peu triste , je ne suis pas le seul qui en ai été frappé.

Bon-Sens.

Iquin est vrai , Ma-

Cela est vrai , Mathieu

thiot a raison ; je l'on
 veu itout. O ia miot ,
 je demendio à in mousu,
 si a scavave par que no-
 tron bon rai ere triste &
 morne ? Ce l'homme
 me disit, d'un te venivo
 don , moun ami ? vos
 n'ignora pas lous crimes
 de sous sujets ; la ré-
 volta , lous incendies ,
 lous pillages , lous assas-
 siats que se sont fat d'en
 tota la França ; vos edes
 le seur qui ne saia pas
 qu'il ant volu assasina le
 rai , & la reina surtot ,
 le 6 octobre. Ah ! moun
 ami, tos los jors, je venne
 vire moun rai, jè l'avise,
 je le contemple avoué
 un plaisir que ne se pot
 exprima ; & quand je le
 veie triste , je plure , je
 m'en retorne vet chi nos
 au metant de ma fenna
 & de mous efans. Quant
 j'entre , la parmira chusa
 qu'y fant , est de me di-
 re , papa, ai vos veu nou-
 tron bon rai , la reina ,
 fonta y tristes aujourdai ?
 Mous larmes répondont
 par mé : ma fenna, mous
 efans , se jettont entre

a raison , je l'ai vu aussi ;
 il y a mieux , je deman-
 dai à un monsieur s'il
 savoit pourquoi notre
 bon roi étoit triste &
 rêveur ; ce monsieur me
 dit : d'où venez-vous ,
 mon ami , vous ne de-
 vez pas ignorer les cri-
 mes de ses sujets , la ré-
 volte , les incendies , les
 pillages , les assassinats
 qui ont eu lieu par toute
 la France ; vous seriez
 le seul qui ne sauriez
 pas qu'on a voulu as-
 sassiner le roi , & sur-tout
 la reine , le six octobre.
 Ah ! mon ami , tous les
 jours je viens voir mon
 roi ; je l'envisage , je
 l'examine avec un plai-
 sir que je ne puis vous
 exprimer , & quand je
 le vois triste , je pleure ,
 je reviens chez moi , au-
 près de ma femme & de
 mes enfans ; quand j'en-
 tre , la première chose
 qu'ils font , est de me
 dire : papa, avez-vous
 vu notre bon roi , la
 reine , sont-ils tristes
 aujourd'hui ? Mes larmes
 répondent pour moi ;

mi mous bras , me sar-
ront d'amidi , & pluront
avoie me.

In de nos autre va tos
les jor a finta Gene-
vieva , patrona de Pa-
ris , nos l'invoquons par
qu'elle chinge los
cœurs d'au mauvais
français , car o ny at
de bons , cressi o & y
est le plus grend nom-
bre , y zo varront in
jor notron Rai , notra
Reina , lous coquins ne
triumpharont pas tou-
jor , y zona avugla le
paure peuple , y ly ant
fat craire de mesonges ,
par miot lous inliauda ,
y zant prometu , quy
seriant solagi , qu'y ne
paieriant pas tent. A su
crait que lé boun peup-
le , ceza pendant , a
fossre , a n'a pas de pon
a mingi , je ne concève
pas couma y n'outront
pas lous yots , o vin-
dra mainto , mais o fera
bian tard , pindant que
l'é tiom , y fossriront ;
que volivo que je vos
dise y sont iaura em-

ma femme , mes enfans
se jettent dans mes bras ,
me serrent d'amitié , &
pleurent avec moi.

Tous les jours un de
nous va à Ste Genevié-
ve , patronne de Paris ,
nous l'invoquons pour
qu'elle change les cœurs
des mauvais Français ,
car il y en a de bons ,
croyez-le , & c'est le
plus grand nombre ; no-
tre roi & notre reine le
verront un jour ; les co-
quins ne triompheront
pas toujours ; ils ont
aveuglé le pauvre peup-
le , ils lui ont fait croire
des mensonges ; & pour
mieux les attraper , ils
lui ont promis qu'il se-
roit soulagé , qu'ils ne
paieront pas tant ; ce
bon peuple le croit , ce-
pendant il souffre & n'a
pas du pain à manger ;
je ne conçois pas com-
ment il n'ouvre pas les
yeux ; cela viendra su-
rement , mais ce sera bien
tard , pendant ce tems
il souffrira : que voulez-
vous que je vous dise ,
dans ce moment on l'a

Beta, y jettent la pira
a celous que los solagiant,
que los faissant travalli,
& se tornont d'au la de celeus
que lu faïfont de belles promesses,
de biau contes & le laïfont mourir de
fan, mais gara quant y
reconnutran los forbes
o ne fara pas bon par eux.

Je pleuraions en aco-
tant celi brave homme
qu'a ve l'air d'un pitit
bourgeois, quant a me
veit plura, a me sarrit
d'en sous bras, a m'em-
brafit en me disant, vos
ama votron Rai, vos ai
raison, venis avoi me,
je vole vos balli a dina
& je vous contarai de
chuses qui vos faront
trembla. J'y alliot, a me
presentit a sa fenna, me
fit vere sous enfans,
a dist que j'étions in
bon français, que j'a-
mion moun Rai, y m'i
imbrasiront tous, nos
buvimes a la fanta d'au
Rai, de la Reina, d'au
Dauphin & de touta la
familla royala.

embêté, ils jettent la pier-
re à ceux qui les soula-
geoient, qui les faisoient
travailler, & se tournent
du côté de ceux qui leur
font de belles promes-
ses, de beaux contes,
& les laissent mourir de
faim; mais aussi, gare
quant ils reconnoîtront
leur fourberie, il ne fera
pas bon pourceux.

Je pleurois en écou-
tant ce brave homme
qui m'a paru un petit
bourgeois. Quand il me
vit pleurer, il me serra
dans ses bras & m'em-
brassa, en me disant:
vous aimez votre roi,
vous avez raison, venez
avec moi, je veux vous
donner à dîner, & je
vous conterai des choses
qui vous feront trem-
bler. J'y allai, il me pré-
senta à sa femme, me fit
voir ses enfans, & leur dit
que j'étois un bon Fran-
çais, que j'aimois mon
roi; ils m'embrassèrent
tous, nous bûmes à la
santé du roi, de la reine,
du dauphin, & de toute
la famille royale.

Après dina a me con-
tit de chuses tarribles ,
in outra vai je vous au
dirai , o fere trop lon.
Ou est si abominable
que vos n'au credri pas ,
a ma jura qu'o ere vrai
& je l'ons creu , a l'est
si brave ce l'homme.

Après dîner , il me
conta des choses qui
me firent fremir , une
autre fois je vous le di-
rai , cela seroit trop long.
C'est si abominable que
vous ne le croirez pas ;
il m'a cependant juré
que cela étoit vrai , &
je l'ai cru ; il est si brave ,
cet homme.

M. Le-Dur.

Oui , un autre fois vous nous raconterez cela ,
il n'y a rien qui presse , nous n'en sommes pas fort
curieux ; mais dites-moi , n'avez-vous pas été pré-
senté à la reine ? *Bas à M. le Fier.* Il s'est gaté à
Paris , il nous donnent de l'embarras , je l'entre-
vois ; mais il faudra y remédier de bonne heure.

Allons , continuez , & parlez-nous de votre
visite à la reine.

Bon-Sens.

J'allons vous au dire ,
pisque vos le desira ,
y nos firent passa d'in
in otra chombra , le
mounseur au baton nos
presentit a ina dama
qu'a vave a voi se dus
efants , in garçon , ina
filla , a nos distit qu'ou
ere la Reina & sous
efants , notron coronel

Je vais vous le dire ,
puisque vous le désirez.
On nous a fait passer
dans une autre chambre ,
le monsieur qui avoit
le petit baton nous pré-
senta à une dame qui
avoit deux enfans avec
elle , un garçon & une
fille , & nous dit , que
c'étoit la reine & ses

feſit itot ſoun counpli-
ment , a l'aire jolî , la
Reina l'acotit de bouna
graca & y repondit de
memma.

enſans. Notre colonet
fit ſon compliment , il
étoit jolî , la reine l'é-
couta de bonne grace &
y répondit de même.

M. Senſible.

Mais , mes enfans , dites-nous ce que vous pen-
ſez de la reine , quelle impreſſion fit ſur vous ſa
présence ?

Pas-Sot.

Ah ! mouſu le cura ,
comma alle eſt jolia &
bouna ! nous l'avons ſa-
lui après le counplimen ,
touma avant , al nos la
rendu de tant bouna
graca , a nos a fat vire
ſous efants qu'a tenave
par la mon , ah ! mor-
dienna al lous amé bian ,
je l'on veue , a nos a
dit , itout qu'à nous
amave nous autres , jo
creie , vedde a le diſit
de ſi boun cœur.

Si a nos a bian avifa ,
al a dû vaire que nous
l'amions auſſi.

Quelle eſt bella ,
mouſu le Cura ! qu't
na mina , gratiouſa , ſi
vos aia veu , avoie

Ah ! M. le Curé ,
comme elle eſt jolie &
bonne ! nous l'avons ſa-
luée après le compliment
comme avant ; elle nous
l'a rendu de ſi bonne
grace , elle nous a fait
voir ſes enfans qu'elle
tenoit par la main ; ah !
mordienne , elle les aime
bien , je l'ai bien vu ;
elle nous a dit auſſi
qu'elle nous aimoit , je
le crois , voyez-vous ;
elle le diſoit de ſi bon
cœur.

Si elle nous a bien en-
viſagé , elle a dû voir que
nous l'aimions auſſi.

Qu'elle eſt belle , M.
le curé , quel air gra-
cieux ; ſi vous aviez vu
avec quels yeux elle re-
gardoit

qu'oux yots a regarder sous efants, & puis n'en près nos, al ave l'air de nos dire de lous regarda & de lous ama. Ah ! bon Diot o est ina bouna mare.

J'aurin ben volu qu'a ut pu lire d'en notron cœur, al aure vû couma nos l'amons, en la veiant o ne pot se défendre de que lé sentiment.

O faut vo dire, moufu le Maire, qui nos aiant dit de ma d'ella, i ne voliant pas que no la veiont, y aiant raison, etiant bian sur que je ne lous crairins plus quant je l'aurions veue.

Ce loux malins que nos en dit tant de ma d'ella, sont de forbes, de mauvaises gens qui voliant nos dupa, y avians queu que méchants proujets, veivos qu'y veniant mento, je leu parlarons d'ina bouna sorta.

gardoit ses enfans & nous ensuite, elle avoit l'air de nous dire de les regarder & de les aimer. Ah ! mon dieu, c'est une bonne mere.

J'aurois bien voulu qu'elle pût lire dans nos cœurs, elle auroit vû comme nous l'aimons. En la voyant on ne peut se défendre de ce sentiment.

Il faut vous dire, M. le maire, qu'on nous avoit dit du mal d'elle, qu'on ne vouloit pas que nous la vissions ; ils avoient raison, ils devoient être bien sûrs que je ne les croirions plus quand nous l'aurions vue.

Ces méchants qui nous ont dit tant de mal d'elle sont des fourbes, de mauvaises gens qui vouloient nous tromper ; ils avoient des méchants projets, voyez - vous ; qu'ils viennent maintenant, nous leur parlerons de la belle maniere.

Pas-Sot.

Te ne dis pas tot ,
liande , te ne parle pas
de celous papis qui ven-
dont contr'ella , j'en on
entendu la lectura , oïa
trembla , ou è de diables
d'enfer qu'en inventa
coux abominations.

O ia in ma pigni que
venit nos le lire , a nos
disit qu'ouere vrai , qu'a
le scavave , je l'y disiot ,
qu'o n'ere pas possible
que ce qu'a lisave fût
vrai , que je ne croirois
jamais.

Comma je difons
iquin a ce l'homme in
mounsu que nos acotare
me disit , vos ai raison ,
y vos trompont , ou est
desinfamia , is charchont
à soleva los français con-
traleu reina , o est a tort ,
al est bian malurusa ,
bian a plindre , notron
bon rai itout. O faut
moun ami d'in votron
pays , (car vos ai l'air
de n'être pas d'ici) o
faut desabusà celous qui

Tu ne dis pas tout ,
Claude , tu ne parle pas
de ces papiers qui ven-
dent contre elle ; j'en ai
entendu la lecture , cela
fait trembler , c'est le
diable qui a inventé ces
abominations.

C'est un homme mal
peigné qui vient nous
les lire. Il nous dit que
cela étoit vrai , qu'il le
savoit : je lui répondis
qu'il n'étoit pas possible
que ce qu'il nous lisoit
fût vrai , que je ne le
croirois jamais.

Comme je lui disois
cela , un monsieur qui
nous écoutoit me dit ,
vous avez raison , il vous
trompe , ce sont des in-
famies , ils cherchent
à soulever les François
contre leur reine. C'est
bien mal-à-propos ; elle
est bien malheureuse ,
bien à plaindre , ainsi que
notre bon roi. Il faut , mon
ami , dans votre pays ,
(car vous m'avez l'air
de ne pas être d'ici)

y ant si indignament
trompa.

Celi ma pigni que
m'ave dit de ma de la
reina, se retornit countra
cely monsu qu'aie si bi-
an parla, a ly disit, caisi
vos vos edes in ristocra-
te, vos charchia trumpa
le paure puple, je
vodrin que tos les risto-
crates fissiant a la len-
terna.

Pendent celay discor,
je consideraions cely
mounseur, je visimes
qu'a lave ina bouna
mina, ina contenenca
fiera a levit les épales
contra celay malotru,
a ly disit d'in ton sévère
combien te baillon-ty
mariaut, par venir dé-
bita tos los jors tous
mesonges & te soutises,
si je te trove in outra
vai & que je t'entende
dire de ma d'an Rai &
de la Reina, te po coun-
ta que je t'habilarai d'ina
bouna manira, vai t-en
dire iquin a celous que
t'an invoi, & pai.

Cet autre fit sot, a

il faut défabuser ceux
qu'on a si indignement
trompé.

Ce mal-peigné qui
m'avoit dit du mal de
la reine, se tourna con-
tre ce monsieur qui avoit
si bien parlé, & lui dit
taisez-vous, vous êtes
un aristocrate, vous cher-
chez à tromper le pau-
vre peuple; je voudrois
que tous les aristocrates
fussent à la lanterne.

Pendant qu'il parloit,
je regardois ce mon-
sieur, je vis qu'il avoit
une bonne mine, une
contenance fiere, il leva
les épales contre ce
malotru, & lai dit d'un
ton sévère : Combien
te donne-t-on, maraut,
pour venir débiter ici
tous les jours des men-
songes & des sottises; si
je te trouve une autre
fois, & que je t'entende
dire du mal du roi & de
la reine, tu peux comp-
ter que je t'étrillerai
de la bonne maniere;
va-t-en dire cela à ceux
qui t'ont envoyé & payé.

Cet homme fut sot, il

détournit la teta , fit de
mauvais yots a celi mon-
sieur le menacit , & puis
n'en pres s'en foit

Le mounsu reslit avoi
nos & me dist d'in air
triste & tochant , veikia
comma y charchont a
vos empachî d'ama vot-
ron raî , votra reina ,
mais vos edes français ,
vos ai l'air d'in honnête
homme , je vos invite a
vos préserva countra
los sots discors que te-
nont les mauvaises gens
que charchont a vos
séduire.

Pindent que vos sé-
journari d'en paris , vos
trovaris par tot de cou-
quins qui farant tot par
vos corrompre , preni
garda , o ne faut pas
lous acota , y sant pais
par philipe capet & sous
affidas par excita la ré-
vorta , y fant tot ce qui
poiont , par n'en venir
a bot , y nereusifront que
trop , i nant assembla
lous foedera , de tota la
frença que par lous
indoctrina & les excita

détourna la tête , fit des
yeux de travers à ce
monsieur , le menaça ,
& ensuite prit la fuite.

Ce monsieur resta avec
nous , & me dit d'un
air triste & touchant :
voilà comme on cher-
che à vous tromper , à
vous empêcher d'aimer
votre roi , votre reine ;
mais vous êtes François ,
vous avez l'air d'un hon-
nête homme , je vous
invite à vous préserver
contre les sots propos
que vous tiennent les
méchans qui cherchent
à vous séduire.

Pendant votre séjour
à Paris , vous trouverez
par-tout des coquins qui
feront tout pour vous
corrompre ; prenez gar-
de , il ne faut pas les
écouter , ils sont payés
par Philippe Capet &
ses affidés pour exciter
une révolte ; ils font tout
ce qu'ils peuvent pour
y réussir , ils n'en vien-
dront que trop à bout ;
ils n'ont assemblé les
fédérés de toutes les par-
ties de la France , que

a faire soleva les provinces, y vodriant rendre copables tos los français en leu faisant partager les horreus qu'y fant, y fant déjà riuissi d'en gouque endrait, y ont brula, agorgi & pillà tous los bravos gens qu'amont leu Rai, inssi moun ami, mesia vos.

Grand merci, mounsu, li disis-je, je vei bian que vos ama votron rai, que vos edes in brave homme, je profiterai d'au conseil, je dirais ce que m'air conta a mous camarades.

A me tocht la moun, & me disit quasi in plurant ama tojor votron rai, votre reina, y o meritont bian, y ant tant de chagrin, si vous saias tot ce qui lu fant, vos seria indigna; mais le bon diot fara que tot se decouvrira in jor, o

pour les endostriner & les exciter à faire soulever les provinces; ils voudroient que tous les François fussent coupables, & partageassent toutes les erreurs qu'ils commettent: il y a déjà quelques provinces où ils ont réussi; on y a brûlé & pillé les châteaux, & égorgés tous les braves gens qui aimoient leur roi; ainsi, mon ami, tenez-vous sur vos gardes.

Je vous remercie, Monsieur, lui dis-je, je vois bien que vous aimez votre roi, que vous êtes un brave homme; je profiterai de vos conseils, je dirai à mes camarades tout ce que vous m'avez raconté.

Il me toucha la main, & me dit presqu'en pleurant, aimez toujours votre roi, votre reine, ils le méritent bien: ils ont tant de chagrin, si vous saviez tout ce qu'on fait contre eux, vous en seriez indigné; mais le bon Dieu fera que tout

ne sera pas mento ben se découvrira un jour ,
long. ce ne sera peut-être pas
long.

M. Sensible.

Je vous invite , mes bons amis , à suivre les
conseils de cet honnête homme , & à saisir toutes
les occasions de faire connoître la vérité.

M. Le Dur.

Permettez-moi de vous dire que le conseil
que vous donnez la est fort hors de saison , &
qu'il convient en aucune manière à ces gens là
de chercher à faire des prosélytes de l'opinion
qu'ils rapportent de Paris, où ils ont eu peut-
être le malheur de se laisser séduire.

M. Sensible.

Je suis bien étonné que vous teniez un lan-
gage pareil. Quoi ! monsieur, ce sera séduire
des citoyens que leur prêcher l'amour de leur
roi, de leur reine, & certes, je regarde déjà
qu'il est très-malheureux que l'on soit obligé de
rappeller ces sentimens dans le cœur des Fran-
çois, ils naïssoient avec eux, avant que des philo-
sophes, ennemis de la monarchie, eussent cor-
rompu le peuple, & renversé les bases du gou-
vernement. Il n'est pas éteint cet amour, & je
conviens qu'on fait tout pour y parvenir ; mais
l'illusion ne sera pas de longue durée, & nous
verrons bientôt revenir les beaux jours de la
monarchie & de la religion. Mais brisons là dessus
& continuons à entendre le récit de ces braves
gens.

Dites nous quelque chose du dauphin, mes amis, on le dit si beau, si intéressant.

Pas Sot.

D'en ina galaria bassa que a vue sur le jardin o ia in barcon, que donne d'en l'appartemen d'au dauphin, ou lest-i qui que je l'avons veu tot a notr aise. Ah ! bon jesus ! notron cura qu'a l'est joli ce l'esent, comma a est boun, a nos a presenta sa moun a baïsa, par respect, je nos reculaions, jen'osi- ons pas, a s'est avanci, je l'avons baissi.

Que j'ons eu de plaisir a vèrre que l'esent a fara boun couma son pare & biau couma sa mare. Je me sovente qu'o venit in viot sordat qu'avisave le dauphin, avoie in plaisir que ne pot se rendre, tretous s'en apparceviront, y lui firont place par qn'a fit plus près, quand que l'esent le veit a s'approchit de lui & ly ballit sa moun a baïsa, a la baissi & je veimes

Dans une galerie basse qui a vu sur le jardin, il y a un balcon qui donne dans l'appartement du dauphin : c'est-là que je l'ai vu tout à mon aise. Ah, bon Jesus ! notre curé, qu'il est joli cet enfant, qu'il est bon, il nous a présenté sa main à baiser ; par respect je me reculois, je n'osois pas ; il a avancé, je l'ai baissé.

Combien j'ai eu de plaisir à voir cet enfant, il sera bon comme son pere, & beau comme sa mere ; je me souviens qu'il vint un vieux soldat qui regardoit le dauphin avec un plaisir qui ne peut s'exprimer ; tout le monde s'en appercut. On lui fit place pour qu'il fut plus près : quand cet enfant le vit, il s'approcha de lui, & lui donna sa main à baiser ; il la baïsa, & je vis

tous les larmes que coulaient de sous vos yeux, al-
 aire si content, que le
 brave grenadi, o fit
 ina scena qu'attendrit
 tous que lous qu'étiant
 presens, je ly parlimes
 a celi brave homme,
 a me farrit la man &
 me distit sacrédienna
 qu'in plaisir de vaire le
 fils de son Rai, vos m'ai
 l'air de n'avai couma
 me, allons vive le Rai &
 le dauphin, mon samis,
 & tous crieront de me-
 ma. Po après je le primes
 par dessot le bras j'en-
 trimes au jardin in sion
 je ly demendio si o iave
 son tion qu'a sarve le
 Rai, a me distit quo i
 ave quarante ans, je l'y
 repliquions, etes vous
 incore au sarvice? sa-
 credienna ouai, y sons
 incore, & je volons y
 muri, o faut que tous
 los bravas gens y resliant,
 par eleva lous jeunes
 que fant de soutes iou-
 re, ah! moun ami, je
 vos o dit lous bons
 sarviteures d'au Rai ant
 bian de chagrin de vai-

les larmes qui couloient
 de ses yeux; il étoit si
 content ce brave grenadi-
 er! cela fit une scène
 qui attendrit tous ceux
 qui étoient presens: je
 parla à ce brave homme;
 il me serra la main, &
 me dit, sacrédienna quel
 plaisir de voir le fils de
 son roi! vous m'avez
 l'air d'en avoir autant
 que moi; allons, vive le
 roi & le dauphin, mes
 amis! & nous criâmes
 tous de même. Je pris en-
 suite le soldat par dessous
 le bras, j'entraï au jardin
 avec lui: je lui deman-
 dai s'il y avoit long-
 tems qu'il servoit le roi: il
 me dit qu'il le servoit de-
 puis quarante ans: je lui
 repliquai, êtes-vous en-
 core au service? Sater-
 dienne, oui, j'y suis en-
 core, & je veux y mou-
 rir; il faut que tous les
 braves gens y ressent,
 pour former les jeunes
 qui sont maintenant des
 sottises. Ah! mon ami,
 je vous l'avoue, les bons
 serviteurs du roi ont bien
 du chagrin de voir tou-

re toutes que les revortes contra leus officis , y ne fant pas ce qui fant que le paures gens nosautres viots avont bian fat tot ce que nos avons peû par lous contenir , mais o ni a pas moyin , o i a de couquins qu'ant ecrit par lous gagni toute sorte de mesonges & ant fait distribua d'argent. Mais o ne faut pas desespera tot i quin reviandra , mais o est tard adiot , moun ami , je vous conta a notron capitaine , le plaisir que je vene d'avai , a n'en sera bian contin , a me quittit.

Je retornimes incore par vire le dauphin & sa sœur itout que je n'ai-ous pas bian remarqua , par cetta vai jela visimes a moun aisa , al est jolia la filla de notron Rai , je ne poie miot la coumpara qu'a la bonna virja al est bella , & a l'air bonna comma ella , la reina venit avoi le Rai d'en que l'endrait , notron

tes ces révoltes contre les officiers. Ils ne savent ce qu'ils font , ces pauvres gens ; nous autres vétérans avons fait tout ce que nous avons pu pour les contenir , mais il n'y a pas eu moyen , il y a eu des coquins qui ont écrit , pour les corrompre , toutes sortes de mensonges , & ont fait distribuer de l'argent ; mais il ne faut désespérer de rien , tout cela reviendra : il est tard , adieu , mon ami ; je vais raconter à mon capitaine le plaisir que je viens d'avoir , il en sera bien content , & il me quitta.

Je retournai encore pour voir le dauphin & sa sœur aussi , que je n'avois pas bien remarquée. Cette fois-ci je la vis à mon aise ; elle est jolie , la fille de notre roi , je ne puis mieux vous la comparer qu'à la bonne Vierge ; elle est belle , & a l'air bonne comme elle. La reine vint avec le roi dans cet endroit

cura, que j'oumes de
 plaisir de ious vere tous
 reunis, o ere charmant
 vedde vos, je ne poio-
 ons pus m'arrachir de
 que l'endraït, convenis
 que quand le cœur nos
 tint auprès de quoqu'un
 que j'amins, o n'en cou-
 te d'en sortir, tenis
 quâd je sortimes, je
 creions quitta ! notron
 pare, notra mare &
 nous efans, o est bian
 vrai iquin, le sovenir
 fulament nos ravit. Mon
 diot que ious qu'habi-
 tont la cor d'au Rai,
 font bian hurus, y ious
 veïont tous los jors.

M. le curé, que j'eus de
 plaisir en les voyant tous
 réunis ! c'étoit charmant
 voyez-vous, je ne pou-
 vois pas m'arracher de
 cet endroit : convenez
 que quand le cœur nous
 tient auprès de quel-
 qu'un que nous aimons,
 il en coûte d'en sortir :
 tenez, quand je sortis,
 je crus quitter mon pere,
 ma mere, mes enfans ;
 ah ! cela est bien vrai,
 le souvenir seul m'en-
 chante. Mon Dieu ! ceux
 qui habitent à la cour
 auprès du roi, sont bien
 heureux ; ils le voient
 tous les jors.

Madame l'Eveillée.

Vous ne nous dites rien de madame Elizabeth ;
 souvent au château, notre seigneur en a parlé,
 je lui en ai entendu dire des choses qui m'ont
 fait le plus grand plaisir ; s'il faut l'en croire,
 c'est une princesse accomplie, qui est chérie de
 toute la cour. Dites-moi, l'avez-vous vue ?

Pas Sot.

Si je l'ons veue, j'o
 creïe, ou est ina brava
 damâ qu'est jolia & tant
 bouna, y m'an dit qu'al
 amave sous freres, sur-

Si je l'ai vue, je le crois,
 c'est une brave dame,
 qui est jolïe, & tant bon-
 ne ! On m'a dit qu'elle
 aimoit ses freres, & sur-

tot notron Raï; a le
cousole d'en sous cha-
grins.

J'entendimes in mon-
sieur qu'ave ina croi de st.
loys qui in l'avisant di-
sit a soun visin, vos
vedde bian que la prin-
cessa, eh bian al a in
grand caractere, ou est
ina fenna forta; o falle
la vira le jor ou y ant
fat tant d'horreur, d'in
le palais de notron Raï,
qu'in corage, qu'in ama
a l'est finibla, generu-
sa, a cherit lous françois,
jo sai partinamint, mais
lous bons, celous que
ne fant pas de chagrin
a soun frere & que l'a-
mont, a connut tous
nos maleurs, que la bra-
va dama, a n'en gemit,
si a pove los solagier a
zo faret de bon cœur.

Cely, monsieur n'est
pas le seur que j'aions
intendu in parla de
cela manira, o nia qui
na voie sur soun compte,
o ne faut que la vira
par craire tot ce qui
n'en disant de bian.

tout notre roi; elle le
cousole dans ses cha-
grins.

J'entendis un mon-
sieur qui avoit une croix
de S. Louis, qui, en la
regardant, disoit à son
voisin: vous voyez bien
cette princesse, eh bien!
elle a un grand caractere;
c'est une femme
forte; il falloît la voir le
jour où on a commis tant
d'horreurs dans le palais
de notre roi, quel cou-
rage! quelle ame! elle
est sensible, généreuse;
elle chérit les François,
je le fais pertinemment;
mais les bons, ceux qui
ne font pas de chagrin à
son frere, & qui l'aiment.
Elle connoît tous nos
malheurs, cette brave
dame, elle en gémit;
si elle pouvoit les soula-
ger, elle le feroit de bon
cœur.

Ce monsieur n'est pas
le seul que j'ai entendu
en parler de cette ma-
niere; il n'y a qu'une
voix sur son compte; il
ne faut que la voir pour
croire tout le bien qu'on
en dit.

M. Le-Dur.

En voilà beaucoup trop , nous ne vous demandons pas tous ces détails , d'autant mieux que nous ne sommes pas disposés à les croire : la plus grande partie de ce que vous venez de nous dire , vous a été suggérée , je m'y attendois bien ; voilà comment on abuse de la crédulité des gens de campagne ; mais j'espère que nous parviendrons à vous désabuser.

M. Sensible.

Vous me permettez de vous dire que je ne suis du tout point de votre avis , tous les sentimens que ces braves gens nous ont exprimés , ceux qu'ils nous ont dit avoir été développés en leur présence , sont ceux de vrais François , de bons chrétiens & de fidèles sujets : je les exhorte beaucoup à y persévérer.

M. Le-Dur.

M. le curé , croyez-moi , soyez un peu plus modéré , un peu plus politique ; vous vous préparez des désagrémens , en affectant des opinions aussi contraires à la belle révolution qui va nous régénérer ; tout le monde vous rend justice sur vos mœurs , sur vos vertus ; mais je vous conseille de dissimuler un peu dans ce moment , & de ne pas trop laisser percer vos opinions , vous pourriez peut-être vous attirer des désagrémens , & j'en serois fâché.

M. Sensible.

Aucun respect humain ne m'arrêtera jamais ; la crainte ne sauroit me rendre pusillanime ; je suis par état l'apôtre de la vérité , & vous me l'en-

rendrez toujours prêcher avec cette énergie qu'elle donne. Je la dois, cette vérité, au troupeau qui m'a été confié. Depuis trente ans que je suis avec mes paroissiens, ils n'ont pas eu à me reprocher un seul instant de la leur avoir dissimulée. Je suis le pasteur, je dois défendre mes brebis & les garantir de la fureur des loups qui voudroient tenter de les dévorer. Après avoir tout fait pour retenir mes paroissiens dans le chemin de la vérité; après leur avoir prêché la soumission aux lois, l'amour & l'obéissance à leur roi, si j'avois le malheur de les voir s'en écarter, le jour où ayant acquis cette affreuse certitude, ou j'aurois employé en vain tous les moyens de les ramener, seroit celui de ma mort; j'emporterois au moins dans le tombeau l'assurance que j'ai tout fait pour les ramener à leur roi, & les maintenir dans les principes de religion que je n'ai cessé de leur prêcher.

M. le Dur.

Brisons là-dessus, M. le curé, il y a dans votre fait un fanatisme pour l'ancien régime que rien ne peut excuser; je ne désespère pas encore de vous voir revenir aux principes de la nouvelle constitution, qui sont les seuls propres à nous rendre le bonheur en nous donnant la liberté.

M. Sensible.

Je vois que ma franchise vous blesse, je me tais, mais le moment viendra, & il n'est peut-être pas bien éloigné, où vous me rendrez justice.

M. le Fier.

En attendant, M. le curé, permettez que nous

continuiens d'apprendre , par ces deux fédérés ,
ce qu'ils ont vu.

Allons , messieurs , il est tems que vous nous
parliez des choses essentielles de l'assemblée na-
tionale , du camp des fédérés , c'est là où se por-
tent tous nos vœux & nos cœurs.

Bon Sens.

Sauf votre respect ,
monsu le parcuru , je
commençons tojour par
ce que nos fat plaisir ,
le reste vint tojour trop
tot , que volé ve , je
sommés de bounes gens
qu'amont ce que va
drait au cœur , tot ce
dont vos nos parli ne
nous a fat que de cha-
grin.

Sauf votre respect ,
M. le procureur , je
commence toujours par
ce qui m'a fait plaisir ,
le reste vient toujours
trop-tôt , que voulez-
vous , nous sommes de
bonnes gens qui aimons
ce qui va droit au cœur ,
& tout ce dont vous
nous parlez ne nous a
fait que du chagrin.

Le Fier.

Voilà une façon de penser bien singulière ;
il paroît que c'est précisément ce pourquoi nous
vous avons députés au camp qui vous a le moins
occupé.

Pas-Sot.

Mordienna , monsu
le maire , vos nos ai
fait craidre tot ce que
vos ai volu , mais j'a-
vons bin veu le coun-
traire , nos sommes de
paures gens , vos ai creu

Mordienna , M. le
maire , vous nous avez
fait croire tout ce que
vous avez voulu ; mais
nous avons bien vu le
contraire. Nous sommes
de pauvres gens , vous

que no ny veions pas
pus loin que notron naz
& que vos nos enliau-
darias couma vos vo-
dria, ma fionta, je vei-
ons plus clar que tot i
quin, y nous en instruit
vai paris.

Je ne volons pas etre
dupa & chagrina notron
bon rai, y auront biau
fare, y ne viendrant
pas a hot de nos empa-
chi de l'aima & de le
farvir.

avez cru que nous n'y
voyons pas plus long
que notre nez. & que
vous nous enjoleriez
comme vous voudriez ;
ma foi, nous voyons
plus clair que cela, on
nous a instruit à Paris.

Nous ne voulons pas
être du es & chagriner
notre bon roi ; on aura
beau faire, on ne vien-
dra pas à bout de nous
empêcher de l'aimer &
de le servir.

M. le Dur.

Que signifient tous ces sots propos, vous feriez
bien mieux de répondre à ce que M. le maire
vous demande.

M. le Franc.

Pardonnez, M. le maire & M. le Procureur-
syndic, vous avez paru désirer tous les détails de
ce que nos deux braves habitans ont vu ; ils vous
les donnent avec cette franchise qui leur est pro-
pre ; & parce qu'ils vous disent des choses qui
contrariaient votre opinion, vous vous fachez, vous
les traitez durement. Je vous en demande par-
don ; mais il me semble que vous avez tort, je
les connois, ils sont incapables d'en imposer : s'ils
ont eu, selon vous, le malheur d'avoir pris
de mauvais principes, ce ne sera pas en les rebu-
tant que vous les ferez revenir ; ainsi, croyez-moi,
laissez-les dire tout ce qu'ils voudront, & ensuite,

dans le particulier, vous leur ferez vos réflexions.
 Vous les avez intimidés; ils ne voudront peut-être plus rien dire.

Madame l'Eveillée.

Vous avez raison, M. le Franc, ces messieurs ne font pas attention que les gens de village sont francs, qu'ils ne cherchent pas midi à quatorze heures pour dire ce qu'ils pensent; si vous voulez des complimens & des mensonges, ce n'est pas à eux qu'il faut vous adresser. Venez donc, Bon-Sens, Pas-Sot, allons mes amis, il ne faut pas vous troubler, dites toujours ce que vous pensez, ce que vous avez vu.

Pas-Sot.

Je ne volons pas rien dire, je nous en allons ce lous messieurs, se fâchons quant je disons quique chusa que ne leur convint pas, je ne poions cetapendant pas mentir par lu plaire.	Nous ne voulons plus rien dire, nous nous en allons; ces messieurs se fâchent quand nous disons quelque chose qui ne leur convient pas; nous ne pouvons cependant pas mentir pour leur plaire.
--	--

M. Sensible.

Vous avez raison, mes enfans, rien ne doit vous obliger à déguiser la vérité, elle est avant tout, & vous ne devez pas vous repentir de l'avoir dite.

Il faut que vous prouviez que vous ne méritez pas les reproches qu'on fait depuis un an aux gens de la campagne

Faites-vous, quoi qu'on en dise, une gloire d'aimer

d'aimer votre Dieu , votre roi , les lois & votre prochain ; plaignez ceux qui sont dans l'erreur , fuyez ceux qui veulent vous y entraîner & vous rendre coupables.

Respectez & écoutez votre pasteur ; il ne vous prêchera jamais d'autre morale que celle de l'évangile , & c'est la seule bonne ; en la suivant , vous ne vous livrerez jamais à aucun excès , à aucune action dont vous puissiez vous repentir.

Respectez , chérifiez votre seigneur , il est juste , humain & charitable. N'oubliez jamais que dans tous vos malheurs , dans le tems de disette , dans les hivers les plus rigoureux , il fut le pere nourricier , le consolateur des pauvres ; & si on vouloit lui faire quelque tort , quelqu'insulte , vous devez le défendre , & empêcher qu'on attente à ses propriétés. Votre reconnoissance & votre attachement lui rendront le séjour de ses terres plus intéressant , plus agréable ; il en partira avec chagrin , & y reviendra avec plaisir ; vous serez toujours sûr de trouver dans son ame bienfaisante des secours & des consolations dans vos infortunes ; il sera au milieu de ses vassaux comme un pere au milieu de ses enfans : vous le rendrez heureux , & vous le ferez par ses bienfaits.

M. Le Fier.

M. le curé , ce sermon seroit excellent dans tout autre tems ; nous sommes fort étonnés , monsieur le procureur-syndic & moi , du langage que vous tenez à ces gens.

M. Sensible.

J'en suis fâché , monsieur , mais ce sera toujours celui que je tiendrai à mes paroissiens ; je fais très.

E

bien que ce n'est pas celui du moment & des circonstances, mais ma conscience ne peut s'accommoder au moment & aux circonstances, sa voix est toujours la même, la religion & la probité n'ont pas deux mesures, deux manières de voir.

M. le Dur.

Eh donc, M. le curé, vous tenez aux vieilles erreurs, vous n'êtes pas encore éclairé par le flambeau de la vraie philosophie; vous n'êtes pas digne du bienfait inestimable de la liberté; vous n'avez pas étudié la déclaration des droits de l'homme; vous ne sentez pas tout le prix de l'heureuse égalité; enfin, vous ignorez jusqu'aux premiers élémens de la constitution sublime que viennent de nous donner nos augustes législateurs; la constitution, monsieur, la constitution, voilà ce que vous devez prêcher.

M. Sensible.

Respecter & pratiquer ma religion, l'enseigner à mes paroissiens, cherir mon roi & le faire cherir & adorer par ses sujets, obéir aux lois & prêcher l'obéissance qu'on leur doit, voilà ma philosophie, je n'en connois point d'autre.

Quant à la liberté, elle ne peut exister que fondée sur l'obéissance aux lois & le respect des personnes & des propriétés.

Au lieu de la déclaration des droits de l'homme, c'étoit le tableau de ses devoirs qu'on devoit lui tracer.

L'égalité est une chimère, ceux qui la prêchent ne s'en sont servis que pour pouvoir consommer plus aisément leurs crimes, & faire attentat aux propriétés, insulter & outrager les personnes.

La nouvelle constitution n'est autre chose que le tableau dégoûtant de la violation de tous les droits , de l'envahissement des propriétés , des outrages faits aux ordres de l'état , des crimes envers le roi , & enfin le renversement total de la monarchie.

Nous avions une constitution , monsieur , nous avions un roi & un bon roi , nous avions des lois , nous étions aimés de nos voisins , respectés de nos ennemis ; le François étoit accueilli par-tout ; maintenant nous n'avons plus de constitution , plus de roi , plus de lois ; nous sommes en horreur à nos voisins , un objet de mépris pour nos ennemis ; enfin , on nous chasse de par-tout ignominieusement ; nous vivions en France comme des frères , des enfans de la même famille ; maintenant nous sommes divisés , la moitié de la nation est ennemie de l'autre ; il n'est pas jusqu'aux familles qui n'éprouvent les cruels effets de la haine & qui ne soient livrées à l'esprit de parti ; le père est contre le fils , le frère contre le frère , le fils contre son père , l'époux contre sa femme ; enfin , monsieur , nous offrons à l'Univers le spectacle de l'anarchie la plus cruelle , & le tableau le plus désespérant du triomphe du crime & des vices.

Voilà , monsieur , l'image fidèle de la constitution que vous vantez & que vous voulez que je prêche.

M. Le-Dur.

Il semble que vous preniez à tâche de me pousser à bout , de soulever mon indignation ; au moins vous auriez dû avoir assez de raison pour ne pas tenir un langage pareil devant ces gens-là.

M. Sensible.

Pourquoi voudriez-vous que je leur laissât ignorer ces tristes vérités ? Ils les reconnoîtront tôt ou tard , & maudiront un système qui va précipiter leur ruine & leur malheur , avec la chute de la plus belle monarchie de l'univers.

M. Le-Fier.

Je ne vous conçois pas , je l'avoue , M. le curé ; mais dites-moi , avez-vous adhéré à la protestation du clergé & de la noblesse ?

M. Sensible.

Oui , Monsieur , j'y adhère de cœur & d'ame , & je la signerois de mon sang.

Bon-Sens , Pas-Sot , Le-Franc , M. L'Eveillée ,
(à part.)

Bon-Sens.

Al est brave notron cura , al a raison , aussi je l'amons , je le respectons , couma y sount malins ce maire & ce parcuru , o nia rin de tel que de gredins revêtus y craient nos enjola y se trompont , je lous varrons venir.

Il est brave , notre curé ; il a raison , aussi nous l'aimons , nous le respectons : comme ils sont méchans , ce maire & ce procureur-syndic ! il n'y a rien de tel que des gredins revêtus , ils croient nous enjoler , ils se trompent , nous les verrons venir.

Le-Fier ,

(au curé.)

Vos discours , votre conduite blessent la consi-

tution que nous sommes chargée de maintenir ; vous auriez dû être plus circonspect devant ces gens à qui vous devez l'exemple ; j'en rendrai compte à la municipalité.

M. Sensible.

Vous êtes le maître , Monsieur , mais vous ne me ferez pas changer de principes , je me croirois coupable envers les braves habitans qui m'ont entendue , si j'avois tenu un autre langage , parce que ce n'auroit été ni celui de la raison , ni celui de la vérité.

M. Le-Dur.

La conduite de la plupart de vos confreres à l'assemblée nationale est une censure bien amère de la vôtre , & sur-tout de vos principes ; ils vous donnent un bel exemple que vous auriez dû vous presser de suivre.

M. Sensible.

Ne renouvellez pas ma douleur , j'emporterai au tombeau le chagrin d'avoir vu des ministres du Seigneur abandonner les préceptes de l'évangile , fouler aux pieds les principes sublimes de la morale de Jesus-Christ.

Puissent-ils , rappelés , par un remors salutaire , revenir de leurs erreurs , & les expier avant que le mépris public & la honte de l'apostasie aient empreint sur eux le signe de réprobation dans ce monde , & que leur endurcissement les ait rendus indignes de pardon aux yeux de Dieu quand ils paroîtront devant ce juge terrible , au grand jour des rétributions !

M. Le-Dur.

Votre fanatisme vous aveugle & vous entraîne ; c'est sur votre aveuglement qu'ils doivent gémir : allez, Monsieur, un jour viendra, où mieux éclairé, vous déplorerez d'avoir si long-tems méconnu les grandes vérités que la philosophie a développées dans cette heureuse révolution.

M. Sensible.

Cessez, croyez-moi, de me tenir un langage pareil ; vantez moins ces indignes ministres du Seigneur ; il en est parmi ceux qui se sont égarés, il en est dont le cœur est devenu le sanctuaire du crime, le repaire de tous les vices. Je pourrois vous en citer plusieurs, & sur-tout deux, dont la bouche empoisonnée ne s'ouvre que pour proférer les discours les plus infâmes, les plus atroces.

M. le Fier.

Vous seriez bien en peine de m'en nommer un.

M. Sensible.

Hélas ! monsieur, à la honte de notre religion & de notre ministère, j'en aurois un grand nombre à vous citer ; mais je me contenterai de vous parler des plus connus.

Comment, je vous le demande, M. l'évêque d'Autun pourra-t-il jamais se laver aux yeux des hommes & devant Dieu, de la conduite sacrilège qu'il a tenue ?

Peut-on porter plus loin l'oubli de ses devoirs & des préceptes de cette religion sainte, dont il devoit être l'apôtre, & même le martyr ?

Au lieu de la défendre, ainsi que ses ministres , n'a-t-il pas été leur plus ardent persécuteur ? ne s'est-il pas montré ouvertement le défenseur de ses ennemis, de ceux qu'elle a toujours rejetés de son sein.

Avec quel acharnement barbare n'a-t-il pas coopéré à la dépouille des ministres du Seigneur ?

Ce que je vous dis n'est point une calomnie. Les actes de l'assemblée nationale en déposent , & vous ne sauriez récuser un pareil témoignage.

M. le Dur.

Monsieur l'évêque d'Autun connoissoit sans doute à fond le vice de la constitution du clergé , & étoit pénétré de la nécessité de la changer.

M. Sensible.

Sans doute, il y avoit dans cet ordre des abus , où n'y en a-t-il pas ? quelle est l'institution humaine qui en est exempte ? mais il falloit les réformer , & non pas tout détruire , envahir des propriétés consacrées par quatorze siècles de jouissance.

Voyons maintenant comment vous parviendrez à excuser les autres.

Offrez-vous me proposer, pour modele de conduite, le curé Gouttes ; cet infâme simoniaque qui , après avoir été chassé ignominieusement de plusieurs diocèses , notamment de ceux de Paris & de Montauban , a acheté, dit-on, d'un curé aussi peu délicat que lui, la cure qui lui a conféré ce titre à la faveur duquel il est parvenu à se faire élire député, après avoir employé,

pour y réussir, toutes les intrigues & les bassesses dont il pouvoit être capable.

Au grand scandale de la religion, n'a-t-il pas été l'un des plus acharnés détracteurs du clergé ?

M. le Fier.

Pures calomnies.

M. Sensible

C'est un mot bien aisé à prononcer & qui est l'arme banale dont se servent ceux qui ne peuvent prouver le contraire de ce qu'on leur avance. Mais continuons.

Me citerez-vous comme un homme dont les principes de morale sont bien purs, ce dom Gerle que trop long-tems les Chartreux, ces pieux & respectables solitaires ont conservé parmi eux.

Voici en abrégé son histoire.

Il a été vifiteur de son ordre pendant plusieurs années, il étoit parvenu, à force d'hypocrisie, à se faire considérer comme un bon religieux.

Il étoit prieur de sainte-Marie-du-Port, diocèse de Clermont, lors des élections aux états généraux; il manifesta le plus vif desir d'être nommé député; il sollicita ouvertement les voix des curés de la montagne, mais il ne put obtenir que la place de suppléant.

Reconnu par les enragés de l'assemblée comme un sujet précieux pour leur parti, déjà tout couvert de ridicule par ses liaisons avec une prétendue prophétesse, la fille la Brouffe, on voulut se l'attacher à tout prix.

En conséquence on parvint à accabler de dégoûts le curé député, dont dom Gerle étoit suppléant.

pléant. Mais comme la chose n'alloit pas assez vite au gré de leur desir, il fut convenu que dom Gerle offriroit au curé une somme pour prix de sa démission. L'appât de l'or séduisit le curé, il conclut le marché & se retira.

Dom Gerle présenté fut agréé.

Il se plaça du côté gauche, & signala son entrée en montant à la tribune, pour demander qu'il fût envoyé des commissaires dans les maisons religieuses pour s'enquerir de ceux qui vouloient réclamer contre leurs vœux. Il pensoit sans doute offrir par-là au monde le spectacle d'une désertion des monastères, mais l'expérience lui a prouvé qu'il avoit mal connu sur-tout l'esprit de son ordre, puisqu'il ne s'est trouvé que deux Chartreux qui ayent réclamé; & ces deux religieux étoient de mauvais sujets, un objet continuel de scandale dans le cloître.

Il est bon de vous observer qu'avant de quitter la Chartreuse où il étoit prieur; dom Gerle représenta à la communauté qu'il convenoit de se mettre à l'abri des recherches de l'assemblée nationale; en conséquence, il demanda à être autorisé à placer les cent-mille livres qui étoient dans la caisse du monastère, chez deux banquiers, dont l'un demeure à Riom, & l'autre à Clermont. Il fut convenu dans le chapitre, que ces banquiers fourniroient la valeur de ces cent mille livres en billets au porteur de mille livres chacun, pour qu'ils pussent être plus aisément partagés entre tous les religieux. La communauté y consentit. Dom Gerle s'empara des cent mille livres, les plaça, reçut les billets au porteur, en fit son propre, & fut sourd à toutes les réclamations de sa maison.

Jugez, d'après ce fidele exposé, monsieur, si dom Gerle est un modele à suivre. Je ne finirois pas si je voulois passer en revue tous ceux qui, comme lui, ont oublié le devoir de leur état, & sacrifié la religion sainte dont ils étoient les ministres.

Il en est encore deux, sur le compte desquels je ne puis me taire, le curé Dillon & la Thyle, supérieur de l'Oratoire à Nantes.

M. le Dur.

Voyons donc, messieurs, qu'avez vous de si extraordinaire à nous dire contre eux ? est-ce encore quelques unes de ces calomnies si familières aux ennemis de la révolution ?

M. Sensible.

Pour l'honneur du sacerdoce, du nom français, je devrais l'ensevelir dans l'oubli, mais, d'après les préventions si favorables que vous annoncez pour les amis de la révolution, il importe peut-être que vous jugiez par-là de quel esprit sont animés quelques uns de ces ministres du seigneur dont vous nous vantez la philosophie.

La conversation la plus familière de ces deux curés, roule sur le roi & la reine, ils se font un jeu d'insulter, d'outrager journellement, par les propos les plus infâmes, la plus auguste comme la plus malheureuse des reines.

J'ai sur moi une lettre que m'écrit un député de mes amis. Elle est plus faite que tout ce que je pourrois vous dire, pour vous donner une idée de ces deux curés.

La voici :

» Pour vous donner, mon cher ami, une

juste mesure des sentimens de quelques uns de nos confreres, je vai vous citer quelques propos que deux d'entr'eux m'ont tenus à différentes époques.

Dans le courant du mois de juin dernier, me promenant avec DILLON, curé du vieux Pozanges, dans le jardin des tuileries, la conversation tomba sur le retour du duc d'ORLÉANS; je lui témoignai mon étonnement sur ce retour, & lui citai à l'appui de mon opinion, ce que M. DE LA FAYETTE avoit dit à l'Assemblée, quand on annonça le desir du duc d'ORLÉANS de revenir en France. *Que les mêmes motifs qui avoient nécessité son départ, subsistoient encore.*

DILLON se mit en fureur, & me dit, (voilà ses termes :) *LA REINE est une gueuse, une scélérate qui a voulu nous faire brûler à boulets rouges; cela est prouvé, il est heureux qu'elle n'ait pas eu assez de puissance sur l'esprit de son imbécille de mari, sans cela la France étoit perdue. Si on la jugeroit telle qu'elle doit l'être, elle devroit être écartelée & avoir au moins le sort de la reine Brunehault.*

C'est cette infâme qui a voulu perdre cet honnête homme, & brave duc d'ORLÉANS, & rejeter sur lui les journées des 5 & 6 octobre, qui n'ont été qu'une suite de l'indignation publique, elle fera bien de se bien conduire, car..... (il branla la tête, & avoit les yeux étincelans de fureur en disant cela.

Le lendemain de la fédération, me promenant avec le curé, DILLON & LA THYLE de l'oratoire, supérieur du collège de Nantes. Ils se plaignoient de ce que le roi n'étoit pas venu à l'autel pour prêter le serment. Après beaucoup d'invectives

sur le roi & la reine, que se permirent les deux curés, LATHYLE nous dit : *nous n'avons pas besoin de roi.* DILLON répondit ; *il en faut, mais il faut qu'il fasse nos volontés, je lui repliquai : dites au moins celle de la nation, à la bonne heure,* ajouta DILLON, *mais ne la représentons-nous pas ?* je lui objectai qu'il étoit possible que le roi trouvant les volontés de la nation contraires aux mandats des députés & aux principes de la monarchie, refusât de les suivre, que feriez-vous pour lors, lui dis-je ? dans le cas, répondit DILLON, *on le chasseroit et on en élirait un autre,* LATHYLE ajouta, *on lui feroit son procès, & la plus grande grace qu'on pourroit lui accorder en lui laissant la vie, ce seroit de le tondre comme autrefois, & de le renfermer dans un couvent : je lui observai qu'il n'y avoit plus de couvent, qu'ils les avoient détruits, eh bien ! repliqua LATHYLE, dans une maison de force : je lui dis, vous le mettriez peut-être à Bicêtre, pourquoi pas, me répondit-il.*

Un autre jour il étoit question d'un prétendu enlèvement du roi pour le conduire dans la province : je ne trouve, dis-je, aucun inconvénient que le roi visite ses provinces. LATHYLE me répondit, je lui conseille d'y prendre bien garde, s'il veut conserver sa couronne ; tant que sa malheureuse femme sera en France, on aura toujours tout à craindre : je lui repliquai, mais où voulez-vous qu'aille la reine, il y va de sa sûreté de ne pas quitter le roi, il me dit, oh ! vous avez bien raison ! elle fera bien de ne pas s'en écarter.

Un autre jour encore, je causais avec DILLON & LATHYLE sur l'affaire du 6 octobre, je leur dis : certainement l'Assemblée voudra qu'on fasse justice des coupables, l'honneur de la nation y est intéressé. LATHYLE me répondit : vous êtes bon,

mais où sont les coupables ? est-on tel quand on veut secouer le joug de la tyrannie. DILLON ajouta , allez , allez , messieurs , ils seront confondus les scélérats d'aristocrates , & l'indigne Antoinette que j'espère voir un jour sur l'échaffaud , à la place de celui qu'elle vouloit y faire monter : le châtellet aura son tour , nous lui ferons faire son procès quand nous aurons créé une haute - cour nationale , vous verrez par toutes les procédures qui sont déjà faites & celles qu'on fera , que la conduite de la reine sera découverte , & il lui arrivera , au moins , le sort de la reine de Danemarck. LATHYLE dit , ma foi je le verrais avec plaisir , & cela seroit bien fait. Enfin , mon ami , pour vous prouver combien les deux enragés sont montés , ils ne sont pas contents d'en parler le jour , la nuit dans leurs rêves ils s'en occupent.

Allant un jour nous promener aux champs-élisés , le curé LATHYLE me dit , qu'il avoit fait un bon rêve , je le priai de m'en faire part , il le fit en ces termes , je ne les oublierai pas de longtemps. Nous avions la guerre civile , j'étois armé de pied en cape , & le premier coup de fusil que j'ai tiré , a tué le comte D'ARTOIS ; cela me fit une telle impression de plaisir , que je me réveillai en éclatant de rire. Je vous le dis comme je le pense ; je donnerais la moitié de ma fortune à celui qui tuerait le comte D'ARTOIS.

Voilà , mon cher ami , l'abrégé vrai des différentes conversations que j'ai eues avec ces deux indignes confreres ; vous devez jager par-là de quoi ils sont capables ; j'ai voulu les ramener à des sentimens plus honnêtes , je leur ai rappelé le caractère sacré dont ils étoient revêtus , rien n'y a fait , ils m'ont dit pour toute réponse , que je pensois comme un aristocrate , &c. &c.

Voilà, M., ces ministres du seigneur que vous me proposez pour modele, jugez maintenant si l'horreur & le mépris qu'ils m'inspirent sont bien fondés, citez-moi maintenant a la municipalité, mais je vous prévins que j'aurai le courage d'y répéter toutes les vérités que je vous ai dites, & que vous repoussez, au lieu d'en faire la matière d'utiles & sérieuses réflexions qui puissent vous ramener à des principes dont tout François devroit rougir de s'écarter.

Bon-Sens à part.

Brave notron cura, je l'on bien tojor dit
o est in saint homme,
vedde vous autres nous
ignorions tot ce qu'al a
dit a celous messieurs
o sa trembla, couma
de pretres poïont ty etre
si couquins; o ne se
pot concedre iquin,
mais a ne zo ore pas
dit si a n'in ere pas sur,
couma vouli vo que
des celerats pareils fass-
ant le bian d'au roiau-
me o n'est pas possible.

Tot i quin finira ma,
le bon diot lous punira
vos vei cetapendant cou-
ma nous sommes trumpa
d'in notron pays, y fant
passa que lous deputas
par de bravas gens; si

Brave notre curé, je
l'ai bien toujours dit,
c'est un saint homme;
voiez, vous-autres, nous
ignorions tout ce qu'il a
dit à ces MM. cela fait
fremir; comment des
prêtres peuvent-ils être
si coquins? cela ne peut
se concevoir; s'il n'en
étoit pas sûr, il ne nous
l'aurait pas dit. Com-
ment voulez-vous que
des scélérats pareils fas-
sent le bien du royaume?
cela n'est pas possible.

Tout ceci finira mal,
le bon Dieu les punira.
Vous voyez cependant
comme nous sommes
trompés dans notre pays,
on nous fait croire que
ces députés sont de

nos n'aions pas eta vai braves gens ; si nous
Paris, nos serians trum- n'étions pas allé à Paris,
pa couma los autres. nous serions trompés
comme les autres.

Pas-Sot.

Nedisplus rin, celous Ne dites plus rien ;
messieurs approchons. ces messieurs s'appro-
chent.

M. le Dur.

M. le Curé, vous voudrez bien vous rendre
demain à la municipalité. Mon devoir m'oblige
de vous y citer ; je vous somme d'y apporter la
lettre que vous venez de nous lire ; il n'est pas
possible que nous gardions le silence sur des
principes comme les vôtres, & sur-tout sur les
imputations calomnieuses que vous vous permettez
contre les augustes représentants de la nation.
Je vous enverrai des ordres par écrit.

Madame l'Eveillée, autres, à part.

Nous verrons si on attaquera notre curé, nous
le défendrons.

M. le Franc. Bas aux fédérés, (à part.)

Soyez tranquilles, mes amis, nous verrons
venir ces messieurs, ils ne feront pas les plus
forts, il ne faut pas laisser aller le curé seul, nous
irons tous avec lui ; il faut voir si on osera lui
faire quelque chose, je vais prévenir mes amis,
prévenez les vôtres.

Madame l'Eveillée, (toujours à part.)

Nous verrons beau jeu, ces messieurs croyent

nous faire la loi, cela seroit plaissant; il ne sera pas permis de dire ce que l'on pense; mais, voyez si vous voulez, que je vous le dise; le procureur-syndic y pensera à deux fois avant d'en venir là, il sait que le curé est bien aimé, & qu'on ne souffriroit pas qu'il lui fit du chagrin. Voilà le curé qui s'en va, continuons notre conversation comme si rien n'étoit.

M. Sensible.

Adieu, M. le maire, adieu, M. le procureur-syndic, souvenez-vous bien que l'homme qui ne dit que la vérité, & auquel sa conscience ne reproche rien, ne se laisse pas effrayer.

J'attendrai vos ordres, messieurs; mais quant à ma lettre; je vous jure que je ne la porterai pas, je la garde précieusement; le moment viendra où elle pourra déposer utilement contre ceux qu'elle inculpe, & celui qui l'a écrite n'est pas homme à se retracter, d'autant mieux qu'il n'est pas le seul qui ait entendu ces infâmes propos: ce digne pasteur, cet estimable député connoit trop bien ce qu'exigent de lui, la justice & la vérité. Allez, allez, MM.

» Le Dieu qui met un frein à la fureur des flots,

» Sait aussi des méchans arrêter les complots;

» Je crains Dieu, M. le Dur, & n'ai point d'autre crainte.

En se retournant vers les habitans. Adieu mes amis, noubliez jamais Dieu, le roi, la loi, voilà ce que vous devez chérir & pratiquer.

Le Dur.

Je vois bien que c'est un aristocrate endurci: nous serons obligé de sévir contre lui.

M. le Fier, (bas à M. le Dur)

Il ne faut rien précipiter, il est inutile de nous donner des ennemis, nous avons assez d'embarras, d'ailleurs, il est aimé dans sa paroisse; en prenant un parti violent contre lui, nous nous exposerions peut-être.

M. le Dur, (bas, à M. le Fier.

A la bonne heure, nous en causerons une autre fois.

M. le Fier.

Allons, mes amis, il est tard, vous avez encore bien des choses à nous dire, si vous voulez tous revenir demain après dîner, nous reprendrons notre conversation. Mais je vous prie qu'il ne soit pas question de ce qui s'est passé entre nous & M. le curé: je compte sur votre discrétion

M. le Franc.

Soyez tranquille, M. le maire, je vous réponds pour nous tous. Rien ne transpirera. Mais vous nous donnez votre parole de ne pas mander M. le curé à la municipalité.

M. le Fier.

Oui, je vous la donne, M. le procureur, syndic, viendrez-vous demain ?

M. le Dur.

Je n'y manquerai pas, je vous le promets; je suis curieux de savoir jusqu'à quel point on a perverti ces pauvres habitans. A en juger par ce qu'ils nous ont déjà dit, je suis sûr que demain

nous allons encore entendre des sottises de toute
espece , cela ne m'étonnera pas , l'exemple de
leur curé les aura enhardis.

M. le Fier.

Quoi qu'ils disent , il faut avoir la patience de
les entendre jusqu'au bout , sauf à prendre un parti
ensuite.

M. Le-Dur.

Le mal est fait , je doute que nous puissions le
réparer. Adieu, M. le maire , à demain. *Il sort.*

Pas-Sot, Bon-Sens, le Franc. Madame l'Eveillée.

Adieu , messieurs, sarviteur à la compagnie.

DIALOGUE

INTÉRESSANT ET VRAI,

Entre le Maire , le Procureur - Syndic
d'une Municipalité de province , le
Curé , un Bourgeois , une riche Fer-
miere , un Grenadier et deux Fédérés.

Ce petit Ouvrage sera divisé en trois parties , qui
paraîtront successivement.

SECONDE PARTIE.

EN FRANCE ,

DE L'IMPRIMERIE DES AMIS DE LA VÉRITÉ
EN PROVINCE.

Et se trouve A PARIS ,

Aux enseignes du Peuple abusé , des Lois renversées ,
du Roi trahi , & de la Monarchie détruite.

L'an de l'anarchie.

15. 9^{ème} 1790

Cet ouvrage a été rédigé par un témoin
auriculaire de tout ce qu'il contient. Il a
cru ne devoir rien changer au style de
ces deux braves Fédérés : en conséquence
il a employé leur patois ; mais pour
mettre tous les lecteurs à portée de le
comprendre , il y a joint la traduction
littérale.

M. LE FIER, Maire.

M. LE DUR, Procureur-Syndic.

M. SENSIBLE, Curé.

M. LE FRANC, Bourgeois.

Madame L'ÉVEILLÉE, grosse Fermière.

M. PAS-SOT, {
M. BON-SENS, { Fédérés.

M. SANS-SOUCI, Grenadier.

La Scene est dans une ville de province.

SECOND ENTRETIEN.

M. LE FIER, M. LE DUR, M. LE FRANC,
Mde L'ÉVEILLÉE, PAS-SOT, BON-SENS.

M. LE FRANC, *arrivant seul.*

JE vous salue, M. le maire : je suis exact au rendez-vous ; je suis étonné que nos fédérés ne soient pas encore venus.

M. LE FIER.

J'en'imagine pas qu'ils tardent beaucoup : au-surplus, M. le procureur-syndic n'étant pas arrivé, nous ne pourrions pas honnêtement commencer sans lui.

Nous voilà seuls, M. le Franc ; convenez que M. le curé s'est bien mal conduit hier : cet homme tient à l'ancien régime avec une opiniâtreté qui est révoltante.

Vous êtes bien avec lui, vous devriez lui faire des représentations. Il se fera quelque affaire désagréable, cela est sûr ; j'en serois fâché, parce que c'est un honnête homme au fond.

M. le procureur-syndic ne l'aime pas ; il est dur, il ne peut souffrir qu'on lui résiste, et il ne pardonne jamais à ceux qui ne pensent pas comme lui ; il est enthousiaste de la révolution.

M. LE FRANC.

Je reconnois bien M. le procureur-syndic au portrait que vous m'en faites. Entre nous soit dit, c'est un homme dangereux : on doit s'en méfier, d'autant plus que je sais pertinemment que c'est un espion de l'assemblée ; il est en correspondance

suivie avec plusieurs députés dont on fait peu de cas, et qui passent pour des enragés. Ne croyez pas qu'il borne son ambition à sa place : je sais qu'il intrigue pour être procureur-syndic du département. Ces députés lui ont promis de l'y faire placer; mais ils auront beau faire, ils n'y parviendront pas, parce qu'il n'est ni aimé ni estimé. Je vous dis cela de vous à moi : je ne voudrais pas qu'il le sût ; je m'en ferais un ennemi, et je n'en ai pas besoin.

Quant à M. le curé, me permettez-vous de vous dire tout franchement ce que je pense sur son compte ?

M. LE FIER.

Eh ! certainement. Vous voyez que je cause avec vous de confiance, d'amitié.

Ce que vous m'avez dit du procureur-syndic ne m'étonne pas ; aussi, comme je le connois, je suis avec lui de la plus grande réserve. Voyons comment vous justifierez M. le curé ?

M. LE FRANC.

Eh bien, Monsieur, je vous l'avoue, j'admire le courage de M. le curé ; il est rare, dans des momens où il est si dangereux de parler, de trouver des personnes qui aient assez d'énergie pour se mettre au-dessus de toute crainte, et dire ce qu'ils pensent.

Entre nous, que trouvez-vous d'extraordinaire dans ce qu'il a dit hier ? peut-on prêcher une morale plus belle, plus pure, développer des principes plus vrais que ceux qu'il a mis en avant ? Je juge les hommes par leurs œuvres, et ma confiance en eux est toujours en raison du plus ou du moins de vertu et de sagesse que je leur reconnois.

M. LE FIER.

Ce que vous me dites est bel et bon, mon ami ;

mais il faut se conformer à l'opinion du jour, et nous ne pouvons nous dispenser d'adopter et de suivre le nouveau régime que vient d'établir l'assemblée nationale : toute lutte contre elle seroit inutile et dangereuse.

M. LE FRANC.

Je ne suis pas de votre avis, M. le maire : en matière d'opinion, nous devons être parfaitement libres, et vous voyez ce principe établi dans la déclaration des droits de l'homme. Nul, y est-il dit, *ne peut être inquiété pour ses opinions*

Soyons de bonne foi : trouvez-vous donc si extraordinaire que beaucoup de gens rejettent les nouveaux principes de l'assemblée, et la constitution qu'elle nous donne ? Je n'en suis point étonné, je vous jure, et je suis encore à concevoir comment on a souffert qu'elle allât si loin ; et je me dis souvent qu'il faut qu'on ait bien fasciné les yeux au peuple pour être parvenu à lui faire adopter des principes et adhérer à des décrets qui, en dernier résultat, s'ils pouvoient subsister, en feroient le plus malheureux, le plus méchant et le plus méprisable des peuples.

M. LE FIER.

Mais, M. le Franc, la nation a seule le droit de se donner des loix ; ne pouvant les faire assemblée en corps de nation, elle a nommé des représentans pris dans son sein, leur a donné des pouvoirs, et s'est engagé à suivre les loix qu'ils feroient : ils les ont faites ; nous ne pouvons donc nous soustraire à leur exécution.

M. LE FRANC.

Je vous accorde que la nation a seule le droit de se donner des loix ; mais aussi, vous avouerez

avec moi que toutes celles qu'elle n'auroit pas librement consenties , ne sauroient être obligatoires pour elle.

En se nommant des représentans , elle leur a conservé des pouvoirs , donné des mandats ; ils étoient sacrés pour eux ; ils ont juré d'y être fidèles. Dans la nouvelle constitution qu'ils ont faite , ont-ils suivi leurs mandats , ou les ont-ils violés ? voilà la question.

M. LE FIER.

Vous avez raison ; aussi , n'est-ce qu'en vertu de ces mêmes pouvoirs que la nation lui a conféré , que l'assemblée nationale a agi.

M. LE FRANC.

Je suis loin de vous accorder ce point. Je soutiens au contraire qu'ils ont outrepassé leurs pouvoirs et violé leurs mandats , en se constituant en assemblée nationale contre le vœu exprimé de la nation , et en ne suivant en rien les cahiers qui devoient être la seule et unique base de leur travail.

Il suffit de remonter aux assemblées primaires : si vous voulez me prêter attention , je vais vous prouver ce que j'avance.

Nous gémissions sous le poids des abus , nos finances étoient dans un état de délabrement , avoient été dilapidées , au point de nous faire craindre la honte d'une banqueroute forcée , et tous les malheurs qui en sont la suite inévitable.

Notre bon roi vivement affecté de la position facheuse des finances de son royaume , pénétré de la nécessité d'apporter le plus prompt remède aux abus sous le poids desquels gémissaient ses sujets , assembla ses notables : cette assemblée ne produisit pas l'effet que son amour pour ses sujets lui avoit

fait espérer ; il se décida pour lors à convoquer les états-généraux libres de France.

Cette convocation fut reçue comme un bienfait inestimable de la part de notre roi : ce qui y ajouta un plus grand prix , fut la représentation égale à celle des ordres du clergé et de la noblesse qu'obtint le tiers-état.

On s'assembla en conséquence dans chaque province. On travailla à la rédaction des cahiers , où nous exposâmes nos doléances et nos demandes sur toutes les parties de l'administration et la réforme des abus.

Cela fait , on procéda à la nomination des députés aux états-généraux. On se réunit ensuite en assemblée générale des trois ordres pour recevoir le serment des députés et leur donner les cahiers et les mandats contenant nos pouvoirs.

Quel fut ce serment ? Celui d'obéir fidèlement à leurs mandats , et de ne s'en écarter sous aucun prétexte , sous peine de devenir parjures et d'être désavoués comme tels.

Ce serment prêté , nos députés partirent. L'ouverture des états-généraux fut faite : grande discussion sur la manière de vérifier les pouvoirs ; scission des ordres , retraite du tiers-état au jeu de paume , serment prêté contraire aux mandats ; enfin , après bien des troubles et des orages , réunion des ordres.

Comme elle étoit forcée cette réunion , elle ne fut pas de longue durée.

Les députés aux états-généraux se déclarèrent assemblée nationale constituante et permanente : les mandats qu'ils avoient reçus furent déclarés comme non avenus et incapables de lier les députés.

L'anéantissement de la division des ordres fut prononcé : depuis lors , l'édifice entier de la mo-

narchie a été ébranlé , les propriétés ont été violées , le sang a coulé de toutes parts , l'anarchie est devenue générale. L'assemblée nous a offert le tableau effrayant de la réunion de tous les pouvoirs ; elle est tour-à-tour législative , judiciaire , administrative , et pouvoir exécutif suprême.

Il résulte de ce que je viens de vous dire , et que vous ne pouvez nier , que l'assemblée s'est placée au-dessus de la nation , dont elle a usurpé la souveraineté et méprisé le vœu consigné dans ses cahiers , que les députés se sont déliés de leur serment et ont appesanti sur nous le despotisme le plus monstrueux , le plus révoltant.

D'où je conclus qu'il est hors de doute que les provinces collectivement , et chacune séparément , a le droit , en refusant la nouvelle constitution contraire à leurs vœux , clairement et légalement exprimés , de demander compte à ses députés de l'inexécution de leurs mandats , et de les désavouer et punir comme mandataires infidèles et usurpateurs de pouvoirs qui ne leur ont jamais été donnés.

M. LE FIER.

Je conviens avec vous de la vérité des observations que vous venez de me présenter ; mais dans ce moment , comment faire ? Si nous refusons l'exécution aux décrets , vous allez voir naître l'anarchie la plus cruelle ; il n'y aura plus aucun frein.

M. LE FRANC.

Mais , de bonne foi , croyez-vous que l'anarchie puisse être portée plus loin qu'elle l'est en ce moment ? Nous en sommes chaque jour les tristes victimes.

M. LE FIER.

M. LE FIER.

Comment voulez-vous donc que nous sortions de cette crise ? Je n'en conçois pas la possibilité.

M. LE FRANC.

Rendons au roi son autorité, aux loix leur force, aux ministres de la loi le respect et l'obéissance qui leur est due; et ensuite présentons au Roi un plan d'édit, qui, en supprimant tous les abus de l'ancien régime, vivifie toutes les parties de l'administration, et nous offre l'assurance d'un avenir moins malheureux.

Je crois avoir dans ma poche un papier sur lequel j'ai couché quelques idées; si vous le permettez je vais vous en faire la lecture.

M. LE FIER.

Volontiers.

M. LE FRANC.

L'édit de réformation doit être conçu de manière qu'il résulte pour la nation, de sa pleine et entière exécution,

1°. La jouissance de la vraie liberté, fondée sur l'obéissance exacte à la loi; le respect le plus absolu pour nos propriétés, la sûreté la plus entière pour nos personnes.

2°. L'administration sage et bien entendue de nos finances: qu'il ne soit plus possible à des ministres tyrans et déprédateurs, de ruiner l'état et opprimer les sujets: en conséquence, qu'ils soient responsables des ordres contre les personnes, et de l'administration et emploi des deniers publics.

3°. Qu'il existe une égalité parfaite dans la contribution, aux charges publiques, ensorte que tous les citoyens quelconques, sans distinction de rang,

d'état et de qualités, paient au trésor public en raison du revenu de leurs propriétés.

4°. Que toutes les servitudes personnelles et les droits insolites soient supprimés, comme attentatoires à la liberté et à la dignité de l'homme.

Que le surplus des droits féodaux soit payé, néanmoins après qu'examen sévère et exact aura été fait par les administrations provinciales, de la validité des titres.

Clergé.

Qu'on rende à la religion catholique, apostolique et romaine, sa majesté et l'unité de son exercice public.

Que les autres religions soient simplement tolérées, sans aucun exercice public; que les citoyens attachés à ces religions participent aux charges et aux bienfaits du gouvernement, quand par leurs vertus et leurs services ils en seront reconnus dignes.

Que le clergé de France soit rétabli dans toutes ses propriétés.

Mais qu'il soit fait une répartition plus égale et plus juste des bénéfices.

Qu'une même personne ne puisse en posséder deux; que ces mêmes bénéfices soient la récompense des travaux et du mérite.

Que ceux, autres que les archevêchés et évêchés qui excéderont quarante mille livres de revenu, soient grevés, à la décharge du trésor royal, du paiement des pensions que le gouvernement aura accordé.

Qu'à la première vacance des bénéfices excédant trois mille livres de revenu, il soit ordonné que les deux tiers du produit des deux premières années, les charges prélevées, seront versés directement par les fermiers dans une caisse d'amortissement destinée à l'extinction des dettes de l'état, & l'autre tiers sera versé

dans une caisse d'amortissement que le clergé fera tenu d'avoir pour la liquidation de ses dettes.

Que tous cardinaux , archevêques , évêques , abbés commendataires , prieurs , abbesses & prieures , & tous les chapitres quelconques , ainsi que les communautés religieuses , outre les impositions qu'ils supporteront comme tous les autres citoyens , seront tenus en outre de verser dans ladite caisse d'amortissement une somme annuelle quelconque , chacun en proportion de leur revenu , distraction faite des charges publiques , dont le tableau sera arrêté par l'assemblée du clergé.

Que les archevêques , évêques , abbés , prieurs , abbesses & prieures , soient assujettis à neuf mois de résidence dans leurs bénéfices.

Et dans le cas où ils contreviendroient à cette règle , qu'il soit prélevé sur leurs revenus une somme proportionnée à leur quotité , calculée avec le temps de l'absence , laquelle sera destinée aux pauvres de leur diocèse ou des paroisses où sont situés les bénéfices.

La même loi sur la résidence , & sous les mêmes peines , s'appliquera aux chanoines & chanoinesses.

Que les portions congrues des curés des campagnes seront portées à 1500 liv. , celle des vicaires à 700 liv. Il n'est pas juste que des pasteurs soient réduits au simple nécessaire ; il faut qu'ils soient dans le cas de secourir leurs pauvres. Quant aux cures des villes , elles doivent être fixées en raison de la grandeur des villes & de la population des paroisses.

Qu'il ne pourra subsister dans une même ville et paroisse deux communautés de religieux ou de religieuses du même ordre , et plus de trois dans une même province ; que le produit de la vente des biens des maisons supprimées , sera versé dans le trésor royal , après néanmoins qu'on aura suffisamment

pourvu à l'entretien et subsistance des maisons qui seront conservées, eu égard toujours au nombre de sujets qui y seront.

Que les communautés des religieux ou religieuses ne pourront être conventuelles, à moins qu'il n'y ait huit religieux prêtres dans les unes, & dix religieuses professes dans les autres ; que toutes celles qui ne pourront compléter cette conventualité seront supprimées, et le produit de la vente des biens versé au trésor public, toujours prélèvement fait des fonds nécessaires pour l'entretien des maisons subsistantes, et d'un tiers pour la caisse d'amortissement des dettes du clergé, dont le receveur fournira tous les ans un état certifié à l'administration provinciale.

Que les vœux ne pourront être faits par les hommes avant vingt-cinq ans accomplis, et les filles vingt-un ans.

Que dans les villes les religieux seront obligés de tenir gratuitement les écoles de charité, où ils apprendront à lire et le catéchisme aux enfans du peuple et des ouvriers.

Que dans les campagnes il en sera de même pour tous les enfans des habitans ; qu'en cas d'éloignement où de distance des lieux, les religieux se partageront pour faire ce service dans les différens hameaux et villages.

Que dans les villes les religieuses seront de même chargées d'apprendre à lire, le catéchisme et à travailler aux filles du peuple et des artisans, le tout gratuitement.

Enfin, attendu la détresse où se trouvent nos finances, le secours de quatre cent millions offert par le clergé sera accepté et payable aux époques convenues.

Noblesse.

On confirmera à cette antique et respectable

noblesse tout ses droits et privilèges honorifiques. Les nobles paieront, au prorata de leurs revenus, les impositions royales comme tous les autres citoyens.

Qu'à l'avenir la noblesse ne soit plus achetée ; mais devienne le prix des services rendus à la patrie.

Ordre judiciaire.

Que les abus dont fourmille l'administration de la justice soient réformés ; que la justice soit plus rapprochée des justiciables, qu'elle soit moins longue et moins dispendieuse à obtenir.

Que dans tous les ressorts des parlemens de France, qui sont d'une trop grande étendue, comme ceux de Paris, de Toulouse, de Bordeaux, de Dijon, il soit créé de grands préfidiaux.

Que ces préfidiaux jugent jusqu'à dix mille livres au civil, & au criminel en dernier ressort ; qu'ils soient composés de trente officiers au moins, qui seront divisés en deux chambres, trois hommes du roi, & deux substitués.

Que toutes les questions d'état demeurent réservées aux parlemens, ainsi que le jugement des officiers des préfidiaux, quand ils seront dans le cas d'être accusés.

Que toutes les épices soient supprimées dans les tribunaux, & qu'on donne aux officiers un honoraire qui leur tiendra lieu de gages ; mais que ces honoraires ne soient répartis que sur ceux qui assisteront & travailleront.

Que tous les magistrats soient tenus de verser dans les six mois, dans le trésor royal, un supplément de finance d'un tiers en sus de celle qu'ils ont déjà payée.

Que tous les officiers ministériels soient assujettis de même à verser ce supplément dans le trésor royal.

Que les juges de seigneur n'aient que les apposi-

tions de scellés, inventaires sommaires, tutelle, curatelle & police du lieu; la haute police toujours réservée au roi & au officiers royaux, qui l'exercent en son nom.

Que tous les mois les sénéchaussées soient obligées d'envoyer trois officiers pour tenir leurs assises & juger les différens & procès survenus entre les justiciables des campagnes, sauf l'appel au présidial, pour toutes les sommes qui excéderont 200 livres.

Qu'il soit établi un plan de municipalité adapté aux villes, d'après l'avis des administrations provinciales.

Qu'il y ait des tribunaux de police dont les fonctions seront fixées & distinctes de celles des tribunaux ordinaires & des municipalités.

Que l'on s'occupe d'un plan de correspondance générale, pour la sûreté dans tout le royaume.

Que les maréchaussées soient doublées, attendu leur importance, & qu'il soit fait un nouveau règlement pour leur service, d'après le plan général de sûreté.

Qu'il soit fait un tarif fixe & clair de tous les droits de greffe, pour qu'il n'existe plus d'arbitraire dans cette partie.

Qu'on s'occupe incessamment des réformes à faire, tant au code civil qu'au code criminel; qu'à cet effet il soit nommé une commission choisie parmi les magistrats des différens tribunaux, en préférant pour la partie criminelle ceux qui sont reconnus pour être instruits dans les formes, parce qu'ils sont plus à même, ayant fait beaucoup d'instructions de procédures, de connoître les réformes à faire.

Qu'il soit dressé un procès-verbal exact, & jour par jour, des séances de cette commission, & de la discussion de tous les articles proposés. *Il est essentiel d'éloigner, autant qu'il sera possible, les avocats de ces commissions, parce qu'au lieu d'éclaircir, ils ne font*

qu'embrouiller les matieres. Cette recommandation devient d'autant plus importante à prendre en considération, que toute la France est témoin du mal qu'ils ont fait dans l'Assemblée nationale. Ce sont des intrigans, des ambitieux, pour lesquels tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils les menent à leur but. Il faut croire que la nation sera guérie pour long-temps de l'envie de les nommer pour régir la chose publique.

Comme l'état de notaire est des plus essentiels dans la société, qu'ils sont les dépositaires de la confiance & des dernières volontés des citoyens, il importe qu'ils soient investis de la plus haute considération, qui seule appelle la confiance; en conséquence nul ne pourra être reçu notaire, qu'après avoir subi les plus mûrs & les plus sévères examens, sur ses mœurs, sur son instruction, & jamais avant l'âge de trente ans.

Qu'il soit fait un règlement sage & sévère sur la discipline de l'ordre des avocats; qu'ils ne puissent être reçus qu'après un cours de palais pendant au moins cinq années; qu'ils soient justiciables des tribunaux auprès desquels ils exerceront pour toutes les fautes qu'ils feroient dans l'exercice de leur état, dans le cas où l'ordre assemblé n'auroit pas fait justice de celui de ses membres qui auroit manqué.

Que la communauté des procureurs reçoive un règlement & un tarif des droits, tel que sans être onéreux aux plaideurs, il puisse leur fournir une juste compensation de leur travail & de leurs soins.

Le procureur étant préposé par la loi pour guider la marche des procédures qui doit être tenue pour parvenir à obtenir un jugement, toutes les fois que par une omission de quelque point de forme il aura occasionné la perte du procès de son client, il doit être garant & responsable personnellement.

Que les huissiers soient mis dans l'impossibilité d'aggraver, par des infidélités ou des vexations, le

fort des malheureux condamnés, déjà souvent trop à plaindre par la perte de leur procès.

Que tout les trois ans régulièrement chaque assemblée provinciale envoie deux de ses membres pour porter au roi les doléances et demandes de leurs provinces, lesquelles seront répondues dans deux mois, qui demeurent fixés pour tous délais à la mission de ces députés, qui présenteront en outre le travail qu'ils auront fait relatif à leur province pendant les trois années, et le tableau de leur situation qui sera rendu public par la voie de l'impression.

Que ces députés assemblés ne puissent s'occuper d'autres objets que de ceux de leur mission spéciale, qui sera bornée au contenu des cahiers dont ils seront porteurs.

Qu'on s'occupe des moyens les plus prompts et les plus efficaces de soulager la trop malheureuse classe du peuple.

Qu'il soit donné aux manufactures, aux arts, la protection la plus active et les encouragemens les plus propres à les faire fleurir : cet objet tient essentiellement à la prospérité d'un empire.

Que l'agriculture soit vivifiée, encouragée et honorée comme le premier et le plus utile des arts.

Qu'il soit établi quatre universités dans la France, dans lesquelles il y aura une chaire de droit public, un école de droit, une de médecine, une de chirurgie, une de pharmacie, des professeurs pour toutes les langues.

Il est essentiel que l'on fournisse incessamment au gouvernement les plans les mieux médités et les plus sages sur leur organisation, attendu l'importance dont elles seront pour le bien de l'état.

Enfin, si l'état des finances est tel qu'il faille des secours extraordinaires, le roi est supplié de
fournir

fournir à ses sujets le tableau exact des besoins.

La loyauté française, l'amour de la patrie et du roi, sont un sûr garant qu'il n'est pas un seul Français qui ne fasse les plus grands sacrifices pour fournir un secours tel qu'il puisse remettre le royaume, sinon au niveau, du moins très-près du niveau de ses affaires.

Voilà, Monsieur, quel est le seul remède aux maux sous le poids desquels nous gémissons. J'avois tracé ce léger apperçu qui, a besoin de plus grands développemens ; mais il ne m'appartient pas de les donner ; je laisse ce soin intéressant à gens plus instruits que moi.

M. LE FIER.

Ce que vous dites-là est fort bien vu ; mais comment l'exécuter ? cela me paroît impossible dans l'état des choses.

M. LE FRANC.

Comment, il vous paroît impossible de réparer le mal qu'on nous a fait ! Désabusez-vous ; si on a pu le faire, il ne sauroit y avoir d'obstacle invincible à ce qu'on le répare.

M. LE FIER.

Voici M. le procureur-syndic et nos fédérés : nous reprendrons notre conversation un autre jour.

M. LE DUR.

Bon soir, M. le Maire ; je vous amène Bon-Sens et Pas-Sot, que j'ai rencontrés, ainsi que Mde. l'Eveillée.

BON-SENS, PAS-SOT, *ensemble.*

Serviteur, Monsu le Serviteur, Monsieur le
maire : je vo demindons maire : nous vous deman-

pardon ; je vos zon fat dons pardon ; nous vous
attindre , mento ; mais o avons peut - être fait
n'est pas nostra falta , nos attendre ; mais ce n'est
ayors quoque gerbe in- pas notre faute : nous
coure à s'arra , je n'avons avions quelques gerbes
pas osa los laissi de fou , encore à fermer , nous
par que le tion menacave. n'avons pas osé les laisser
dehors , parce que le tems
menaçoit.

M. LE FIER.

Il n'y a point de mal , Messieurs ; il est juste que
chacun fasse son ouvrage , sur-tout quand il presse :
nous avons tout le tems qu'il nous faut.

Mde. L'EVILLÉE.

Vous me trouvez paresseuse , mais quand on est
à la tête d'une maison considérable , on n'a jamais
fini ; il y a toujours quelque chose à faire ou à
ordonner.

M. LE FIER.

Je conçois tous vos embarras ; il faut avoir une
aussi bonne tête que vous pour y tenir.

Si vous voulez , messieurs et madame , vous asseoir ,
nous allons reprendre notre conversation où nous
l'avons laissée hier.

Autant que je puis m'en souvenir , vous en étiez
au camp , et à la cérémonie qui y fut observée.

B O N S E N S .

Vos ai dit vrai , vos ai Vous avez raison , je
raison , je m'en sovente : m'en souviens : allons ,

Pas-Sot , raconta coma tot s'ets passa; si t'oblie ququa chusa , j'o dirai.

Pas-Sot , raconte ~~comme~~ tout s'est passé ; si tu oublies quelque chose , je le dirai.

PAS-SOT.

Le quatorze au madin , je nos assemblimes à siaix hures , puis n'inprés je nous rendimes couma lous ordres d'au générat le portaient d'in in endrait quy appellont bolevart porta Saint-Mardin in façade de l'opera. Iqui , y nos balliront ina banira , qu'est la même que vos ai veue. I nous ringiront par départamins , y mettiront los tropa d'au rai au metant de la fila. Oi ave itou de que lous mounsieu de la villa , qu'étiat habilli de naid , frisi couma par alla à noce , puis n'inprés i ave de fanfares de tous cousta ; quant tot fut ringi , nos nos metimes in chamin , nos fimes molli. Par totes les rues nate je passimes , y nos apploudissant , y voliant nos balli à déjeuna , on n'y a qu'invoyront de vin , de gataux d'en lous moumens que j'étions arretta.

Le quatorze au matin , nous nous assemblâmes à six heures ; ensuite nous nous rendîmes , comme le général l'avoit ordonné , sur le boulevard de la porte Saint-Martin , en face de l'opéra. Là on nous donna une bannière qui est la même que vous avez vue : on nous rangea par détachemens , on plaça les troupes du roi au milieu des fédérés : il y avoit aussi avec nous ces messieurs de la ville , habillés de noir et frisés comme pour aller à noces ; ensuite , les fanfares étoient placées de tous les côtés. Quand tout fut rangé , on se mit en marche ; nous reçûmes trois ou quatre ondes. Dans toutes les rues où nous passâmes , on nous applaudit ; on vouloit nous donner à déjeuner : il y eut plusieurs personnes qui envoyèrent du vin et des gâteaux dans les

vos ne poi pas vos faire
ina ida de les fêtes , de
le caresses que nos fisit tot
le public.

In passant d'arri le
jardin d'aux Tuileries ,
tota l'assembla nationar
habilli de naid se meti
au metant de la troupa ;
y la gobiront couma nos ,
la pleuve los arrosit d'ina
bonna manira.

Infion , j'arrivimes par
in pont de bois a l'entra
d'au camp. O i ave in
intrans trois arcs de
triomphe , inos firon
défila par los dués arcs , qué
rian a drait et a gauche.

Par lous députas de
l'assembla entriront par
celi d'au metant.

Le cop-d'œil ere bian ;
d'aux doux las , o ere pleins
de gens , hommes , fennes ,
efans , qu'étiat assetas sur
des gradins préparas par
lous recedre.

Au metant d'au camp ,
oi ave in auter qu'aie qua-
tre faces. Après ce l'auter ,
au fond d'au camp , s'éle-

momens où nous étions
arrétés. Vous ne pouvez
pas vous faire une idée
des fêtes et des caresses
que nous fit le public.

En passant derrière le
jardin des Tuileries ,
l'assemblée nationale ha-
billée de noir se mit au
milieu de la fédération ;
ils furent mouillés tout
comme nous , et d'import-
tance.

Enfin , nous arrivâmes
par un pont de bois à
l'entrée du camp. Il y
avoit trois arcs de
triomphe : on nous fit
défiler par les deux arcs
qui étoient à droite et à
gauche.

Les députés de l'as-
semblée entrèrent par
celui du milieu.

Le coup - d'œil étoit
beau ; les deux côtés du
camp étoient garnis
d'hommes , de femmes
et d'enfans , qui étoient
assis sur les gradins prépa-
rés pour les recevoir.

Au milieu du camp
étoit un autel à quatre
faces. Après l'autel , et au
fond du camp , s'élevoit

vave ina galaria , unta y
ayant placé tous lous dépu-
tas ; le roi et ave au metant
in face de l'autel , sur son
trône ; la reina , sous efans
et la familla royala eriant
darri , in pau eleva , d'in
in incinta , sépara dous
autres.

Quand tous lous foedéra
firon rangi , la meitia à
draita , l'autra meitia à
gauche , y commendiront
de détachamins qui entor-
riront l'autel. Quand tot
fit à sa plaça , y commen-
ciront la messa , y beniront
lous drapiiaux.

M. L E F I E R.

Le coup-d'œil devoit être superbe. Vous devez
avoir eu bien du plaisir.

P A S - S O T.

Volivo que je vo dise
vrai ? tot iquin ne m'a
pas fait bien aise. J'ons
entendu de vilains discors,
qu'en y n'in firent au sar-
ment. Y voliont quoques-
uns fourça le rai à venir
au metant d'au camp sur
l'autel par jura ; d'autres
disiant que le rai ne de-
vare pas bugi de dessus
son trône ; qu'on ave tort

une galerie où étoient
placés les députés ; le roi
étoit au milieu , en face
de l'autel , sur son trône ;
la reine , ses enfans et la
famille royale étoient der-
riere , dans une enceinte
un peu élevée et séparée
des autres.

Quand tous les fédérés
furent rangés , la moitié
à droite , l'autre moitié à
gauche , on commanda
des détachemens qui en-
vironnerent l'autel. Quand
chacun fut placé , on com-
mença la messe , on bénit
les drapeaux.

Voulez - vous que je
vous dise vrai ? tout cela
ne m'a pas fait plaisir. J'ai
entendu de vilains propos
quand on fit le serment.
Quelques-uns vouloient
forcer le roi à aller au
milieu du camp sur l'autel
pour jurer ; d'autres sou-
tenoient que le roi ne
devoit pas quitter son
trône ; qu'on avoit tort de

de charchi à l'y fare quitta sa place : d'autres itout soteniant que notron rai ne devave pas jura, parce qu'al ave jura le jor de soun sacra ; que lous ambassadeurs d'aux rais étrangers aviant éta présins au sarment d'ausacre, et qu'y n'étiat ni ne poyant être à celi qui.

O n'y ave qui disiant avoie himeur, que l'assembla n'ave pas le drait de comminda au rai de jura ; qu'o ere ina chusa abominabla qu'y secreiant au-dessus d'au rai ; que tos los jors y l'y faisiant de noveles soutises, que la nation ave tort de zo soffrir.

Oia miot que tot iquin : j'ons entendu dire à de braves fédérés qu'y se méfiant d'aux couquins ; qu'y gardaiant d'ous yots le rai, la reina et le dauphin ; qu'y examinaiant tous lous mouvamens et tous gestes quy veyant faire à certains gens qui n'étiat pas loin d'au rai, ce lous même qu'aiant volu faire tua la

vouloir qu'il quittât sa place. Enfin, il y en avoit qui prétendoient que le roi ne devoit pas prêter de serment, parce qu'il en avoit fait un le jour de son sacre, auquel les ambassadeurs des souverains étrangers avoient assisté, et qu'ils ne pouvoient ni ne devoient être à celui-ci.

Il y avoit des gens qui disoient avec humeur, que l'assemblée n'avoit pas le droit de commander au roi de jurer ; que c'étoit une chose abominable qu'ils se crussent au-dessus du roi ; que tous les jours ils lui faisoient de nouvelles sottises.

Il y a mieux que cela : j'ai entendu dire à de braves fédérés qu'ils se méfioient des couquins ; qu'ils ne quittoient pas les yeux de dessus le roi, la reine et le dauphin ; qu'ils examinoient tous les mouvemens et les gestes que pourroient faire certains gens qui n'étoient pas loin du roi, les mêmes qui avoient voulu assas-

reina le 6 octobre; y étiant tot pretes, quelous braves, à tounbasurlous couquins, si y aiant fat la moindra mina par s'approchi d'aurai; ou est y lous qui ne voliont pas que le rai venit à l'auter, y aiant pou que lous scélérats ne profitant de que le moumint par assassina le rai J'en ons frèmi, quant y man conta totes ce les horrurs; je ne poin pas o credre; mais je jugio par leu contenance et leu attention à ne pas quitta lous yots de dessus le rai, que véritablamint y aiant pou de quoqua chusa. Y mant bian dit le nom de ce lous qui soppefonaiaint, mais je ne m'en sovente pas.

siner la reine le 6 octobre; qu'ils étoient tout prêts, ces braves, à fondre sur les coquins, s'ils faisoient seulement mine de s'approcher du roi. Ce sont eux qui ne vouloient pas que le roi vînt à l'autel; ils avoient peur que les scélérats ne profitassent de ce moment pour l'assassiner. J'en ai frèmi, quand on m'a raconté toutes ces horreurs; je ne pouvois pas me résoudre à les croire; mais je jugeai par leur contenance et leur attention à ne pas quitter les yeux de dessus le roi, que vraiment ils avoient peur qu'il n'arrivât quelque chose. On m'a bien dit le nom de ceux qu'ils soupçonnoient, mais je ne m'en souviens pas.

M. L E D U R.

Ce que vous dites-là est faux; c'est une atroce calomnie.

P A S - S O T.

O sera tot ce que vo vodri, o n'est pas moins vrai que je l'ons entendu dire, et que que lai jor tous los brava gens étiant

Ce sera tout ce que vous voudrez, il n'est pas moins vrai que je l'ai ouï dire, et que ce jour-là tous les braves gens

bian in pana. Ou est l'ar-
riva de que lé Capet que
fâse trembla tot le monde,
parce qu'y disiant que si
a n'ave pas iu quoque
mauvais dessins , a ne
sere pas revenu. Vos ai
beau dire, mounsü le pro-
curu, qu'iquin est faux,
je ne zo ai pas invinta,
et je no dirin pas si je
l'avions pas entendu.

étoient bien en peine.
C'est l'arrivéede ce Capet
qui faisoit trembler tout
le monde , parce qu'on
disoit que s'il n'avoit
pas eu quelque mauvais
dessein, il ne seroit pas
revenu. Vous avez beau
dire , M. le procureur-
syndic , que cela est faux ;
je ne l'ai pas inventé , et
je ne le dirois pas si je ne
l'avois pas entendu.

B C N - S E N S.

Laissons tot iquin, o ne
fat pas plaisir à ce lous
messieurs. Te ne dis pas
le plus joli ; tē ne conte
pas que d'en que le camp
je fimes molli jusque par-
dessot nostra roba. Ou ere
drole , de vére que les
paures dames qu'étiant
para, y ne poiant pas se
médre à la souta ; y zo
recevront tot. O n'y aura
bin quocuna qu'auront pai
la curiosita.

Laissons tout cela ; ça
fait de la peine à ces
messieurs. Tu ne dis pas
le plus joli ; tu ne raconte
pas que nous fîmes mouil-
lés par trois fois jusque
par - dessous nos habits.
C'étoit une drôle de chose,
de voir ces pauvres dames
qui étoient parées , qui
ne pouvoient passer meure
à couvert : elles reçurent
toute la pluie. Il y en aura
bien qui auront payé cher
leur curiosité.

P A S - S O T.

Ta bian raison ; je de-
vrin ben m'en sovenir ;
car j'attrapiot in bon
rhume. Je me pensios ,

Tu as raison ; je dois
bien m'en souvenir , car
j'attrappai un bon rhume.
Je pensai, en voyant tom-
en

in veiant tomba que la pleuve, que le bon Jesus n'étave pas content de tout cela, qu'il le désaprouvoit. Bonne Vierge ! quand je pense au tems qu'il faisoit, il sembloit que les catarates d'au ciel étoient menso overtes

O y ait in autre chusa que me fit penna ; j'entendios dire d'au ma de celi évêque d'Autun que disave la messa.

hercette pluie, que le bon Jesus n'étoit pas content de tout cela, qu'il le désaprouvoit. Bonne Vierge ! quand je pense au tems qu'il faisoit, il sembloit que les cataractes du ciel étoient ouvertes.

Une autre chose me fit de la peine ; c'est le mal que j'entendis dire de l'évêque d'Autun qui disoit la messe.

B O N - S E N S .

Et me itot ; mous visins disiant que ce l'homme ne creiave pas in idiot, qu'al amave lous Juis ; qu'a commercave avoie ce lous chins d'Israëli, qu'y l'y aiant bailli d'argent par lous fare recédre citoyen acti.

Qu'ina différensa , je me disio en me meme, de celi prêtre avoie notron évêque, qu'est in brave et sint homme, qu'ame lous paures, que los solage et los console !

Al a le chombes torses, que l'évêque d'Autun ; al a ina figura faufla et maligna : je ne l'amarions pas. Iquin vous étonne ;

Et moi aussi : mes visins disoient qu'il ne croyoit pas en Dieu ; qu'il aimoit les juis ; qu'il faisoit commerce avec ces chiens d'Israélites , qu'ils lui avoient donné de l'argent pour qu'il les fit comprendre dans les citoyens actifs.

Quelle différence, disois-je en moi-même, de ce prêtre avec notre évêque, qui est un brave et saint homme, qui aime les pauvres, les soulage et les console !

Il a les jambes torses, cet évêque d'Autun ; sa figure est fausse et méchante : je ne l'aimerois pas. Cela vous étonne ;

mais je ne vos disions pas mais je ne vous dis pas
le quart d'au mas que je le quart du mal que j'en
n'ons entendu dire. ai entendu dire.

M. LE FIER.

Ce que vous dites-là est fort sot, Claude : on voit bien que vous avez fréquenté mauvaise compagnie.

M. LE FRANC.

M. le maire, je suis tenté de croire qu'il vous dit vrai ; car il y a très-peu de tems que je suis de retour d'un voyage que j'ai fait dans une assez grande ville, où j'ai entendu dire pire sur son compte, par gens qui le connoissoient depuis long-tems.

Vous conviendrez avec moi que si cela est, il est bien malheureux d'avoir des gens pareils pour nous faire des loix : quelle confiance voulez-vous qu'ils nous inspirent ? S'il étoit le seul dont on dît du mal, encore passe ; mais il y en a tant d'autres sur lesquels on raconte des choses qui font frémir !

M. LE DUR.

M. le Franc, on vous a trompé ; M. l'évêque d'Autun est un homme de mérite, quoi qu'en dise M. le curé, et un des plus fermes appuis de la constitution.

Mad. L'ÉVEILLÉE.

Dites-moi, M. le procureur-syndic, connoissez-vous M. l'évêque d'Autun ? L'avez-vous vu quelquefois ?

M. LE DUR.

Je ne l'ai jamais vu, je ne le connois pas par

moi-même ; mais j'ai vu son éloge consigné dans tous les journaux.

Mad. L'EVEILLÉE.

Je crois franchement que tous ces journaux nous débitent des mensonges. J'ai ouï dire qu'ils étoient payés pour faire l'éloge des députés et préconiser ce qu'ils font. Ce sont des meurt-de-faim pour la plupart, qui encensent l'idole du jour pour gagner quelques écus.

P A S - S O T.

O n'est pas étonnant que les jornios disant de bien de l'assembla ; y sant prèque tous fat par de députa : y ne sont pas assez beties par dire de mas d'eux ; y se baillent d'encins tant qu'y poyont. O ne manque à ce qu'y disont que la vérité ; mais y s'en moquent, parvu qu'y aiant d'argent et qu'y nos fesiant craire tot ce qui volent, y sont contents.

Mais o faut vire los papis de Paris, couma y vos lu donnent de démenti. O y a dans celi Paris de braves gens qui disont la vérité, que lous méchans volent cachi par miot attrapa le monde.

Il n'est pas étonnant que les journaux disent du bien de l'assemblée ; ce sont des députés qui les font presque tous : ils ne sont pas assez sots pour dire du mal d'eux : ils se donnent de l'encens tant qu'ils peuvent. Il ne manque à ce qu'ils disent que la vérité : mais ils s'en moquent ; pourvu qu'ils gagnent de l'argent et qu'ils nous fassent croire tout ce qu'ils veulent, ils sont contents.

Mais il faut voir les papiers de Paris, comme ils leur donnent des démentis. Il y a dans ce pays-là de braves gens qui disent la vérité, que les méchans veulent cacher pour mieux attraper le monde.

J'ons eta témoin , quant y ont brûla ina gazetta que disave le chuses couma y étiat ; o n'ère que la canailla qu'ère pai par Capet qu'allit descindre chez cely brave gazeti ; ce que scandalizit lous brava gens , ou est que la polica laissit fare tot iquin.

O y ave de gins qui se plaigiant , et disiant quo n'y ave que lous mauvais papi , que lous que prêchaient la révolta , qui disiant d'au mas d'au rai , de la reina , d'aux ministres , qu'y laissant vindre et cria par tota la villa , qu'ou ere scandalu ; mais totes que les plaintes , ne fant rin aux inragis , y vant toujours leu train.

J'ai été témoin , quand ils ont brûlé une gazette qui disoit les choses comme elles sont ; il n'y eut que la canaille payée par Capet qui alla faire une descente chez ce brave gazetier ; mais ce qui scandalisa tous les braves gens , c'est que la police laissa faire tout cela.

Il y avoit des gens qui se plaignoient , en disant qu'il n'y avoit que les mauvais papiers , ceux qui prêchoient la révolte , qui disoient du mal du roi , de la reine , des ministres , qu'on laissoit vendre et crier dans toute la ville ; que c'étoit un scandale : mais toutes ces plaintes , les enragés s'en inquiètent peu , ils vont toujours leur train.

M. LE FRANC.

Il est certain qu'on n'envoie en province que des papiers incendiaires qui prêchent la révolte , les incendies et le pillage. Tous ceux qui pourroient nous éclairer , on a soin de nous les cacher : j'en ai lu quelques-uns par hasard , écrits avec beaucoup de modération et de sagesse , où les opérations de l'assemblée sont présentées sous un point de vue qu'il doit nous faire trembler sur les maux qu'elle nous prépare. Ce qui me fait ajouter foi à ce que disent

ces papiers , c'est que je n'ai pas vu une seule des personnes revenant de Paris qui ont assisté à l'assemblée, qui ne m'en ait dit tout le mal possible.

M. LE DUR.

Il n'y a que les ennemis du bien public qui puissent parler ainsi : ce sont ces maudits aristocrates qui sement le mensonge et la calomnie par-tout.

B O N - S E N S.

Je vodrin bian que vos allassia vez Paris : vos edes bien partisin de l'assembla ; je gage avoi vo que quant vos l'auri veu quoque vai , vos diri tot couma nos. Vedde , je vos o diot din la sincérité de moun ama , je ne vodrin , par faire changi tous ce lous qu'amont l'assembla , que les envoi par les vire et les acota , et sur-tot qu'y sachiant par u memes couma que lous députa traitont notron rai : quan y reviendriant , y chantariant sur in autre ton. Vos dites tojor de ma d'au aristocrates : ou ere de brava gins , la suite zo fara vire.

Je voudrois que vous allassiez à Paris : vous êtes bien partisan de l'assemblée , je parie avec vous que quand vous l'auriez vue quelquefois , vous diriez tout comme moi. Voyez-vous , je vous le dis dans la sincérité de mon ame , je ne voudrois , pour faire changer ceux qui aiment l'assemblée , que les envoyer pour les voir et les écouter , et sur-tout qu'ils fussent pareux-mêmes comment les députés traitent le roi : quand ils reviendroient , ils chanteroiient sur un autre ton. Vous dites toujours du mal des aristocrates : ce sont de braves gens , la suite le prouvera.

M. LE DUR.

Allez , mon ami , vous ne savez ce que vous dites.

Les aristocrates, je les connois mieux que vous ; se sont nos plus cruels ennemis.

M. LE FRANC.

Dites-moi je vous prie , monsieur , quels sont ceux que vous qualifiez d'aristocrates ? car je serois bien aise de les connoître.

M. LE DUR.

Tous les gens d'église , les nobles , les magistrats , les financiers , en un mot , tous les gens riches.

M. LE FRANC.

Cela est fort bien ; mais je n'en suis pas plus avancé , je vous demande ce que vous entendez par un aristocrate : je vous prie de me dire à quoi je les connoîtrai , quel sont leurs principes.

M. LE DUR.

Ce sont tous ceux qui ne pensent pas dans le sens de la révolution , qui n'approuvent pas l'assemblée , qui blâment ses opérations et révoquent en doute le bien qu'elle nous fait.

M. LE FRANC.

Mais , monsieur , les opinions sont libres : je ne sais si l'assemblée a seule le privilège de bien penser ; c'est tout au moins problématique : mais ce qui ne l'est pas , c'est que depuis qu'elle nous gouverne , nous appercevons que , soit à la ville , soit à la campagne , il y a plus de malheureux qu'auparavant , qu'il n'y a plus de loix , plus de subordination , que le commerce et les arts languissent , qu'on ne peut trouver un écu ; et par-dessus tout on est indigné de la manière dont l'assemblée traite le roi ; ce sont tous les jours de nouveaux outrages ; après l'avoir

dépouillé de tout son pouvoir, elle insulte chaque jour à l'impuissance où elle l'a mis, d'empêcher les progrès du mal et de la révolte.

L'assemblée, comme l'écrivait quelqu'un à un de ses amis, réunit tous les pouvoirs, les exerce tous, non pour notre avantage, mais pour parvenir à ses fins; elle propage et protège l'anarchie par tout: il y a mieux, on est sûr qu'elle a des émissaires dans toutes les provinces pour prêcher sa doctrine et encourager l'insurrection.

A Paris, quand ils veulent faire passer quelques décrets importants selon eux, on a remarqué que la veille et le jour, l'assemblée est entourée de gens soldés qui crient et déclament en faveur de leurs projets. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai reçu une lettre d'un brave homme qui me donne tous ces détails.

P A S - S O T.

Ce que vos veni de dire est vrai, ou est public à Paris, tot le monde zo sat, y me u ant fat remarqua in jor, jo veio me-même.

Ce que vous venez de dire est vrai, cela est public à Paris, tout le monde le sait, on me l'a fait remarquer un jour, je m'en convainquis par moi-même.

M. L E D U R.

Mon ami, il est aisé de vous faire voir ce qu'on veut.

Quant à vous, monsieur le Franc, je suis bien fâché de vous le dire, mais vous n'êtes que le pitoyable écho de quelques méchans aristocrates. Pourroit-on savoir quel est cet honnête homme qui vous écrit de pareils mensonges?

M. LE FRANC.

Je me garderai bien de le nommer ; vous croiriez faire votre cour à l'assemblée et être dans le sens de la révolution en le dénonçant.

Mais revenons, je vous prie, à ce que je vous demandois : tant est-il que vous ne pouvez pas me définir ce que c'est qu'un aristocrate. Si ce ne sont que les gens d'église, les nobles, les magistrats, les financiers et les gens riches que vous qualifiez ainsi, nous les préférerons toujours aux autres, parce que ce sont eux qui font vivre les ouvriers et le peuple, en le faisant travailler.

M. LE DUR.

Vous avez été à une bien mauvaise école, M. le Franc : si je ne vous connoissois pas aussi honnête homme, je vous croirois vendu aux ennemis de la révolution.

M. LE FRANC.

Je suis en âge de penser par moi-même. Je n'ai pas toujours été ce que vous me voyez ; j'ai vu de plus près que vous le grand monde, j'en ai connu, les vices et les défauts : j'ai souvent gémi des abus de l'administration et de la tyrannie des gens en place ; mais je me suis contenté de désirer la réforme. Le roi nous offroit de la faire nous-mêmes, il nous avoit rassemblés pour cela, et non pour le dépouiller de son autorité et renverser de fond en comble la monarchie.

Allez, monsieur, tout ce qui nous arrive n'est que l'effet d'une affreuse combinaison de mal intentionnés qui veulent dominer, et qui, sous l'appât de la liberté qu'ils offrent au peuple, le font servir à

à établir leur affreux despotisme qui nous écrasera un jour. Oui, monsieur, si nous ne nous opposons aux entreprises de ces prétendus philosophes, c'en est fait de nous ; vous verrez tomber la plus belle monarchie de l'univers. Je ne conçois pas, en vérité, comment on peut s'aveugler sur tout ce que fait l'assemblée : cette cruelle et fatale illusion nous coûtera bien cher.

Je frémis quand je pense à ce que va devenir le pauvre peuple, ces ouvriers de toutes espèces, cette quantité de domestiques qui sont sans condition : les gens riches seuls les soutenoient, les faisoient vivre ; l'assemblée les dépouille, les proscriit en quelque manière. Les manufactures vont tomber, les arts vont se perdre : ils sont forcés de faire des retranchemens dans leur domestique ; ce sera autant de malheureux qui vont être livrés à la misère et au désespoir. À qui voulez-vous que ces infortunés s'en prennent ? ce ne pourra pas être à leurs marchands, aux amateurs des arts, à leurs maîtres : les marchands n'aynt plus de débit, ne peuvent faire aller leurs manufactures ; ils sont forcés de les mettre à bas, les artistes ne peuvent plus travailler ni faire travailler leurs ouvriers, puisqu'on ne leur commande plus rien : quant aux maîtres, ils sont bien forcés de renvoyer leurs domestiques, puisqu'il leur reste à peine de quoi vivre pour eux. Ce sera donc à l'assemblée qu'ils adresseront toutes leurs malédictions, et ce qu'il y a de plus terrible pour elle, c'est qu'elle les aura bien méritées. En vérité, c'est une horreur que d'abuser ainsi le peuple ; mais il est un Dieu vengeur.

M. LE FIER, *bas.*

Le Franc modérez-vous, je vous en prie.

(*Haut*). Allons, brisons là-dessus, et sachons si

E

Bons-Sens et Pas-Sot ont vu l'assemblée nationale ,
s'ils ont assisté à ses séances.

B O N - S E N S .

Ouai je l'on veue, jy Oui, jel'ai vue; jy suis
sommes alla duet vais. allé deux fois.

M. L E D U R .

Vous avez donc vu siéger nos augustes représen-
tans ! Vous avez dû être émerveillés en entrant
dans ce temple de la liberté.

B O N - S E N S .

Vos vouli rire, vos vo
gaussa de nos monsu le
parcuru, o est ben vrai je
l'on vue cetta sembla, je
lous on veucelous députas,
y semblont de riabls, o
n'est pas ina sembla y est
ina faira, lous trais quart
sant habili couma de pou-
liçons, y ant de bottes,
de foet à la man, lous
chaviot retrossa, de cha-
piaux de jaquet.

Quand j'en trio la par-
mira vai que je veio tot
i quin, jo prenis par des
étrangis qui veniant vira
la salla, je ne poin pas
craïdre que de députas
venissiant d'en celi cos-

Vous voulez rire ,
vous vous moquez de
moi, monsieur le procu-
reur: cela est vrai, je l'ai
vue cette assemblée, j'ai
vu ces députés ; ils
semblent des diables : ce
n'est pas une assemblée,
mais une foire ; les trois
quarts sont vêtus comme
des polissons ; ils ont des
bottes, un fouet à la main,
les cheveux retroussés,
des chapeaux la joquey.

Quand j'y entrai la
première fois et que je
vis cela, je les pris pour
des étrangers qui venoient
voir la salle ; je ne
pouvois me persuader que
des députés vissent dans

tuma d'en ina granda
 assembla, y n'osariant
 pas alla vire quocun
 como fo den que lé
 acoutramint. Je fimes
 detrompa quand je le
 vimes saseta sur lu
 bancs. Y criaient couma
 des inragis; y tapayens
 dous pieds, de la man,
 y corrient d'in la de
 l'autre, y se montrant le
 pung, y se disiant de
 soutise los B. los F.
 allaient leu train, je vos
 idio, y mant fat pou,
 in pau més'allaient bâtre,
 j'étais si mécontint que
 je m'in alliot.

ce costume dans une
 grande assemblée : ils
 n'oseroient pas aller
 chez quelqu'un d'honnête
 dans un pareil acoutre-
 ment. Je fus bientôt dé-
 trompé quand je les vis
 prendre place sur les
 bancs. On commença ;
 ils parlaient tous à-la-
 fois, et criaient comme
 des sorciers ; ils se
 menaçoient, se mon-
 troient le poing, se
 disoient des sotises : les B.
 les F. alloient leur train.
 Je vous le dis ; ils m'ont
 fait peur ; je crus un
 moment qu'ils alloient se
 battre ; je fus si mécontent
 que je m'en allai.

M. LE FIER.

Vous devriez rougir de tenir un langage pareil :
 ravaler ainsi la plus auguste assemblée, la représenter
 comme une caverne de brigands, une loge de
 fous !

PAS-SOT.

Mafionta, monsu le
 maire, vos o ai dit, ou
 est i quin tot crachi, ina
 taverna n'est pas pis ; o
 faut zo ai veu par zo
 credre : vekia le gins
 que nos ant bailly par

Ma foi, monsieur le
 maire, vous l'avez dit,
 c'est cela tout craché une
 taverne n'est pas pire ;
 ils faut l'avoir vu pour
 le croire : voilà cependant
 les gens qu'on nous a

nos faire de loix, je n'en poie pas revenir.

J'y allimes in autra vai par vire si o ete tojor de mêma. J'intendimes lire de papis ounte y fesiant de grands complimens à l'assembla, je me metio a rire, mon visin me disit parque je risaions, je ly disimes quo i ave bian de que rire d'intindre de mesonges ; qu'appella vos de mensonges ! me disite in colera : ou est des adresses de la province qu approuvont ce qu'a fat l'assimbla, que trova vo donc d'étonnint i qui. Ce que je trove d'étonnint, ou est que je n'on intindu ina de ce les adresses quest faussa d'en notron pays, je n'avons rin délibéra de lu écrire et cetapendant y venont de lire in complimint in notron nom, pardienna ouai, je somme si contins par lous remercia, nos sommes ruina, nos nos chicanons lous uns lous autres, nos n'avons pus d'argent, parsonna ne fant travailli ; tot le monde volent être maître,

donnés pour faire des loix : je n'en puis revenir.

J'allai une seconde fois pour savoir si c'étoit toujours de même : j'entendis lire des papiers où l'on faisoit de grands complimens à l'assemblée ; je me mis à rire. Mon voisin me demanda pourquoi je riois : je lui dis qu'il y avoit bien sujet de rire, quand on entendoit des mensonges. Qu'appellez - vous des mensonges ! me dit-il en colère : ce sont des adresses des provinces, qui approuvent ce qu'a fait l'assemblée. Que trouvez-vous-là d'étonnant ? Ce que je trouve d'étonnant, c'est que je viens d'entendre une de ces adresses qui est fausse. Dans notre pays nous n'avons pas délibéré d'écrire à l'assemblée, et cependant on vient de lire un compliment en notre nom. Pardié oui, nous sommes si contens, pour les remercier : nous sommes ruinés, nous sommes en dispute les uns les autres, nous n'avons

veikia ce qu'a causâ cetta
sembla.

In monsu qu'éte de
l'autralademe et que m'a-
cotave di:it ce l'homme
a raison, ou est de singa-
ries, que que les adresses,
y les envoient totes faites
a celous qui sont lus
partisins ; par qu'ina
dressa fit bonna, o faudret
assembla tos los citoiens
acti et lu demanda ce qui
pinsont, ou est ce qui
n'ant pas fat, oi à miot,
monsu, disit-é i recevont
tos lo jors des adresses qui
ly fant de reprimindes
et le blamont, y zant bian
soin de les cachir, jugi
i aure de l'esprit qu'anime
ce l'assembla.

Notra disputa finit par
n'in intendre ina que
s'élevit d'in l'assembla
entre doux députas, y
voliant parla tous doux
lous parmi, je lous regar-
dios, y se tiraient par lous
bras par se fere decindre
de la tribuna, iquin me

plus d'argent, personne
ne fait travailler ; tout le
monde veut être maître,
voilà tout ce que nous
cause cette assemblée.

Un monsieur qui étoit
a côté de moi, et qui
m'écoutoit, dit que j'avois
raison, que les adresses
n'étoient que des singeries,
qu'on les envoyoit toutes
faites aux partisans de
l'assemblée ; que pour
qu'une adresse fût bonne,
il faudroit assembler tous
les citoyens actifs, et
leur demander ce qu'ils
pensent. C'est ce qu'on
n'a pas fait ; il y a mieux,
monsieur, dit-il, l'assem-
blée, reçoit tous les jours
des adresses qui la répri-
mandent, et blâment ce
qu'elle fait ; ils ont soin
de les caher : jugez par-
là de l'esprit qui regne
dans l'assemblée.

Notre dispute finit par
une querelle qui s'éleva
dans l'assemblée entre
deux députés : ils vouloient
parler tous les deux l'un
avant l'autre. Je les
regardai ; ils se tiroient
par le bras pour se faire
descendre de la tribune.

mit in coulera, je m'in Cela me mit en colère,
alliot. je m'en allai.

M. L F D U R.

Et vous aussi, Bon-Sens, vous renchérissez sur
ce qu'a dit Pas-Sot.

P A S - S O T.

<p>Parque m'ai vo intar- rogi, me demeidave la verita ou le mesonge, par me je ne saie pas mintir vekia tot ce qu'o y est.</p>	<p>Pourquoi m'avez-vous interrogé? Me demandez- vous la vérité ou des mensonges? Pour moi je ne sais pas mentir: voilà ce qui en est.</p>
--	---

B O N - S E N S.

<p>Dis de me donc monsu le parcuru, parque ai vo envoi in adressa de complimins a l'assembla; lous habitans m'ant dit que vous ne lous avias pas concurta, ou est drole iquin, creiis vos avai le drai de nos faire dire ce que pensons pas, o n'est pas bian iquin de votra part, o ne faudre pas y revenir, je nos facharians tot de bon.</p>	<p>Dites moi donc, M. le procureur, pourquoi avez- vous fait une adresse de complimens a l'assem- blée? Les habitans m'ont dit que vous ne les aviez pas consultés: cela est drôle. Croyez-vous avoir le droit de nous faire dire ce que nous ne pen- sons pas? Ce n'est pas bien honnête de votre part: il ne faudroit pas y reve- nir, nous nous fâcherions tout de bon.</p>
---	--

M. L E D U R.

Vous êtes un sot: je n'ai point de compte à vous
rendre.

M. LE FIER.

Allons, messieurs, un peu plus de modération ; vous devez être persuadés que ceux à qui vous avez donné votre confiance en usent pour votre plus grand avantage.

M. LE FRANC.

Brisons là-dessus : il est des choses sur lesquelles il est prudent de ne pas s'appesantir. Dites moi, Pas-Sot, j'ai lu dans les journaux que l'assemblée avoit reçu une députation de tous les peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, qui étoient venus la complimenter sur la superbe constitution qu'ils donnoient à la France, et sur le bonheur qu'ils alloient procurer aux Français. Si le fait est vrai, cela prouvé en faveur de l'assemblée.

PAS-SOT.

Je l'on veue que la diputation, je me lous rappelle, y semblaient de masques, y eriant habilli de totes coleurs, arrangi de totes manieres, mais ce quo iat est qui parlaient français : par des etrangis, ou est drôle, convenis-in.

Cela diputation fesit grand bruit d'in la villa ; mais quoque jors après, nos aprenimes que que

Je l'ai vu cette députation, je me les rappelle ces députés ; ils ressembloient à des masques : ils étoient habillés de toutes couleurs, et arrangés de toutes manières, mais tout ce qu'il y a, c'est que pour des étrangers, ils parloient bien français.

Cette députation fit grand bruit dans la ville, mais quelques jours après, on a appris que ces

lous prétendus, Afriquins, Asiatiques, Arméniens, Arabes, ériant de paris, qu'ou ere de droles quy aiant pai par joir que lé rôle, que quèques mimbres de l'assembla los aiant fat habilli avoie lous habits d'aux comédiens, i aiant fait tot iquin par n'in imposa u puple et le trumpa.

Veikia ce qui fit découvrir que la farca. In de ce lous droles n'étant pas pai d'aux doze trincs que ly aiant promettu par fare le role d'arminien, aillit chez in brave députa quy appellont Biancourt et ly demindit son paiement a se trompave, o n'ere pas celi qui, a le rinvoit a soun confrere Liancourt qu'est in enragi.

Que l'histoira fut sue, o fit ina risa d'in la villa; mais lous braves gens n'eriant indigna, y disiant qu'ou ere abominable de trumpa insi le paure monde.

LE FRANCO.

Mais, Pas-Sot, est-tu bien sûr de ce que tu dis ? il ne faut pas avancer des faits pareils légèrement.

BON-SENS.

prétendus Africains, Asiatiques, Arméniens, Arabes, étoient de Paris, que c'étoit des drôles qu'on avoit payés pour jouer ce rôle, que quelques membres de l'assemblée les avoient fait habiller avec les habits des comédiens : tout cela n'étoit que pour en imposer au peuple et mieux le tromper.

Voilà ce qui fit découvrir la farce. Un de ces drôles qui n'avoit pas reçu les douze francs qu'on lui avoit promis pour faire le rôle d'Arménien, alla chez un brave député qui s'appelle Biancourt, et lui demanda son paiement : il se trompoit, ce n'étoit le bon ; il le renvoya à M. de Liancourt son confrère, qui est un enragé.

Cette histoire fut sue ; ce fut une risée dans la ville ; mais les honnêtes gens en furent indignés, et disoient que c'étoit abominable de tromper ainsi le pauvre monde.

B O N - S E N S .

A vos o a dit vrai ,
 écrivî M. le Franc , vez
 paris , vos varris si j'ons
 dit in mot de trop. Parque
 vodria vos que je disions
 ina chusa pareilla si nos
 n'étiens pas bian assura :

Il vous a dit vrai :
 écrivez , M. le Franc , à
 Paris , vous verrez qu'il
 ne vous a pas dit un
 mot de trop. Pourquoi
 voudriez-vous que nous
 vous disions une chose pa-
 reille , si nous n'en étions
 pas bien surs ?

L E F R A N C .

Si le fait est vrai , et je n'en doute plus d'après
 la manière dont ces braves gens me l'affirment ,
 vous conviendrez , M. le maire , que cette conduite
 est indigne , qu'on ne se joue pas ainsi de la crédulité ,
 de la bonne - foi du peuple. Jamais l'assemblée ne
 se lavera de cette basse supercherie ; et vous vou-
 lez qu'on la respecte après des faits pareils ! vous
 trouvez extraordinaire qu'on n'ait pas confiance dans
 ses opérations ! Ma foi , messieurs , si quelque chose
 m'étonne , c'est qu'on ait la bonté de la laisser
 subsister.

M. L E D U R .

M. le Franc , vous abusez je vous l'avoue de
 notre patience. Comment , vous qui êtes instruit ,
 éclairé , vous donnez dans tout ce que vous disent ces
 gens-là. Vous devriez au contraire gémir sur leur
 aveuglement , et travailler à les tirer de l'erreur où
 on les a plongés : loin de là , vous avez l'air de donner
 créance à tout ce qu'il vous disent : c'est le vrai
 moyen de les affermir dans leur idées.

Et vous , Bon-Sens et Pas-Sor , vous devriez rougir

de vous être laissé abuser à ce point, et de déclamer comme vous le faites contre une assemblée à laquelle nous devons bientôt la restauration de la France, et par-dessus tout la liberté, le plus précieux des biens. Je voudrais que vous puissiez sentir la différence qui existe entre l'ancien régime et la nouvelle constitution, combien cette dernière est avantageuse pour les Français. Je l'avoue, je n'aurois jamais cru qu'à travers les contradictions et les tracasseries continuelles qu'on a suscitées à nos représentans, ils eussent pu parvenir à nous faire une aussi belle constitution. Ils ont outrepassé nos espérances, nos vœux.

B O N - S E N S .

Ce que vo dites iqui est boun par de beties qui ne sont pas en état de rin comprendre. Je ne nos laissons pas inliauda par de belles paroles.

Quant j'ons bailli nous mandats, o ère par travailli à nos solagi et noun pas par tot rinvarsi couma y zont fat. I ne se sont sulament pas donna la penna de lire lous cahiers. Sy y ayant fat ce que nos demendaions, nos serions tretous contins; y n'auriant pas fat tant tua de brava gens, i n'auriant pas fat brûla los châtaux, i n'auriant pas fat pilli de tons lous la, y n'auriant

Ce que vous dites - là est bon pour des imbécilles, qui ne sont pas en état de rien comprendre. Nous ne nous laisserons pas attraper par de belles paroles.

Quand nous avons donné nos mandats, c'étoit pour travailler à nous soulager, et non pas pour tout renverser comme ils ont fait. Ils ne se sont seulement pas donné la peine de lire les cahiers. S'ils avoient fait ce que nous y demandions, nous ferions tous contens; il n'y auroit pas eu tant de braves gens de tués, de châteaux de brûlés; on n'au-

pas soleva lous sordats :
 infin que volis vo que je
 vos dise , y n'auriant pas
 volu assassina notron bon
 rai , la reina , nos braves
 princes et tos los seignu
 et gens riche ne se seriant
 pas infoi d'in lous pays
 étrangis. Pardienna voli
 vos que je vos dise ina
 bonna verita ? Y nos ont
 inleva in bon rai par
 nos bailli de tyrains ; ve-
 kiat tot ce que n'in est.
 Preni o couma vos vodri ,
 je ne suais pas si betia que
 vo crei ; j'ons eu assez
 d'esprit par vire tot iquin.

roit pas pillé de tous les
 côtés ; on n'auroit pas sou-
 levé les soldats. Enfin que
 voulez-vous que je vous
 dise ? on n'auroit pas tenté
 d'assassiner le roi , la reine ,
 nos braves princes , et tous
 les seigneurs et gens ri-
 ches ne se seroient pas
 sauvés en pays étranger.
 Pardié , voulez-vous que
 je vous dise une bonne
 vérité ? Il nous ont enlevé
 un bon roi pour nous
 donner des tyrans ; voilà
 ce qui en est. Prenez-le
 comme vous voudrez , je
 ne suis pas si bête que
 vous vous l'imaginez ; j'ai
 eu assez d'esprit pour voir
 tout cela.

M. LE DUR.

Savez-vous bien que vous vous exposez , en tenant
 des discours pareils , à toute la rigueur des lois ?

B O N - S E N S .

O n'y a pus de lois ;
 l'Assembla les a totes rin-
 varsi , y-zant meta à la place
 lous décrets qui rindont
 la meitia dau ten sin sai
 ce qui fant. Y ne s'inten-
 dint pas los uns los au-
 tres. Couma volivo qu'y

Il n'y a plus de loix ; l'as-
 semblée les a toutes ren-
 versées , et a mis à la place
 les décrets qu'elle rend la
 moitié du tems sans sa-
 voir ce qu'elle fait. Sou-
 vent ils ne s'entendent pas
 les uns les autres ; com-

fassiant de bouna chusés.

Vos me fari tot ce que vos voudri, je ne changarai pas de manira de pin-sa. Vos n'ai rin veu vos, vos crei tot ce que vos disont celous deputa que vos écrivont; nos o sca-vons, vedde vos, o n'est pas par rin que vos entretenis in coumerce de lettres avoi eux, on est par leurs aida à nos trompa.

ment voulez-vous qu'ils fassent quelque chose de bon?

Vous me ferez tout ce que vous voudrez, je ne changerai pas de maniere de penser. Vous n'avez rien vu vous; vous croyez tout ce que vous disent ces députés qui vous écri-vent. Nous le savons, voyez-vous; ce n'est pas pour rien que vous entre-tenez un commerce de lettre avec eux; c'est pour les aider à nous tromper.

LE FIER.

Finissons, je vous prie; vous manquez absolu-ment à M. le procureur-syndic; vous nous forcerez à sévir contre vous. Est-ce ainsi que vous avez profité des leçons qu'il vous a données? Vous le feriez repentir des bontés qu'il a eu pour vous.

BON - SENS.

Vedde, M. le maire, vos êtes in brave homme, je vos respete; mais ne me faides pas parla: il y a des gins que porriant s'en repintir; qu'y ne feiant pas tant leurs mialins, je lous craignons pas.

Voyez, M. le maire, vous êtes un brave hom-me, je vous respecte; mais ne me faites pas parler: il y a des gens qui pourroient s'en repentir; qu'ils ne fassent pas tant les méchans, je ne les crains pas.

Tot ce que vos a dit Bon-Sens sur l'assembla vous surprind ; mais si vous sçaia couma al est coumposa , vos cessaria d'ere étonna : jugis-in par que lous que je vais vos nomma.

Oi a in *Mirabiau* qu'est tot laide de crimes , qu'a eta condamna à ere pin-du par ai inleva la fenna d'in autre.

Al a fat tant d'autres couquinaries qui l'ant fat infarma ein praison , dans d'en de châtiaux forts.

A l'est intardit par la justica que l'homme a ne pot traita avoie parsonna par ses propres affaires ; et y l'ant reçue din l'assembla par fâre les de tota la Frinca ! I quin ne pot se concedre ; ou est le pus fiar scélérat quo y aie bian loin.

In *Barnave* qui n'ame que le seng , que disit dans l'assembla , quant quocun se plaignant de ce qu'y aiant tua Follon , Barthi , Flesselles , celi seng ère té si pur par ne pas

Tout ce que vous a dit Bon-Sens sur l'assemblée vous surprend ; mais si vous saviez comme elle est composée , vous cesseriez d'être étonnés : jugez-en par ceux que je vais vous nommer.

Il y a un *Mirabeau* qui est tout laid de crimes , qui a été condamné à être pendu pour avoir enlevé une femme.

Il a fait mille autres coquinerics qui l'ont fait enfermer dans des prisons , des châteaux forts.

Il est interdit par la justice ; il ne peut faire desaffaires avec personne ; et on l'a reçu dans l'assemblée pour faire celles de la France ! Cela ne peut se concevoir ; c'est le plus fier scélérat qu'il y ait bien loin.

Un *Barnave* qui se plaît dans le sang , qui dit dans l'assemblée , quand quelqu'un se récrioit sur l'assassinat de Foulon , Berthier et Flesselles : *Ce sang est-il donc si pur*

le varsa ?

Oi est in patit malin dogua que soffle et prêche la revorta. Al est bian juene par ere si coquin. Que sera té dont quant a sera pus viot.

In *Robespire*, qu'est in vi'ain me le, qui n'a que de soutes à la bocha, que n'en dit de tot le monde : al ne parle, que l'homme, que par fare de mas à quo qu'un. O n'est pas étonint, a l'est parint de celi scelerat de *Damien*, qu'ave asasina notron rai.

Ou est ina chinilla que celi brave évêque d'Arras a élevé à sous dépints. Jarnon, couma a dit n'air de regret, car a n'a fat qu'in ingrat : iquin n'étone pas, ou est le vice à la moda d'in cela révolution.

In Mathiot Mouamoincy, qu'est ina jeuna barba, qu'est quasi sorti d'au coulege unte a n'ave pas fini ses classes par venir faire de lois. O fat pidi in verita d'ai nomma de celous petits fotríquets.

qu'on ne puisse le verser ?

C'est un petit dogue qui souffle et prêche la révolte : il est bien jeune pour être si coquin. Que sera-t-il donc quand il sera vieux ?

Un *Robespierre*, qui est un vilain merle, qui n'a que des sotises à la bouche, et qui en dit de tout le monde : il ne parle, cet homme, que pour faire du mal à quelqu'un. Cela n'est pas étonnant, il est parent de ce scélérat de *Damiens* qui avoit asasiné notre roi.

C'est une chenille que ce brave évêque d'Arras a élevé à ses dépens. Jarnidié, comme il doit en avoir de regret, car il n'a fait qu'un ingrat : cela n'étonne pas, c'est le vice à la modè dans cette révolution.

Un Mathieu Montmoincy, qui est une jeune barbe, qui, à peine sorti du college où il n'avoit pas fini ses classes, est venu faire des lois. Cela fait pitié d'avoir nommé de ces petits fotríquets.

A pourtave in biau nom ,
que lé piût drôle ; a la
traina d'an la boa. Mais
o n'y a rin qu'étonne. Al
y est connu qu'a n'est pas
d'au seng d'aux bons
Mounmorency : y disent
même que sa mara s'ére
trumpa de liet le jor qu'a
la conceu , qu'a ne fesit
pas attention qu'o n'ére
pas soun mari qu'etave
cuchi ; vekia ce qu'o y
est de se cuchir sin li-
mira.

In d'Aiguillon que
trahit soun rai. Al a oblii,
que lé gros couquin , que
le grand pere dau rai a
ampachi que lous juges
d'au parlamint ne fais-
siant copa la tête à soun
pere qua l'ave bian me-
rita. Oi est in d'aux pus
enragis. Quant à vo faire
qu que mauvais cop à
s'habille in fenne.

Lous freres *Lameth*.
Celous doux couquins
eriaant paures couma Jobe ;
on est le rai qu'a prai soin
de lu infança , que les a
neurri et éleva ; al les a
cumbla de bians ; y zo ant
tot oblii : iaure y le tra-
hissent ; y sount lous plus

Il portait un beau nom ,
ce petit drôle ; il l'a traîné
dans la boue , mais il n'y
a rien en cela qui m'é-
tonne. Il est reconnu qu'il
n'est pas du sang des bons
Montmorency : on dit
même que le jour que sa
mere l'a conçu , elle se
trumpa de lit , et qu'elle
ne fit pas attention que
ce n'étoit pas son mari qui
y étoit couché. Voilà ce
qui arrive quand on se
couche sans lumiere.

Un d'Aiguillon qui tra-
hit son roi. Il a oublié ,
ce gros coquin , que le
grand-pere du roi a em-
pêché que les juges du
parlement ne fissent tran-
cher la tête à son pere
qui l'avoit bien mérité.
C'est un des plus enragés.
Quand il veut faire quel-
que mauvais coup , il s'ha-
bille en femme.

Les freres *Lameth*. Ces
deux couquins étoient pau-
vres comme Job ; c'est le
roi qui a pris soin de leur
enfance , qui les a entre-
tenus et élevés ; il les a
comblé de biens ; ils ont
tout oublié : maintenant ils
le trahissent ; ils sont les

acharna contra lui et
countra la reina. Je ne
poie miot lous compara
qu'à de viperes que le
rai a neuri d'in soun sin,
et qui iaure le déchiront.
Moustres d'ingratitude,
liq et l'autre y sant l'hor-
reu de tos les gins de
bian.

In cerdain *Camus*,
qu'est in gros bredolion,
al est insolent couma ina
porta de praison : o
y est le clargi, dount al
ere le conseir, qui l'a fat
vivre, ansi que sa fenna
et ses enfans ; à zo aoblii.

L'assembla cret ce
l'homme couma l'évan-
gila ; et le tot, jo creie,
parce qu'a dit de mas de
tot le monde, qu'a vole
tous celous que l'y ve-
nont à la pensa, infin
parce qu'a sampille le
clargi couma in loup sam-
pille et déchire los mou-
tons. Que lé gros cayon
s'engraisse in depoliant
los autres.

In *Fréteau*, qu'est in
hypocrite, al a eta ma-
gistrat d'au parlamint :
a ne s'ensovint plus. Ou
est in inragi que vodre

plus acharnés contre lui
et contre la reine. Je ne
puis mieux les comparer
qu'à des viperes que le roi
a nourri dans son sein, et
qui à présent déchirent ce
même sein. Monstres d'in-
gratitude l'un et l'autre,
ils sont l'horreur de tous
les gens de bien.

Un certain *Camus*, qui
est un gros bredouillon :
il est insolent comme une
porte de prison : c'est le
clergé, dont il a été le
conseil, qui l'a fait vivre,
ainsi que sa femme et ses
enfans ; il l'a oublié.

L'assemblée croit cet
homme comme l'évan-
gile ; et le tout, je pense,
parce qu'il dit du mal de
tout le monde, qu'il vole
tous ceux auxquels il
pense, enfin parce qu'il
sampille le clergé comme
un loup sampille et dé-
chire les moutons. Ce gros
cochon s'engraisse des
dépouilles des autres.

Un *Fréteau*, qui est un
hypocrite : il a été ma-
gistrat du parlement ; il
l'a oublié. C'est un enragé
qui voudroit faire du mal
faire

faire demalà tretous. Al a d'embition , celi homme , mais le bon diot fara qua ne russira pas. Oseré bian juste , o faut punir laus malins , et surtot los tarruffes.

In *Duport*. A l'est itôt counselli au parlement Celi morvou , a s'est imagina de volir joir in rôle d'in que l'assembla : mais a se fat moqua de lui , a fat sous complots a voie lous Lamet et Barnave. A voie de pareils associs , al ira loin d'en le crime. Y sant tous trais de bouns maitres d'in que lé ginre.

In *Chapelier*. O faut vier couma y l'arringont , que lé chin d'avocat briton ; al a éta maudit de soun pare ; al a fat des couquinaries den soun pays : y me le contiront bian ; mais je me les rapele pas. Quant al é venu par l'assembla , a n'ave rien. hébian ! maugré iquin , a menave in train , sur-tot a joiaive in juet d'infer , a countinuié iaure. Unte prend té l'argent ? ou est Philippe Capet , lous anglois , lous agioteux qui

à tout le monde. Il a de l'ambition cet homme , mais le bonDieu fera qu'il ne réussira pas. Cela est juste , il faut punir les méchans , et sur-tout les tarruffes.

Un *Duport*. Il est aussi conseiller au parlement. Ce morveux , il s'est imaginé de vouloir jouer un rôle dans l'assemblée , mais il se fait moquer de lui : il fait ses complots avec les Lameth & Barnave. Avec de pareils associés , il ira loin dans le crime ; ce sont trois bons maitres dans ce genre.

Un *Chapelier*. Il faut voir comme on l'arrange ce chien d'avocat breton : il a été maudit par son père ; il a fait des coquineries dans son pays : on me les a bien racontées , mais je ne m'en souviens pas. Quand il est venu à l'assemblée , il n'avoit rien. Eh bien ! malgré cela , il menoit un train , il jouoit sur-tout un jeu d'enfer , et il continue encore. Où prend-il l'argent ? c'est philippe Capet , les agioteurs qui lui en don-

ly en baillont : mais laisi
faire , tot se saura in jor ;
o faudra qu'y la dansiant.

In *Goui d'Arcy* , qu'est
in impudint , in effron-
ta , que ment totes les
vais qu'a y souunge et que
soun intérest le comende.
Ou est in pitit scelerat
qu'a pus de malica qu'a
n'est gros : y m'an dit
qu'a finire mas quoque
jor ; o sera bian fat.

In *Sillery* , qu'est in lâ-
che , in couquin , qu'est
lia avoie Philippe Capet ;
ou est soun ama damna.
Y me rapelliront qu'au
cumbat d'Ouessant a se
cachit à fond de cala
avoie Philippe.

Al est in poustillon d'au
crime. Quant vos le vei ,
Capet n'est pas loin.

In *Gopil* , in Reubel ,
in Roederer , in Treillard ,
que j'appont & mordont
couma de chins enragis.

In *Coroller* qu'est
coumplice d'in l'affaira
d'aux cinq et six
octobre , et tant d'autres
dont je me sonvente pas
d'au noms.

nent : mais laissez faire ,
tout se saura un jour , il
faudra bien qu'ils la dan-
sent.

Un *Gouy d'Arcy* , qui
est un effronté , qui ment
toutes les fois qu'il y pen-
se et que son intéret l'exi-
ge. C'est un petit scélé-
lérat qui a plus de malice
qu'il n'est gros : on m'a
dit qu'il finiroit mal quel-
que jour , ce sera bien fait.

Un *Sillery* , qui est un
lâche , un coquin , qui est
lié avec philippe Capet ,
c'est son ame damnée. On
me rappela qu'au combat
d'Ouessant il se cacaha à
fond de cale avec Phi-
lippe.

C'est le postillon du
crime. Quand vous le
voyez , Capet n'est pas
loin.

Un *Goupil* , un Reubel ,
un Roederer , un Treil-
hard , qui crient & mor-
dent comme des chiens
enragés.

Un *Coroller* , qui
est le complice dans
l'affaire du cinq au
six octobre , & tant
d'autres dont je ne me
rappelle pas les noms.

Tot ce que je vene de vos dire est d'in in livre dont j'ons entendu la lectura. Je l'ons acheta : oia tant d'autra chusas dont je ne me rappelle pas ; je vos les o farai lire.

Tout ce que je viens de vous dire est dans un livre dont j'ai entendu la lecture : je l'ai acheté. Il y a tant d'autres choses dont je ne me souviens pas ; je vous le ferai lire.

B O N - S E N S .

T'en oblie d'aux bons , et le Menou , y m'an dit qu'al ave ota sa croie de sa botonira et demanda quy détruisiant l'ordre de notron grand sint Loys , jarnon tos los braves chevalis qu'y étiant se sont leva et l'ant agoni d'ina jolia manira , aussi qu'a ve té besoin que l'homme de faire i quin , ô ne falle pas la porta veikia tot et ne pas insurta los braves militaires que l'ant pai de ler sang.

Ym'antditet tot queque lé Menou et ave cribla de dettes avant l'assembla , que depuis qu'a y est al a invoi par pair sous dettes et qu'a l'a d'argent par joir et par acheta de terres.

Que lous que me disiant iquin étiant de soun pays et aiont l'air d'in parla

Tuen oublies de bons : et M. de Menou , on m'a dit qu'il avoit ôté sa croix de sa boutonnière et demandé qu'on détruisît l'ordre de saint - Louis. Parbleu tous les braves chevaliers qui étoient là se sont levés et l'ont mené de la belle manière : aussi qu'avoit-il besoin de faire cela ? il ne falloit pas la porter , voilà tout , et ne pas insulter les braves militaires qui l'ont payée de leur sang.

On m'a dit aussi que M. de Menou étoit criblé de dettes avant l'assemblée ; que depuis qu'il y est , il a envoyé pour les payer , et que l'argent ne lui manque pas pour jouer et pour acheter des terres.

Ceux qui me disoient cela sont de son pays , et ils en parloient comme

couma de gens bian
instruits, j'a in invia de
lu demanda ont o creiyant
qu'a prene l'argent, mais
je nosios pas.

de gens biens instruits,
J'aveis envie de leur
demander où ils croyoient
qu'il prit l'argent, mais
je n'osai pas.

P A S - S O T.

Le Philippe Capet te
n'en parle pas, c'est sti
là qu'est in grand drole,
al a voulu fère assassina
notro rai, notra reina,
o se n'est pas fally de
biaucoup.

Ce lai Philippe a fat tot
lo crimes à ce quy disont,
on est in couquin abomi-
nable, à na gin de front,
y ly fant soun procès, y
l'ant dénonci, tot iquin
ne ly fat rien, a va tojor
soun chamin et l'assembla,
le recet d'in soun sin ! o
fa trimbla.

Jons voulu le vire de
près que lé gaillard, al
est laide comma in riable,
al e de borgeons sur la
figura, i mandit que soun
ama etave plus laida que
son grouin.

A paye lous coquins
par fare de motions, par
trobla la villa et lous
provinces, tot ce que jons
intendu dire à Paris m'a

Le Philippe Capet, tu
n'en parle pas : c'est celui-
là qui est un grand drôle,
il a voulu faire assassiner
notre roi, notre reine ;
il ne s'en est pas fallu de
beaucoup.

Ce Philippe a commis
tous les crimes à ce qu'on
dit : c'est un coquin
abominable, il n'a point
de front. On lui fait son
procès, on l'a dénoncé :
tout cela ne lui fait rien,
il va toujours son chemin
et l'assemblée le souffre
dans son sein ! cela fait
trembler.

J'ai voulu voir de près
ce gaillard-là, il est laid
comme un diable ; il a
des borgeons sur la
figure : on m'a dit que
son âme étoit aussi laide
que son visage.

Il paie les coquins pour
faire des motions, pour
mettre le trouble dans la
ville et dans les provinces :
tout ce que j'en ai entendu

rappella qu'y man dit que d'in le Dauphina , d'in le Maconnois , ou ere in se sarvant de soun nom quy bruliant lous châ-tiaux , y disiant par inco-ragi los coquins que Philipe vene avoie de tropa par lous soutenir.

O n'ere pas d'autre bruit d'en le tion.

dire à Paris m'a rappellé qu'on m'a dit que dans le Dauphiné et dans le Mâconnois , c'étoit en se servant de son nom qu'on brulait les châ-teaux : on disoit pour encourager les coquins , que Philippe venoit avec des troupes pour les soutenir.

Il n'y avoit pas d'autre bruit dans le tems.

B O N - S E N S .

Je me n'en rappelle bian.

Je m'en rappelle.

L E D U R .

J'ai eu la patience jusqu'ici d'entendre tous vos sots et impertinens propos , mais c'en est trop , il m'est impossible de me taire plus long-tems , je vous ferai punir d'une manière exemplaire si j'apprends que vous en teniez de pareils aux habitans.

P A S - S O T .

Grand merci , M. le parcuru , par vos plaisir o faut mintir , je n'o poye pas , par que me demandave ce que j'ons veue , on est votre faut.

Que me fario-vo ! je ne fons de ma à parsonna ,

Je vous remercie , M. le Procureur-syndic : pour vous plaisir , il faut mintir ; je ne le puis pas . Pourquoi me demandez-vous ce que j'ai vu ? c'est votre faute.

Que me ferez-vous ! je ne fais de mal à personne

je ne prenons le bian de parsonna, j'amons notron rai, la reina, sous enfants, j'obeissons à la justica et j'acotons notron cura quant a nos prêche, j'amons le bon dio. Tot iquin n'est pas de ma.

O m'est bian parmi de dire ce que j'ons veu & entendu. Mais vos que me faides de reproches, par-que soffri-vo qu'y disiant du ma de notron rai, de la raina, qu'y fasiant tort aux seignurs, qu'y bruliant lous châtaux, qu'y insultiant notron cura ? Tot iquin est de crimes, et vos ne dites rin à celous que le font. Jugi vo vos même, et laissi lous autres tranquiles, pensa couma y volont.

Finis donc, Pas-Sot : qu'as-tu besoin de dire tot iquin, pisque celous messieurs se fâchont ? Al-lons-nous-en avoie M. le Franc et Mde. l'Eveillée. Adiot, M. le maire ; adiot, M. le parcouru,

je ne prends le bien de personne, j'aime mon roi, la reine, ses enfants, j'obéis à la justice, j'écoute mon curé quand il me prêche, j'aime le bon Dieu. Tout cela n'est pas du mal.

Il m'est bien permis de dire ce que j'ai vu et entendu ; mais vous qui me faites des reproches, pourquoi souffrez-vous qu'on dise publiquement du mal du roi, de la reine, qu'on fasse tort aux seigneurs, qu'on brûle leurs châteaux, qu'on insulte notre curé ? tout cela sont des crimes, et vous ne dites mot à ceux qui le font. Jugez-vous vous-même, et laissez les autres tranquilles penser comme ils veulent.

Finis donc, Pas-Sot : qu'as-tu besoin de dire tout cela, puisque ces messieurs se fâchent ? Al-lons-nous-en avec M. le Franc & Mde. l'Eveillée.

Adieu, M. le maire ; adieu, M. le procureur-syndic.

M. LE DUR.

Demain, téméraires, vous vous rendrez à la municipalité. Là, vous serez jugés et traités comme vous le méritez.

M. LE FRANC.

Permettez-moi de vous observer, M. le procureur-syndic, que je ne crois pas que vous puissiez abuser de ce que ces gens vous ont dit dans leur conversation particulière pour les abuser. C'est tout ce qu'il vous seroit permis de faire, s'ils avoient tenu ces propos dans un cabaret ou autre lieu public.

Si vous les dénonciez, vous auriez l'air, aux yeux de tous les honnêtes gens, de leur avoir tendu un piège en les pressant de s'expliquer sur ce que vous leur avez demandé, et la paroisse pourroit fort bien voir cela de mauvais œil. Vous finiriez par en avoir du désagrément; je vous déclare que, quant à moi, je les défendrai.

Allez m'attendre, Bon-Sens, pas-Sot; je vais vous rejoindre chez Mad. l'Eveillée.

BOS-SENS. PAS-SOT. (*ensemble.*)

Nos y vont, M. le Nous y allons, M. le
Franc. Franc.

(*Ils sortent.*)

M. LE FIER.

Nous voilà seuls maintenant, M. le Franc & madame l'Eveillée; vous êtes gens sages & raisonnables: convenez avec moi que ces habitans nous ont tenu des discours bien extravagans et bien méchans. Je ne sais pas qui c'est qui peut leur avoir fait des contes aussi absurdes. Toute ma crainte, je vous l'avoue, c'est qu'ils n'aillent les répéter dans le village, et qu'ils ne

persuadent toutes ces folies aux habitans , d'autant mieux qu'ils passent déjà pour des avocats dans le district , et se mêlent de donner des conseils qui sont beaucoup mieux suivis que tous ceux que la municipalité pourroit donner.

M. L E D U R.

Il y a un bon moyen de les en empêcher : c'est de les faire arrêter et leur faire faire leur procès.

M. L E F R A N C.

Le parti que vous proposez-là , Monsieur , est violent , et je ne crois pas que vous y pensiez sérieusement. Si vous voulez voir soulever tout le district contre vous , c'est le plus sûr moyen. Je vous l'ai déjà dit , ces deux habitans sont aimés , et vous joueriez gros jeu en vous conduisant ainsi que vous le proposez.

M. L E F I E R.

M. le procureur-syndic , je ne pense pas comme vous : le parti de la douceur est le seul qu'il convienne de prendre.

Je me charge de les raisonner ; ils ont quelque confiance en moi.

Dans les circonstances où nous sommes , tout éclat est fâcheux , et peut mener plus loin qu'on ne pense.

M. L E D U R.

Vous êtes toujours le même , M. le maire : il n'est pas possible avec vous de rien faire. Ce n'est pas avec une foiblesse pareille que nous établirons la constitution. Que diroit l'assemblée si elle savoit que nous avons laissé impunis des propos aussi graves ?

M.

M. LE FIER.

Par égard pour moi , vous devez oublier ce qui s'est passé : ce seroit me compromettre que d'aller rendre plainte sur une conversation qui a eu lieu chez moi ; ce seroit violer l'asyle de la confiance. Je vous prie donc qu'il ne soit plus question de tout cela.

M. LE DUR.

Mais , Monsieur , si le comité des recherches de l'assemblée nationale ou de la ville de Paris venoient à être instruits , on nous accuseroit d'avoir manqué à notre devoir , et nous recevriens ordre d'informer contre eux : trop heureux si on ne nous mandoit pas à la barre pour nous réprimander.

M. LE FRANC.

Si vous n'instruisez pas les comités des recherches , comment voulez-vous qu'ils le sachent ?

D'ailleurs qu'ont-ils à voir à ce qui se passe dans la province ? N'est-ce pas une infamie que ces comités ? L'inquisition n'est pas plus odieuse. Comment , on corrompt les domestiques , les secrétaires , on emploie les moyens les plus malhonnêtes pour compromettre les honnêtes gens , sous prétexte qu'ils sont aristocrates. Fi donc , Monsieur , c'est la honte de l'assemblée qu'un tribunal pareil , qui est étranger à la loi , et dont tous les actes se font dans les ténèbres.

Mad. L'ÉVEILLÉE.

M. le Franc a raison. L'assemblée auroit dû sentir qu'en établissant ce tribunal , elle sembloit faire un devoir de la délation , qui est une chose infame ,

H

et qu'en promettant des récompenses aux délateurs ; elle encourageoit par-là le crime et la perfidie.

M. LE FIER.

Je pense comme vous, madame ; un tribunal pareil est un vrai fléau dans la société.

M. LE DUR.

Si tout le monde pensoit comme vous, si les personnes chargées de maintenir le bon ordre et de surveiller adoptoient vos principes, nous verrions bientôt une contre-révolution ; les aristocrates triompheroient.

M. LE FRANC.

Eh ! plutôt à Dieu qu'elle eût lieu, pour le salut commun et le bonheur de tous !

C'est alors qu'on jugeroit la différence immense qui existe entre les principes des vrais citoyens, amis du roi et de la patrie, et ceux de ces despotes altiers et féroces qui n'ont pas craint de substituer la plus coupable anarchie à l'ordre et à la paix qui régnoient ; qui ont fait d'une nation idolâtre de ses rois, soumise aux loix, fidèle à ses engagements, renommée par son humanité, aimée de ses voisins, respectée de ses ennemis, un peuple régicide, sans foi, sans loix ; une horde de brigands qui ne respirent que le sang, le pillage, un objet d'horreur pour ses alliés, et de mépris pour ses ennemis.

Si, dis-je, on voyoit les amis de la monarchie triompher, le bon ordre renaîtroit avec l'empire des loix ; il n'y auroit ni incendies, ni pillages, ni assassinats : mais un pardon généreux succéderoit au souvenir amer des crimes dont se sont rendus coupables les

perfides auteurs et les lâches complices de cette épouvantable révolution , qui sera à jamais la honte du nom français.

M. LE DUR.

Je suis loin d'avoir des aristocrates l'opinion que vous prétendez m'en donner. Une contre-révolution faite par eux seroit le plus grand des malheurs pour les patriotes ; nous tomberions sous le joug le plus tyrannique , le régime le plus arbitraire. Ainsi , croyez-moi , M. le Franc , changez d'opinion , si vous ne voulez pas vous préparer bien des chagrins.

M. LE FRANC.

Au moins , si je suis malheureux , je ne serai pas tourmenté par le remords qui sera le partage des auteurs de nos maux et de la perte entière de l'état.

M. LE DUR.

C'est en vain que je travaillerois à vous débuser ; ainsi je vous salue et me retire. (*Il sort.*)

M. LE FIER.

Pour moi , je me contenterai de remplir mes devoirs , de maintenir , autant qu'il sera en moi , la paix et le bon ordre. On n'aura pas à me reprocher d'être le tyran et le délateur de qui que ce soit. Toute mon ambition , en sortant de place , sera de remporter l'amitié et l'estime des bons citoyens , et de forcer celle même des fâcheux.

M. LE FRANC.

Adieu , M. le maire : que j'ai de plaisir de vous

voir dans des sentimens pareils ! Oui, vous pouvez compter sur notre amitié, nos respects et notre eestime : c'est la plus douce récompense de l'homme en place.

M. LE FIER.

Adieu, mon ami : c'est aussi mon espoir et ma consolation ; car, croyez que tout ce qui se passe me fait bien du mal ; mais je suis forcé malgré moi de dissimuler.

Mad. L'EVEILLÉE.

Bon soir, M. le maire. Quand viendrez-vous me demander à dîner ? Il y a long-tems que vous me le faites espérer. Venez, je vous en prie : nous serons quelques braves gens, et nous causerons tout à notre aise.

M. LE FIER.

Le premier jour que je serai libre, je vous promets d'aller vous surprendre.

M. LE FRANC.

Madame l'Eveillée a votre parole : adieu. Allons, allons, madame l'Eveillée, rejoindre nos deux pauvres diables ; ils ne doivent pas être tranquilles.

DIALOGUE

INTÉRESSANT ET VRAI,

Entre le Maire , le Procureur - Syndic
d'une Municipalité de province , le
Curé , un Bourgeois , une riche Fer-
miere , un Grenadier et deux Fédérés.

Ce petit Ouvrage est divisé en trois parties , qui
paraîtront successivement.

TROISIÈME PARTIE.

EN FRANCE,

DE L'IMPRIMERIE DES AMIS DE LA VÉRITÉ
EN PROVINCE.

Et se trouve A PARIS,

Aux enseignes du Peuple abusé, des Lois renversées,
du Roi trahi , & de la Monarchie détruite.

L'an deux de l'anarchie.

22.9⁶¹²-1790

Cet ouvrage a été rédigé par un témoin auriculaire de tout ce qu'il contient. Il a cru ne devoir rien changer au style de ces deux braves Fédérés : en conséquence il a employé leur patois ; mais pour mettre tous les lecteurs à portée de le comprendre , il y a joint la traduction littérale.

M. LE FIER, Maire.

M. LE DUR, Procureur-Syndic.

M. SENSIBLE, Curé.

M. LE FRANC, Bourgeois.

Madame L'ÉVEILLÉE, grosse Fermière.

M. PAS-SOT, }
M. BON-SENS, } Fédérés.

M. SANS-SOUCI, Grenadier.

La Scene est dans une ville de province.

1871 1872

TROISIEME ENTRETEN.

M. LE FRANC, Mad. L'ÉVEILLÉE, M. SANS-SOUCI, PAS-SOT, BON-SENS.

PAS-SOT, *en entrant chez Mad. l'Eveillée.*

Vos vekia, M. Sans-Souci; qu'in bien novio de vo vire?

Vous voilà, M. Sans-Souci: quel bon nouveau de vous voir?

SANS-SOUCI

Je reviens de la fédération. J'ai demandé un congé d'un mois à mon capitaine; il me l'a obtenu, & je suis venu passer ce temps-là chez ma sœur.

BON-SENS.

Couma avons-nos donc fat par ne pas nos rencontra vez Paris? j'arrivons itout de la fédération.

Comment avons-nous donc fait pour ne pas nous rencontrer? Nous arrivons aussi de la fédération.

SANS-SOUCI.

Ma foi, j'en suis fâché: si je vous avois trouvé, je ne me serais peut-être pas tant ennuyé.

PAS-SOT.

Nos fortion de chez le maire; unte nos avons

Nous fortions de chez le maire; nous y avons s

A

laissi votre sœur & monsu
le Franc ; y nos ant donna
rinez - vo ici.

laissé votre sœur et M. le
Franc : elles nous ont don-
né rendez-vous ici ?

S A N S - S O U C I.

Eh bien, sacrédié, que disent vos souverains mu-
nicipaux ? vous ont-ils bien reçu ?

B O N - S E N S.

Le maire est in brave
homme, mais celui mau-
dit parcuru - syndit est
malin couma in dema-
gogua. Ah ! moun ami,
nos nos sommes fat de
belles affaires.

Nos aions cru poir dire
franchement tot ce que
j'avions veu & intindu
a Paris. Ah ! pardienna,
j'avons bian mis cuire.
Quele parcuru ne parle
de rien moins que de nos
fare notron procès.

Le maire est un brave
homme, mais ce maudit
procureur-syndic est malin
comme un démagogue.
Ah ! mon ami, nous nous
sommes faits de belles af-
faires !

Nous avons cru pouvoir
dire franchement tout ce
que nous avons vu et en-
tendu à Paris. Ah ! par-
dienne, nous avons bien
mis cuire. Le procureur-
syndic ne parle de rien
moins que de nous faire
notre procès.

S A N S - S O U C I.

Comment, le b..... le prend sur ce ton ! Aussi
quel diable de choix avez-vous fait-là ? Vous deviez
bien le connoître, c'est un mauvais sujet.

P A S - S O T.

Vos ai raison ; si o n'y
ave eu que le braves gens

Vous avez raison : s'il
n'y avoit eu que de bra-

qu'ayant fat la noumination.... Mais la canaille y est venu ; a lous ave gagni avoi d'argent , & in lu paiant de vin. Malgré tot iquin , a ne la importa que de quoque vouais. Nos y sommes colas par doux ans : après queu tion , je ly baillavons dou pid au darrire.

ves gens qui eussent fait la nomination.... mais la canaille y est venue : il les avoit gagnés avec de l'argent & en leur payant du vin. Malgré cela , il ne l'a emporté que de quelques voix. Nous y sommes collés pour deux ans : après ce temps nous lui donnerons du pied dans le cul.

S A N S - S O U C I .

Comment , morbleu , tu crois que cetre sacré machine tiendra deux ans ? Tu n'y penses pas , mon ami ; si cela étoit , nous deviendrons bien fous. Non , non , crois-moi , on fera , avant peu , la chasse aux coquins ; il faudra bien qu'ils déguerpissent.

B O N - S E N S .

N'iri vos pas viri notres officis municipaux ?

N'irez-vous pas voir nos officiers municipaux ?

S A N S - S O U C I .

Que le diable les emporte ! je voudrais les voir , tous tant qu'ils sont , à la bouche d'un canon , & j'y mettrais le feu.

On ne fait sacrédié plus dans quel pays l'on vit : c'est pis que de marcher en pays ennemi.

P A S - S O T .

Que vos ete don arri-

Que vous est-il don

va ? Ai vos eu quoque arrivé ? Avez-vous eu quel-
michenta avintura ? que méchante aventure ?

S A N S - S O U C I.

On ne peut pas arriver dans le plus maudit petit trou , que vous ne soyez arrêté par une sentinelle , qui vous dit qu'il faut vous rendre à la municipalité pour faire viser votre passe-port. Mort de ma vie , j'ai failli me faire mille affaires : ils m'ont fait perdre une journée avec leur f cérémonial de malheur. Je ne fais d'honneur pas où ils ont pêché cette manie d'arrêter tous les voyageurs.

B O N - S E N S.

Conveni qu'ou est inabella chusa que la liberta. Unte est ti que lé tion que quan vos pafaia in quo qu'endrait vos etia feta, vos attrapaia de tion en tion quoque bounes boutilles de vin que vos payant d'ancins militaires retiras d'au service. Vos aia le plaisir de parla avoie eux de voutres vilies campagnes , vos vos rappellia lous biaux traits d'aux braves grenadis & le belles actions de votroux commindans ; iaure tôt est furiusamint changi.

Convenez que c'est une belle chose que la liberté ! Où est-il ce tems que quand vous passiez dans quelque'endroit, vous étiez fêté , & de tems en tems vous attrapiez quelques bonnes bouteilles de vin que vous payaient d'anciens militaires retirés du service ? Vous aviez le plaisir de parler avec eux de vos vieilles campagnes ; vous vous rappeliez les beaux traits des braves grenadiers & les belles actions de vos commandans ; maintenant tout est furieusement changé.

S A N S - S O U C I.

Un petit moment , il nous faut boire bouteille ,

en attendant que ma sœur & M. le Franc arrivent.
Marianne, apportez une bouteille & des verres ?

P A S - S O T

Je berons avoi plaisir in cau , ni pus ni moins ; j'in ons besoin.	Nous boirons avec plaisir fir un coup , ni plus ni moins ; nous en avons be- soin.
--	---

(*Marianne apporte le vin & les verres.*)

S A N S - S O U C I.

Allons , messieurs, prenez un verre... (*il verse*). A
la santé de notre bon roi. *Vive le roi*, en dépit de l'as-
semblée.

B O N - S E N S.

P A S - S O T.

Ouai mordienna , à la
fanta d'au rai , *viva le
rai*. Mon diot ! quo fat
de bian de bere à cela
sinta. Y zant biau fare
plus y le tormintaront ,
plus je l'amarons : qu'in
dite vos Sen - Soci.

Oui morbleu , à la san-
té du roi : vive le roi !
Mon Dieu ! que cela fait
de bien de boire à cette
santé ! Ils ont beau faire ,
plus ils le tourmenteront ,
plus nous l'aimerons :
qu'en dites-vous Sans-
Souci ?

S A N S - S O U C I.

Vive dieu , mes amis , voilà comme j'aime les
hommes. Je respire , je puis donc parler en liberté !
Oui , mes amis , vous avez raison. Mille bombes , que
n'ai-je mille vies ! Nom d'un Dieu , comme je les
donnerais avec plaisir pour ce bon roi ! Voyez-vous ,
c'est du fond du cœur que je dis cela.

PAS-SOT.

Vos ai dû , pinfant comma vos o faide, soffrir de tot se que vos ai veu à Paris.	Vous avez dû , peu- fant comme vous faites , souffrir de tout ce que vous avez vu à Paris.
---	---

SANS-SOUCI.

Si je'n ai souffert, mille pipes du diable ! de ma vie je n'ai fait autant de mauvais sang : aussi dès que cette maudite cérémonie a été finie, j'ai f... le camp de ce chien de pays ; que le diable l'emporte !

BON-SENS.

Vos ai bian fat. Par nos j'avons voulu tot vire , par que nos n'aurons pas in outra vai l'occasion dy retorna.	Vous avez bien fait. Nous avons voulu tout voir, parce que nous n'au- rons pas une autre fois l'occasion d'y retourner.
--	---

Mais o faut conveni que lous gardes nationar nos ant bian fétas ; y zi allaient de boun cur ; y sont da brava gins ; je les avons quitta à regret. Si jamais o n'en vint d'in celi pays, y poyont compta qu'y serant bian traité. Vos o ai suraiment éprou- va couma nos , M. Sens- Soci.	Mais il faut convenir que les gardes nationa- les nous ont bien fêtés ; ils alloient de bon cœur ; ce sont de braves gens ; nous les avons quittés à re- gret. Si jamais il en vient quelques-uns dans notre pays, ils peuvent comp- ter qu'ils seront bien trai- tés. Vous l'avez sûrement éprouvé comme nous , M. Sans-Souci.
--	---

S A N S - S O U C I.

Cela est parbleu vrai. Quand ils nous auroient connus depuis long-temps, ils ne nous auroient pas mieux traités qu'ils l'ont fait. Mais veux-tu que je te dise, les pauvres diables sont, comme nous autres, de bonne foi; ils croient que cette maudite assemblée va leur faire descendre les cailles toutes rôties : mais ils n'ont pas achevé de souffrir, il faudra qu'ils décomptent; ils sont plus près de leur ruine qu'ils ne pensent.

Le malheur est qu'ils ne veulent pas le voir; ils se laissent éblouir; on leur monte la tête comme on veut. Avec les mots de liberté & d'égalité, on les mène à tout : ce sont deux chimères qu'on a eu l'art de leur faire embrasser, et qui les perdront.

Qui nous eût jamais dit qu'on parviendrait un jour à mettre le Français dans un tel état d'aveuglement & d'insensibilité, qu'il verroit de sang-froid, que dis-je ? avec enthousiasme, renverser la monarchie, détrôner, avilir le roi, bouleverser les lois, disperser les magistrats; enfin qu'on ameneroit cette nation douce et sensible, au pillage, aux incendies, aux assassinats ? C'est cependant ce que nous avons vu.

P A S - S O T.

Voutres reffleions sount justes, monsu Sans-Soci. Mais pour n'in venir à ce les horrurs, y zant fat joir tent de ressorts; y zant fat tent de conta à celi paure puple. Et la fin de tot iquin sera couma vos o dides bian, la miséra.

Vos réflexions sont justes, M. Sans-Souci; mais pour en venir à ces horreurs, ils ont fait jouer toutes sortes de ressorts. Ils ont fait tant de contes à ce pauvre peuple ! et la fin de tout cela sera, comme vous le dites bien,

mon diot ! qu'ent serons-
 nos delivra de celous gar-
 namins de deputas ? Pus
 y vant, pusy fant de mas.
 la misère ! Mon dieu !
 quand serons-nous donc
 délivrés de ces garnemens
 de députés ? Plus ils vont,
 plus ils font de mal.

SANS-SOUCI.

Il y a un bon moyen d'en finir ; il faut les chasser comme des gueux qu'ils sont. Il ne faut point leur faire de mal , parce que ce seroit leur ressembler : voilà comme je pense , il faut être généreux avec ses ennemis.

Cela fait , se retourner du côté du roi notre maître , lui demander pardon de nos égaremens , lui jurer une fidélité inviolable , le prier de nous soulager et de réformer les abus ; car nous étions bien mal auparavant , il faut en convenir. Je suis sacrédié sûr qu'il nous accorderoit avec plaisir toutes nos demandes.

B C N - S E N S.

Ce que vos dides iqui
 est bian difficile à exicu-
 ta. Le paure puple est
 incoure trop avugia : y
 vos fant quasi in crime
 de bian parla d'au rai.
 Vedde, je vos o diot, y ne
 revindrant que quant o
 ne sera plus tion, quant
 y seront tota fat ruina.

Ce que vous dites-là
 est bien difficile à exécu-
 ter. Le pauvre peuple est
 encore trop aveuglé ; il
 vous fait presque un crime
 de bien parler du roi.
 Voyez, je vous le dis , ils
 ne reviendront que quand
 il ne sera plus temps ,
 quand ils seront tout-à-fait
 ruinés.

SANS-SOUCI.

J'en ai bien peur ; mais dites-moi , que portez-vous-
 là à votre boutonnière ?

PAS-SOT.

Oy est la midailla que C'est la médaille qu'ils
 nos ant bailli ceuma aux nous ont donnée comme
 autres fœdéra. aux autres fédérés.

SANS-SOUCI.

Envoyez-moi ce sacré morceau de cuivre au diable ; de braves gens, de bons Français ne doivent pas le porter. C'est un signal de révolte. Il faut que je vous raconte à cette occasion, ce qui m'est arrivé dans une ville : c'était à vingt lieues de Paris environ ; je ne me rappelle pas du nom de la ville. En arrivant, la sentinelle me dit qu'il falloit entrer au corps-de-garde pour me faire reconnoître. J'y allai. Le caporal de garde me demanda mes papiers ; je les lui montrai : il me donna un soldat qui m'accompagna à l'hôtel-de-ville ; là on me fit comparoître devant les Officiers municipaux : ils me demanderent d'où je venais ; je leur répondis : De Paris. Ce que j'étais : Grenadier, leur dis-je. Ah ! vous êtes grenadier de la garde nationale ? Non, sacrédié, messieurs ; j'ai l'honneur d'être grenadier du roi, son fidèle serviteur depuis quarante ans, et résolu de mourir à son service.

C'est fort bien, me dit un certain malotru ; mais, suivant votre passe-port, il paroît que vous étiez de la fédération. Oui, monsieur, lui dis-je, j'en étais. Mais pourquoi, continua-t-il, n'avez-vous pas la médaille des fédérés ? Pourquoi, monsieur ? parce que je n'en ai pas voulu. Votre refus est bien étonnant ; c'est une distinction honorable. Je lui montre mon médaillon de vétéran, et lui dis : En est-il pour moi, monsieur, de plus honorable que celle que je porte ? c'est mon roi qui me l'a donnée pour prix de mes services ; &c, pour que vous le sachiez,

je l'ai bien méritée; voyez plutôt. Alors j'ai découvert ma poitrine, & leur ai fait voir toutes les blessures dont elle est couverte.

Un certain grand élanqué, qui étoit au bout de la table, m'adressa la parole d'un air insolent, en disant : Vous avez l'air de mépriser la médaille de la nation ; je crois que vous êtes aristocrate. Je lui répondis : Je ne fais pas ce que vous entendez par aristocrate ; mais ce que je fais , c'est que je suis un bon & fidele sujet du roi ; que je ne veux d'honneur & de récompense que de lui ; que j'obéis à mes officiers sur ce qu'ils me commandent en son nom, & que je mourrais plutôt mille fois, que de trahir mon roi & de me révolter contre lui.

Un gros monsieur, d'un air grave, me dit : Ayez la complaisance de baisser le ton. Toutes ces bravades sont hors de saison. Je lui dis que je ne bravois personne ; que je disois seulement ce que je pensois, & que je trouvois fort extraordinaires toutes les questions qu'on me faisoit ; que je les priois de me viser mon passe-port, parce que j'étois pressé de partir.

Vous mériteriez, monsieur, me dit celui qui présidoit, que je vous envoyasse vingt-quatre heures en prison, pour vous apprendre à manquer de respect au corps municipal. Monsieur, lui dis-je, je n'ai jamais manqué à personne ; depuis quarante ans que je suis au service, il ne m'est pas arrivé une seule fois d'aller en prison ; il seroit bien dur pour moi, après avoir blanchi sous les armes, d'éprouver un traitement aussi peu mérité. Mon ton ferme & rassuré fit bon effet ; ils me congédièrent, & je quittai bien vite cette maudite ville.

P A S - S O T.

Vos n'ai eu ina bella, Vous l'avez eu belle,

je suais bian surprais qu'y je suis bien surpris qu'ils
 ne je vosaient pas fouaita ne vous aient pas mis en
 in praison. prison.

S A N S - S O U C I..

Je crois, parbleu, que ma bonne contenance leur
 en impoza, qu'ils n'osèrent pas. Mais voici ma sœur
 & M. le Franc qui entrent.

Bonsoir, M. le Franc; bonsoir, ma sœur. Nous
 buvions un verre de vin en vous attendant.

M. L E F R A N C.

Eh bien, mon brave grenadier, vous êtes un
 bon enfant d'être venu passer quelques jours avec
 votre sœur.

M a d. L' E V E I L L É E.

Paffot, Bon-Sens, vous vous êtes fait de jolies
 affaires; le procureur-syndic est déchaîné contre
 vous.

B O N - S E N S.

Quo me fa te iquin, je
 ne le craigne pas: si a me
 charche trop, a poret bian
 me trova; je n'ai veu de
 pus malin que lui.

Qu'est-ce que cela me
 fait? je ne le crains pas:
 s'il me cherche trop, il
 pourroit bien me trouver;
 j'en ai vu de plus malins
 que lui.

M. L E F R A N C.

Tout cela s'arrangera; le maire me l'a promis: il
 faut seulement que vous soyez un peu réservés
 avec nos habitans.

SANS-SOUCI.

Vous êtes bon de prendre des gants pour manier ces gredins-là. S'ils avoient affaire à moi, je vous les ferais marcher par un chemin qui n'auroit point de pierres.

M. LE FRANÇOIS.

Il se fait déjà tard ; il faut, mes amis, que vous acheviez de nous raconter ce que vous avez vu. Vous pouvez ne pas vous gêner ; nous sommes sûrs & tranquilles ici.

PAS-SOT.

Puisque vos o voli, je continuerai à vos parla de l'assimbla, & de ce que jy avons remarqua.

O y a d'en la falla duet petita chires à prêchir comme cela qu'est d'in notron églésia. O ny a in unte y volent tous alla à la vai, y se tirent par la roba par y monta lous uns avant lous autres ; y disont : Ou est me que vole parla ; d'autres : J'on la parola, je parlerai. Enfin o ny a qu'appellent le préfidint par ly dire de decida que lous que devont parla. Quant y sont d'in la chira i ne disont rin que vaille, y beurlont, y se

Puisque vous le voulez, je continuerai à vous parler de l'assemblée & de ce que nous y avons remarqué.

Il y a dans la salle deux petites chaires à prêcher, comme celle qui est dans notre église. Il y en a une où ils veulent tous monter à-la-fois ; ils se tirent par leur habit, les uns les autres, pour pouvoir y arriver les premiers. Ils se disent : C'est moi qui ai la parole ; d'autres : Je veux parler, je parlerai. Enfin, il y en a qui appellent le président pour lui dire de décider ceux qui doivent parler. Quand ils sont dans la

fachont , que lous que
font d'en bas d'inlas de
l'autre crient , à *bas* , à
l'ordre.

chaire , ils ne disent rien
qui vaille , ils hurlent ils
se fâchent , ceux qui sont
en bas des deux côtés ,
crient , à *bas* , à *l'ordre*.

B O N - S E N S .

O faut remarqua que
quant celous d'au cota
drait quis appellont risto-
crates volont parla , y les
acotont pas , le cota gauche
fant in bruit terrible & la
meitia d'au tion , que lous
paures prêtres , que lous
nobles sont forcis de des-
cendre de la chira sen
poir dire quatre paroles.
Vos convendri quo n'est
pas juste , d'autant miot
que quand celous d'au
cota gauche , les dema-
gogue , sont d'in la chira ,
le cota droit los acote
presque tojor trinquila-
mint ; mais couma los
demagogues se sentons los
pius forts y incendiont
lous autres & fant passir
lous décrets couma y vo-
lont.

Il faut remarquer que
quand ceux du côté droit ,
qu'ils appellent aristocra-
tes , veulent parler , on ne
les écoute pas ; le côté gau-
che fait un bruit terrible ,
& la moitié du tems ,
ces pauvres prêtres , ces
nobles , sont forcés de des-
cendre de la chaire , sans
pouvoir dire quatre pa-
roles. Vous conviendrez
que cela n'est pas juste ,
d'autant mieux que quand
ceux du côté gauche ,
les démagogues , sont
dans la chaire , le côté
droit les écoute presque
toujours tranquillement ;
mais comme les déma-
gogues se sentent les
plus forts , ils insultent les
autres & font passer les
décrets comme ils veu-
lent.

P A S - S O T .

Oy a inautrachiraqu'est

Il y a une autre petite

in faca de la parmira, d'in que la o y a in homme habilli de naid qu'a ina clocheta qu'a fat sonna, *drin, drin*; à crie tant qu'a pot, *à l'ordre à l'ordre*: la meitia d'au tion y l'accotont pas, al à biau leva les mons d'in la, de l'autre, par lu faire signa de se kaifir: tot iquin est egar, il n'in fafont pas conta, as'impationte le présiden, a sa sette, a tripigne sur sa chisa, in moment après a fat alla la cloche, al est bian huru quant après in quart d'hure a pot obtenir qu'y se kesiant.

chaire qui est en face de la première; dans celle-là, il y a un homme habillé de noir, quia une sonnette qu'il fait aller, *drin drin*; il crie tant qu'il peut, *à l'ordre, à l'ordre*: la moitié du tems on ne l'écoute pas; ils a beau lever les mains d'un côté, de l'autre, pour leur faire signe de se taire, tout cela est égal, ils n'en font pas compte Le président s'impatiente: il s'asseoit, trépigne sur sa chaise, un moment après il fait aller la cloche, & il est bienheureux quand au bout d'un quart-d'heure on fait silence.

B O N - S E N S .

Te ne dis pas que quant y zant tretous fini de parla par connutre que li quant raison, le président lous fat leva, les uns après los autres, le cousta unte o ny a le pus de leva est cely qu'à raison & à prononce couma y volont veikia couma se fant lus décrets.

Quoque vais quant y

Tu ne dis pas que, quand ils ont tous fini de parler, pour connoître ceux qui ont raison, le président les fait lever, les uns après les autres: le côté où il y en a un plus grand nombre de levés, est celui qui a raison, & il prononce comme ils veulent; voilà comme se font les décrets.

Quelquefois il ne font
ne

ne font pas d'accord ; qu'y trouvant que le cot d'œil d'au préfidint n'est pas juste , y demindont l'apper nominar , d'in celi cas le préfidint lous appelle , & lous counte couma le bargi counte ses beties quant à le sarre d'in l'étrable.

pas d'accord ; ils trouvent que le coup d'œil du préfidint n'est pas juste ; ils demandent l'appel nominal ; dans ce cas , le préfidint les appelle & les compte comme le berger compte ses bêtes quand il les met à l'écurie.

P A S - S O T .

O n'est pas tot : u du borts de la falla , o y a de galeries que font plene de gens que font pais par le cota gauche par lous applaudir qu'in y parlont , & par siffia , hua le cota draut.

Par intra d'un queles galeries , o faut avai le mot d'ordre. Y balliont à celous bandits quaranta saols par jor ; y zant in chef d'in chacuna que répète le signar d'applaudir o de siffia que ly bailiont , tento Barnave , tento Mirabiau , tento los Lamet , Robespire , Sillery & autres enragis.

O y a itot ina finitra par fere les signars à la tropa qu'est dihors la

Ce n'est pas tout : aux deux bouts de la falle , il y a des galeries qui sont pleines de gens qui sont payés par le côté gauche pour les applaudir quand ils parlent & pour siffler , huer le côté droit.

Pour entrer dans les galeries , il faut avoir le mot d'ordre. On donne à ces bandits quarante sols par jour ; il y a un chef dans chacune qui répète le signal d'applaudir ou de siffler que lui donnent , tantôt Barnave , tantôt Mirabeau , tantôt les Lameth , Robespierre , Sillery & autres enragés.

Il y a aussi une fenêtre pour faire les signes à la troupe qui est dehors la

falla quant o faut applaudir ot cria. Quoque vai lous Lamet , Barnave & autres inragis sortont de la falla , se gliffont d'in la fola qu'est sur la terrassa , par lus dire ce quau faut cria.

Tet i quin fat pidi, vede vos , monsieur le Franc, vos ne porria pas y tenir , si vos y etias ; vos vos faria des affaires , o vos arrivare quoque malhurs.

falle quand il faut applaudir ou crier. Quelquefois les Lameth , Barnave & autres enragés, sortent de la falle , se glissent dans la foule qui est sur la terrasse pour dire ce qu'il faut crier.

Tout cela fait pitié, voyez-vous, monsieur le Franc. Vous ne pourriez pas y tenir , si vous y étiez ; vous vous feriez des affaires, il vous arriveroit quelques malheurs.

SANS-SOUCI.

Mille morts ! on n'a qu'à me donner un piquet de cinquante grenadiers, je vous réponds que j'aurais bientôt balayé toute cette race. Comment, sacrebleu, c'est une honte ; il n'y a point de liberté dans les opinions, & on appelle cela une assemblée ! Au diable ! c'est une catin dont il faut nous débarraffer ; elle ne peut que gêner les gens et nous perdre. Aussi qu'elle chienne d'idée ont-ils eu, ces députés, de venir s'établir à Paris ? Ils auroient bien mieux fait de rester où ils étoient, et encore mieux d'aller tenir leurs séances trente lieues plus loin : mais ce n'étoit pas-là leur compte. Le côté gauche avoit besoin de s'entourer de la canaille qu'ils soldent pour les applaudir & insulter aux membres du côté droit qui parlent pour la justice. Mort de ma vie, je suis furieux quand je pense à tout ce que je sais de leurs manœuvres. Comment, ils ne viendront pas un jour où tout sera découvert, et où ils seront punis ! Non, je ne puis croire que la provi-

dence soit injuste à ce point. Que diable voudriez-vous, mon ami le Franc, que nous puissions penser d'elle, si elle ne punissoit pas la révolte contre le souverain légitime, le meilleur des rois, le renversement des lois, l'avilissement des propriétés les plus sacrées, et le bouleversement de la monarchie dont ils se font rendus coupables? Tenez, M. le Franc, je me tais : ni plus ni moins, il m'échapperoit quelques gros mots.

M. LE FRANC.

Tu as raison, mon brave grenadier ; je partage bientôt ton indignation. C'est donc-là cette auguste assemblée dont le procureur-syndic nous parloit avec tant de vénération, & devant laquelle il voudroit que nous nous missions à genoux? La peste l'étouffe, ce charlatan à écharpe! Voilà-t-il tout ce que vous avez vu, mes amis?

BON-SENS.

O nè pas tot: y mant Ce n'est pas tout, ils
mena d'in in clau qu'y m'ont mené dans un club
zappellent Jacobins. qu'ils appellent Jacobin.

LE FRANC.

Qu'est-ce que c'est que ce club?

BON-SENS.

Ou est in assembla à C'est une assemblée à
pau-près couma quela peu-près comme celle
dont je vos ont parla: dont je vous ai parlé.
j'ons intindu de ce los J'ai entendu de ces drôles
drôles qui disant qu'o qui disoient, qu'il ne fal-
ne falle plus de rai, plus loit plus de roi, plus de

de royaume, qu'o falle de royaume; qu'il falloit des républica; je ne fais pas républicques. Je ne fais ce quo y est; mais, ma pas ce que c'est; mais, fonta, j'ons eta par trop ma foi, j'ai été par trop scandalisi de foutises qui scandalisé des sotises disiant de notron rai, de qu'ils disoient de notre la reina, daus ministres roi & de la reine, des & daus ristocrates; je ministres & des aristocrates; je n'aont pas volu y retorna. tes; je n'ai pas voulu y retourner.

SANS-SOUCI.

Sarpéjeu, je manquais bien là avec toi ! Je veux que le diable m'emporte si je n'avois pas cassé la gueule à tous ces marauts-là. Dieu me damne si je comprends quelque chose à ce que les Français sont devenus ; la tête leur a tourné : avec leur maudit mot de liberté, ils nous ont perdus. Tenez, je vois cela dans la troupe ; nous sommes en garnison avec un régiment qui est presque tout débandé ; ils ne reconnoissent plus d'officiers, plus de discipline : ils sont libres, disent ils ; ils ne veulent obéir à personne ; ils sont au cabaret jour & nuit.

M. LE FRANC.

Mais comment peuvent-ils mener cette vie ? le soldat n'a pas beaucoup d'argent.

SANS-SOUCI.

Eh mon ami, ne savez-vous pas qu'il y a des gens qui leur en donnent, les mêmes qui les ont excités à la révolte ? Ils vont au cabaret avec eux, ils les suivent par-tout ; ils leur conseillent de tuer leurs officiers, ou de les renvoyer.

J'ai parlé à plusieurs soldats, j'ai voulu les raisonner, leur représenter le crime qu'ils commettoient; ils m'ont répondu tout uniment que c'étoit des députés qui leur avoient envoyé des gens à eux affidés, pour leur dire de ne pas obéir à leurs officiers, parce que c'étoient des aristocrates. J'ai eu beau faire, je n'ai pas pu les convertir.

Il m'est arrivé quelque chose de mieux. Un jour je sortais de la caserne; j'allois me promener avec un de mes vieux camarades : nous fûmes abordés par un monsieur fort bien mis, qui nous dit : Eh bien, mes amis, comment va votre métier ? Fort bien dans notre régiment : plutôt à Dieu que ce fût par-tout de même ! Mais est-ce que vous êtes contents de vos officiers ? ils sont durs, injustes. Prenez-y garde ; ils sont presque tous des aristocrates : ils chercheront à vous soulever contre la constitution. Vous voyez ceux de l'autre régiment, ils tyrannisoient si fort leurs soldats qu'ils n'ont pas pu y tenir. D'ailleurs, ils pillent le soldat, ils ne vous rendent aucun compte de vos masses, et je suis sûr que si vous le leur demandiez, ils feraient bien embarrassés de vous le rendre, et qu'ils ont mangé l'argent de la caisse. Cela ne peut pas être autrement : à la dépense qu'ils font, leurs appointemens ne peuvent suffire ; ils jouent gros jeu, & l'argent va vite à ce métier. Vous m'avez l'air de bons enfans. Tenez, voilà chacun un louis pour boire à la santé de l'assemblée. Et croyez-moi, ne soyez pas plus long-temps leurs dupes, ils vous ont assez vexés ; il est juste que vous ayez votre tour. Vous êtes sûrs d'être soutenus, applaudis ; ainsi que craignez-vous ? l'assemblée connoît trop bien vos justes sujets de plainte, pour ne pas applaudir ce que vous ferez.

Je le laissai bien parler, & quand il nous présenta cet argent, je le regarde en face, & lui dis : Faut

avouer que vous êtes un grand coquin. Dites-nous, morbleu, qui c'est qui vous a chargé de venir nous tenir ces infames discours. Vous mériteriez que je vous coupasse la figure de mon sabre. Mais je veux savoir qui tu es, maraud : tu viendras avec moi au quartier, je te présenterai à mes camarades, & tu verras comme ils te recevront.

Quand mon coquin vit que c'étoit bon jeu bon argent que j'y allois, il me demanda grace. Je fus inexorable. Je le menai à la caserne, dans la chambre de nos grenadiers; je leur racontai ce qu'il nous avoit dit. Il falloit voir marcher les coups de bâton. Jamais homme ne fut mieux étrillé; et sans notre officier qui survint et nous l'ôta des mains, son compte étoit bon. Nous lui dîmes d'aller porter les coups de bâton qu'il venoit de recevoir à ceux qui l'avoient envoyé. Le gueux ne reparut pas dans la ville. Je vous suis caution que si dans tous les régimens on avoit reçu ainsi tous ces coquins d'émissaires, l'armée seroit encore entière. Mais, tonnerre de Dieu! nous avons eu le chagrin de la voir aller presque toute au diable.

M. LE FRANC.

Voilà ce qui s'appelle se conduire en brave homme, en bon militaire.

SANS-SOUCI.

Que trouvez-vous-là d'étonnant? Nous n'avons fait que notre devoir : mais les scélérats ne viendront pas à bout de nous détruire. Voyez-vous? on commence à se repentir, & la troupe est honteuse de sa conduite. Ils ont bien pu les égarer; mais je jure sur mon sabre qu'ils reviendront tous à leur roi. Et malheur à ceux qui les ont entraînés dans la révolte, ils passeront mal leur temps.

P A S - S O T.

Le bon Diot vos in-
tinde ! O sere bin tion.
Qu'in biau jor que li o
j'appriendrons que tous les
soldats sont rintra din le
devai.

Le bon Dieu vous en-
tende ! Il seroit bien tems.
Ce sera un beau jour que
celui où j'apprendrai que
tous les soldats sont ren-
trés dans le devoir.

M. LE FRANC.

N'avez-vous rien de plus à nous dire, Bon-Sens ?

B O N S E N S.

Minto fi. Y m'ant me-
na bere d'in faubor qu'y
appelont Sint-Antoine ;
lu vin ne vaut rin, a me
fit ma.

O y a d'in celi faubor
de gins qu'y paiaant par
venir fare de vacarme
din la villa : y disont
qu'ou ere Philippe Capet
que payave in cerdin La-
clos, qu'est soun homme
que distribuave l'argent,
& d'autres merles itout de
soun espeça.

O n'est de même au
faubor Sint-Marcel ; mais
y m'assuriront que lous
brava gins de celi faubor,
aiant convertis lous autra,
qui receviaient iaure l'ar-

Si fait. Ils m'ont mené
boire dans un faubourg
qu'ils appellent de Saint-
Antoine : le vin ne vaut
rien, il me fit mal.

Il y a dans ce faubourg
des gens qu'on payoit pour
venir faire du vacarme
dans la ville. On m'a dit
que c'étoit Philippe Capet
qui payoit un certain La-
clos, qui est son homme
qui distribue l'argent, &
d'autres merles de son es-
pèce.

Il en est de même au
faubourg Saint-Marceau ;
mais on m'a assuré que
les braves gens de ce fau-
bourg avoient converti les
autres ; qu'ils recevoient

gint, le minjiant & n'al-
liant pas cabala.

Y me disiant même
qu'y étiant tellamint chan-
gi, qu'y buviant din tous
los cabarets à la santa
d'au rai, & qui ne deman-
daient, par ly prova qu'y
l'amont, que de monta à
chivau; que quand a se
montrare couma iquin,
a varre qui le suivraient
& ne l'abandonnariant
pas.

maintenant l'argent, le
mangeoient & ne reve-
noient pas faire du bruit.

On me dit même qu'ils
étoient tellement changés,
qu'ils buvoient dans tous
les cabarets à la santé du
roi, & qu'ils ne deman-
doient, pour lui prouver
qu'ils l'aimoient, que de
le voir monter à cheval;
que quand il se montreroit
ainsi, il verroit qu'ils le
suivroient & ne l'abandon-
neroient pas.

Mde. L'EVEILLÉE.

Ils font bien. Il faut que les femmes les encou-
ragent à être sages, parce que tout cela ne mène
à rien de bon : ils finiroient par en être les dupes.
Tous ces coquins qui sement de l'argent, n'ont
d'autre intention que de mettre le trouble par-tout,
pour pouvoir ensuite, à la faveur du désordre, faire
réussir leurs mauvais desseins. Si j'étois à leur place,
je m'assurerois de tous ceux qui viendroient apporter
de l'argent; je les conduirois devant le juge : il fau-
droit bien qu'ils disent pour quoi et par qui ils sont
envoyés.

P A S - S O T.

Y ant bian volu inliau-
da los dama de la halla;
mais al fant braves, vei
vos; y ne fariant pas de
soutisa. O ne faut pas los
confondre avoie celes cou-

Ils ont bien voulu fé-
duire les dames de la halle;
mais elles sont braves,
voyez-vous; elles ne fe-
roient pas de sottises. Il ne
faut pas les confondre avec
ruses

ruses de rua qu'ant fat tant de ma ; tota la via , que les dama de la halla aa ama leu rai & fa familla ; jamais y ne sarant contra lui. Ce que je vos dis est vrai : ou est ina d'ella que me zo a dit in jor que je causain avoie ella ; a me racontit totes los couquinaries qui aiant éta fetes par lous bandits : a n'in pleurave de chagrin.

ces coureuses de rues qui ont fait tant de mal : toute la vie ces dames de la halle ont aimé leur roi & sa famille ; jamais elles ne feront contre lui. Ce que je vous dis est vrai : l'une d'elles me l'a dit un jour que je causois avec elle , elle me raconta toutes les coquineries qu'avoient fait les bandits : elle en pleuroit de chagrin.

M. LE FRANC.

Je suis bien aise de ce que vous me dites-là ; car j'étois étonné , & je ne pouvois pas croire que les dames de la halle se fussent conduites aussi mal qu'on le disoit.

PAS-SOT.

Si vos ant dit autramint que me , y vos ant minti , crei zo.

S'ils vous ont dit différemment , ils vous ont menti , croyez-moi.

M. LE FRANC.

Mais vous ne me parlez pas du Palais-Royal : vous y êtes sûrement alle quelquefois ?

BON-SENS.

J'y avons eta sovint ; ou est iqui qui fant de motions tarribles contra lous rissocrates : y ne parlons que de lanterna ;

Nous y avons été souvent ; c'est là qu'ils font des motions terribles contre les aristocrates : ils ne parlent que de lanternes ;

y volent y accrochir tous
quelous ne penfont pas
ma ux. A vrai dire , ou
est in abouminable in-
dret ; je ne conceive pas
couma la pouliça soffire
tot ce qui s'y passe. O y
a in tas de droles que
criont de papis par con-
seilla la révolta ; y fabri-
quont tos los jors quoques
conspirations nouvelles par
irrita le puple ; y font de
gropes au metant d'au
jardin , d'in tos los coin ;
o n'y ave des orateux ,
sens bas , sens soli , qui
débitont de mesonges ,
des horrurs contra lous
brava gins : en in mot ,
l'enfer n'est pas pis que
que quelé jardin.

D'au tion qu'o y ave
de lois & ina justica , y
n'auriant pas fat tota que
les vilania , tot celi va-
carme ; mais iaura , tot
est parmis ; tous volent
être maistres , tous com-
mindont. Lous honnestes
gins n'ant qu'in parti à
prendre , o de s'in alla ,
o de ne rin dire.

Tot iquin ne pot pas
tenir ; o faut que chacun
seiont à sa plaça. Nos

ils veulent y accrocher
tous ceux qui ne pensent
pas comme eux. A dire
vrai , c'est un lieu abomi-
nable ; je ne conçois pas
comment la police souffre
tout ce qui s'y passe. Il y
a un tas de drôles qui crient
des papiers qui conseillent
la révolte ; on fabrique
tous les jours quelques
nouvelles conspirations
pour irriter le peuple ; on
forme des groupes au mi-
lieu du jardin & dans tous
les coins ; il y a des ora-
teurs , sans bas , sans sou-
liers , qui débitent des men-
songes , des horreurs contre
les honnêtes gens : en un
mot , l'enfer n'est pas pire
que ce jardin.

Dans le tems qu'il y
avoit des loix & une justice ,
ils n'auroient pas fait toutes
ces infamies , tout ce va-
carme ; mais maintenant
tout est permis ; tous veu-
lent être maîtres , tous
commandent. Les honnê-
tes gens n'ont qu'un parti
à prendre , ou de s'en
aller , ou de ne rien dire.

Tout cela ne peut tenir ;
il faut que chacun soit à sa
place. Nous avons un roi ,

avons in rai , o faut l'ama
& l'y obéir ; nos avons
de loix , o faut les suivre ;
nos avons de magistrats ,
o faut lous acouta , lous
respéta. Ou est juste. Tant
qui ne nos commindarant
rin de ma , nos doivent
nos fomettre.

nous devons l'aimer & lui
obéir ; nous avons des loix ,
il faut les suivre ; nous
avons des magistrats , il
faut les écouter , les res-
pecter. Cela est juste. Tant
qu'ils ne commanderont
rien de mal , nous devons
nous fomettre.

M. LE FRANC.

Tu as raison , Bon-Sens ; c'est bien pensé. Je suis
bien aise de te voir dans ces sentimens ; ce sont ceux
d'un honnête homme , d'un bon citoyen. As-tu en-
core quelque chose à nous raconter ?

P A S - S O T.

Vekia tot ce que nos
avons veu ; mais y nos
an prometu de nos escrire
de vez Paris. Quand je
recevrons de nouvelles , je
vos les appartarons.

Voilà tout ce que nous
avons vu ; mais on m'a
promis de m'écrire de
Paris. Quand je recevrai
des nouvelles , je vous en
ferai part.

L E F R A N C.

Vous me ferez plaisir.

B O N - S E N S.

Dites-me , M. le Franc ,
n'avons-no rin à crindre
de celi procuru-syndi ?

Dites-moi donc , M. le
Franc , n'avons-nous rien
à crindre de ce procureur
syndic ?

M. LE FRANC.

Non , mes amis ; soyez tranquilles & modérez-
vous le plus que vous pourrez : M. le maire m'a
promis d'arranger tout cela.

SANS-SOUCI.

Avec votre permission , ma sœur , nous ne nous quitterons pas avec ces braves gens , sans boire à la santé du roi , de la reine & de la famille royale.

Mad. L'EVEILLÉE.

Bien dit , mon frère : je suis des vôtres.

(Tous ensemble prennent leur verre en main.)

Mad. L'EVEILLÉE.

Allons , mes amis , à la santé de notre bon roi , de la reine , du dauphin & de toute la famille royale.

Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vive le Dauphin !
Vive la Famille Royale !

(Ils se retirent chacun chez eux.)

